

# LES TROIS ANABAPTISTES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE  
le 16 septembre 1904.



## OUVRAGES DE M. ALEXANDRE BISSON

---

- Les Apaches**, comédie-vaudeville en trois actes.  
**Le Bon Juge**, comédie en trois actes.  
**Le Capitaine Thérèse**, opéra-comique en trois actes.  
**115, Rue Pigalle**, comédie en trois actes.  
**Château historique**, comédie en trois actes.  
**Le Chevalier Baptiste**, comédie en un acte.  
**Un Conseil judiciaire**, comédie en trois actes.  
**Le Contrôleur des Wagons-Lits**, comédie en trois actes.  
**Un Coup de tête**, comédie en trois actes.  
**Le Député de Bombignac**, comédie en trois actes.  
**Disparu !** comédie en trois actes.  
**Docteur !...** comédie en un acte.  
**Les Erreurs du mariage**, comédie en trois actes.  
**La Famille Pont-Biquet**, comédie en trois actes.  
**Feu Toupinel**, comédie en trois actes.  
**La Gymnastique en chambre**, vaudeville en un acte.  
**L'Héroïque Le Cardunois**, comédie en trois actes.  
**Jalouse**, comédie en trois actes.  
**Les Joies de la paternité**, comédie en trois actes.  
**Un Lycée de jeunes filles**, vaudeville-opérette en trois actes et quatre tableaux.  
**Ma Gouvernante**, comédie en quatre actes.  
**Mam'zelle Pioupiou**, vaudeville militaire en cinq actes et huit tableaux.  
**Une Mission délicate**, comédie en trois actes.  
**Monsieur le Directeur**, comédie en trois actes.  
**Mouton**, comédie en un acte.  
**Ninetta**, opéra-comique en trois actes.  
**Nos Jolies Fraudeuses**, comédie-vaudeville en trois actes.  
**Le Roi Koko**, vaudeville en trois actes.  
**Le Sanglier**, comédie en un acte.  
**Les Surprises du divorce**, comédie en trois actes.  
**Le Terre-Neuve**, comédie en trois actes.  
**La Veillée des noces**, opéra-comique en trois actes.  
**Le Veglione**, comédie en trois actes.  
**Veuve Durozel !** comédie en un acte.  
**Le Vignoble de Madame Pichois**, comédie en quatre actes.  
**Un Voyage d'agrément**, comédie en trois actes.

ALEXANDRE BISSON & J. BERR DE TURIQUE

---

LES  
**TROIS ANABAPTISTES**

COMÉDIE EN QUATRE ACTES



PARIS  
**LIBRAIRIE THÉÂTRALE**

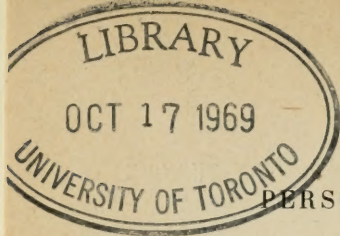
30, RUE DE GRAMMONT, 30

---

1904

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Entered according to act of Congress, in the year 1904, by L. Michaud, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All Rights reserved.



PERSONNAGES

ERNEST RADIGUAIS . . . . .	MM. LÉRAND.
ROBERT LEPAILLEUR . . . . .	GASTON DUBOSC.
ANATOLE GUILLEMARD . . . . .	LOUIS GAUTHIER.
MAITRE CORBEAU . . . . .	BARON fils.
GILBERT . . . . .	ROGER MONTEAUX.
LE PRÉSIDENT MARJOLIN . . . . .	JOFFRE.
DUMOULIN . . . . .	VANDENNE.
UN HUISSIER AUDIENCIER . . . . .	AUSSOURD.
PREMIER JUGE . . . . .	BERTRAND.
UN SPECTATEUR . . . . .	LALBARÈDE.
DEUXIÈME JUGE . . . . .	
UN GREFFIER . . . . .	
UN GARDE MUNICIPAL . . . . .	
MAITRE VIRGINIE COLADEUIL . . . . .	M <sup>mes</sup> DAYNES-GRASSOT.
SUZANNE RADIGUAIS . . . . .	JEANNE THOMASSIN.
COLETTE LEPAILLEUR . . . . .	MARTHE RÉGNIER.
ROSE . . . . .	CÉCILE CARON.
PAULINE JAMIN . . . . .	HARLAY.
CAMILLE JAUCOURT . . . . .	DE BRAY.
PIERRETTE CASSIN . . . . .	WELSONN.
MAITRE ALICE . . . . .	DE MORNAND.

PUBLIC : HOMMES ET FEMMES.

La scène à Paris, de nos jours.

—  
Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser  
au théâtre du VAUDEVILLE.

—  
Défense expresse de représenter cette pièce sans l'au-  
torisation des auteurs. S'adresser à M. PELLERIN, agent  
général, 8, rue Hippolyte Lebas, Paris.

PG  
2197  
B5T7  
1904



# LES TROIS ANABAPTISTES

---

## ACTE PREMIER

### Au Palais de Justice. (Chambre correctionnelle.)

A gauche, le Tribunal, composé du Président et de deux juges.

A gauche du Tribunal, en pan coupé, bureau du Substitut.

Devant le Tribunal, petit bureau pour le greffier et l'huis-sier audiencier.

En face du Tribunal, allée centrale, de chaque côté de laquelle sont les bancs des avocats ; ces bancs sont placés un peu en biais, afin que le public puisse voir facilement les personnes qui s'y trouvent assises. Derrière les bancs des avocats, dont ils sont séparés par une balustrade, se trouvent les bancs pour le public.

Devant le bureau du greffier, petite barre demi-circulaire.

A gauche, premier plan, porte de la salle des témoins ; à gauche, dernier plan, porte réservée au Tribunal ; au fond, porte réservée aux avocats ; à droite, porte du public, devant laquelle se tient un garde municipal.

## SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT, LES JUGES, LE GREFFIER,  
L'HUISSIER, RADIGUAIS, LEPAILLEUR, M<sup>e</sup>  
CORBEAU, M<sup>e</sup> VIRGINIE, PIERRETTE, UN  
GARDE MUNICIPAL, PUBLIC DIVERS.

Radiguais occupe le siège du substitut ; Lepailleur est assis au banc des avocats, près de maître Corbeau ; maître Virginie femme-avocate, cinquante ans, est assise également, la toque sur la tête et le nez enfoui dans un dossier.

Au lever du rideau, Pierrette, jeune femme élégante, est debout à la barre. Le Président lit un jugement.

LE PRÉSIDENT.

« Le Tribunal, après en avoir délibéré conformément à la loi :

Attendu que, dans l'exploitation du service des téléphones, l'Etat a tous les droits et les abonnés tous les devoirs ; que le service des téléphones est un service public et que les demoiselles qui y sont préposées pour donner quelquefois la communication, la refuser souvent et la couper toujours, étant nommées et appointées par l'Etat, sont bel et bien des fonctionnaires de l'Etat ;

Attendu que, pour tous les contribuables, le respect des fonctionnaires est le commencement de la sagesse, et que toute incorrection de ce chef doit être sévèrement réprimée ;

Attendu que, dans la matinée du 18 mars 1904, la dame Pierrette Cassin, artiste dramatique, a vainement sollicité, par des appels réitérés, la communi-

cation téléphonique, à laquelle son abonnement annuel semble lui donner droit ;

Attendu que la demoiselle Irma Gambon, employée au téléphone, excédée par les sonneries incessantes de la dame Pierrette Cassin, a fini par lui répondre au bout de vingt-cinq minutes : « Mais, qu'est-ce que » vous avez à sonner comme ça ?... Vous ne pouvez » donc pas me laisser finir mon tableau ?... » Qu'il résulte, en effet, de la déposition de la surveillante du bureau que la demoiselle Irma Gambon était alors en train de terminer un paysage : « *Soir d'automne au bord de l'Oise* », qu'elle devait exposer au Salon des demoiselles du téléphone, dont le vernissage avait lieu le lendemain ;

Attendu que la dame Pierrette Cassin, insensible à cet argument artistique, a répliqué à la demoiselle Irma Gambon, en lui donnant le nom d'un animal doux et bienfaisant, il est vrai, la gloire et l'ornement de nos fermes et de nos concours agricoles, mais auquel on attribue aussi — à tort peut-être — une bêtise épaisse et une inintelligence absolue ;

Attendu que, vu l'exaspération de l'inculpée, cette qualification vulgaire et malséante pourrait, à la rigueur, paraître excusable, si elle s'adressait à une personne quelconque ; mais que, s'appliquant à un fonctionnaire, elle constitue, par cela même, une injure évidente et caractérisée, dont l'inconvenance rejait sur l'Etat lui-même ;

Par ces motifs, et faisant application de l'article 224 du Code pénal :

Déclare la dame Pierrette Cassin, artiste dramatique, coupable d'offenses envers un fonctionnaire public et la condamne à un mois de prison, deux cents francs d'amende et aux dépens.

UN SPECTATEUR.

Excusez du peu!...

LE PRÉSIDENT.

« Déclare en outre qu'il y a lieu d'appliquer la loi de sursis. » (A Pierrette.) Vous avez entendu, madame? Vous êtes condamnée à un mois de prison et à deux cents francs d'amende.

PIERRETTE.

Oui, j'ai bien entendu!... Vous ne trouvez pas ça un peu raide?

LE PRÉSIDENT.

Non, puisque si vous n'encourez pas une autre condamnation d'ici à cinq ans, vous ne ferez pas votre prison et vous ne paierez pas un sou d'amende. Donc, cela dépend absolument de vous : soyez bien sage, bien calme, bien patiente, et veillez sur vos nerfs!..

PIERRETTE.

Je connais un moyen plus simple.

LE PRÉSIDENT.

Ah!...

PIERRETTE.

Je vais me désabonner.

LE PRÉSIDENT.

En effet, c'est plus simple et plus sûr. Vous pouvez vous retirer, madame.

Pierrette sort à droite. En passant auprès de Lepailleur, elle laisse tomber son ombrelle. Lepailleur se précipite, la ramasse et la rend à Pierrette.

LEPAILLEUR.

Pardon, madame!...



PIERRETTE, souriant.

Merci, monsieur !

LEPAILLEUR, l'accompagnant vers la porte, bas.

On vous a salée !...

PIERRETTE..

Quels mufles, hein ?

LEPAILLEUR, bas.

Ils ont été infects... infects !... Quand on est aussi charmante...

M<sup>e</sup> CORBEAU, l'appelant discrètement.

Pst !... Hé !... Lepailleux !... Lepailleux !... Ne vous en allez pas !

LEPAILLEUR.

Je reviens ! (Saluant Pierrette.) Madame...

Pierrette sort à droite, Lepailleux reprend sa place.

M<sup>e</sup> CORBEAU, bas à Lepailleux.

Ça va être à nous !

LEPAILLEUR.

Rudement gentille, cette petite Pierrette !... Une artiste !... De quel théâtre ?

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Des Folies-Bergère.

LEPAILLEUR.

Mon cher, elle a des yeux !... Des yeux d'un vert sombre, à reflets métalliques !.. Ils m'ont rappelé le lac du Bourget !.. Vous ne les avez pas vus, ses yeux ?

LE PRÉSIDENT, qui a consulté des papiers et parlé aux juges.

Huissier, appelez !.. Et pressons, pressons !.. (Bas à un juge.) Trois heures un quart, déjà !..

LE JUGE, bas.

Est-ce que Bobette vous attend ?

LE PRÉSIDENT, bas.

Oui, à cinq heures.

LE JUGE, bas.

Et elle n'est pas patiente, mademoiselle Bobette!..

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins PIERRETTE.

L'HUISSIER, appelant.

Morel contre Morel et Lepaillieur!..

LE PRÉSIDENT, compulsant des papiers.

Morel contre Morel et Lepaillieur... Adultère!... C'est bien ça, n'est-ce pas ?.. Flagrant délit ?.. Pressons!.. Pressons!.. (A Lepaillieur qui s'est avancé à la barre.) C'est vous qui portez plainte contre madame Morel ?

LEPAILLEUR.

De ma part, monsieur le Président, ce serait de la plus noire ingratitude.

LE PRÉSIDENT.

Ah ?

LEPAILLEUR.

Je ne suis pas le mari, moi... Je suis Lepaillieur, l'adultère.

LE PRÉSIDENT.

Je comprends!.. Ce n'est pas encore votre tour de comparaître ; asseyez-vous!..

LEPAILLEUR.

A vos ordres, monsieur le Président.

Il s'assoit.

LE PRÉSIDENT.

Et madame Morel, votre complice? Elle n'est pas là? Elle fait défaut?

M<sup>o</sup> VIRGINIE, se levant.

C'est moi qui assiste madame Morel, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

Ah !.. Très bien, maître!.. (Bas à un juge.) Virginie Coladeuil, la doyenne des avocates.

LE JUGE, bas au Président.

La vieille raseuse!

M<sup>o</sup> VIRGINIE.

Madame Morel devait être ici à deux heures!.. Je suis surprise qu'elle ne soit pas encore arrivée : elle est ordinairement d'une exactitude...

LE PRÉSIDENT, à Lepaillieur qui parle à mi-voix à M<sup>e</sup> Corbeau, son avocat.

Qu'est-ce que vous dites, Lepaillieur?

LEPAILLEUR.

Oh! C'est sans importance, monsieur le Président! Je disais à mon avocat que Léontine... (Se reprenant.) que madame Morel était, en effet, d'une exactitude scrupuleuse et que, pendant deux mois qu'a duré notre liaison, elle n'est pas arrivée une seule fois en retard à nos rendez-vous!

LE PRÉSIDENT.

Ce sont là des détails inutiles...

LEPAILLEUR.

Aussi je ne vous les donne que parce que vous me les demandez...

Il se rasseoit.

LE PRÉSIDENT, appelant d'une voix forte.

Madame Morel ?.. (A l'huissier.) Etes-vous sûr, au moins, que l'assignation l'ait touchée ?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Elle ne l'a pas seulement touchée, monsieur le Président, elle l'a surtout froissée... et, comme j'espère le démontrer victorieusement tout à l'heure au Tribunal, son mari, le sieur Morel, est absolument impardonnable d'avoir employé vis-à-vis d'une épouse, excusable en somme...

LE PRÉSIDENT.

Pardon !

M<sup>e</sup> VIRGINIE, avec force.

Oui, excusable... Je le maintiens !

LE PRÉSIDENT.

Vous plaidez tout à l'heure, maître Virginie.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Oh ! Oui, je plaiderai avec tout mon cœur, avec toute mon âme, avec...

LE PRÉSIDENT.

Avec tout ce que vous voudrez !... Mais pas maintenant, plus tard !. . (A l'huissier.) Et Morel, le plaignant, est-il là, lui, au moins ?

L'HUISSIER, appelant.

Morel ? Morel ?

LE PRÉSIDENT.

Comment !... C'est lui qui nous dérange, et il ne



vient pas?... Enfin, commençons!... Levez-vous, Lepailleux!... (Il compulse le dossier, tout en parlant. Lepailleux vient à la barre) Vous vous appelez Antoine Robert Lepailleux? Vous êtes né à Paris le 19 octobre 1872? Vous êtes marié, sans enfant, et vous n'exercez aucune profession? Vous n'avez jamais subi de condamnation?

LEPAILLEUX.

Jamais.

LE PRÉSIDENT.

Reconnaissez-vous avoir commis le délit d'adultère avec la dame Morel, demeurant à Paris, 82 rue de la Paix?

LEPAILLEUX, d'une voix forte.

Monsieur le Président, je déclare hautement que tous les torts sont de mon côté et que, dans cette affaire, le seul coupable, c'est moi.

LE PRÉSIDENT.

C'est vous le seul coupable?

LEPAILLEUX.

Oui, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

Voyons, réfléchissez!... Vous ne pouvez pourtant pas avoir commis un adultère à vous tout seul : c'est élémentaire.

LEPAILLEUX.

S'il a du cœur, un gentleman ne laisse pas accuser une femme.

LE PRÉSIDENT.

Ce sentiment vous honore, mais il est absurde en l'espèce. Asseyez-vous!... (Lepailleux va reprendre sa place.) M<sup>e</sup> Virginie Coladeuil, nous vous écoutons!...

Et soyez brève, n'est-ce pas?... Le rôle est très chargé et la cause n'a pas une telle importance!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, se levant d'un bond avec une grande indignation.

Pas d'importance!

LE PRÉSIDENT.

Je veux dire...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Pas d'importance!... Ai-je bien entendu? L'honneur d'une femme, sa vie entière brisée, son amour bafoué, sa pudeur outragée, son cœur palpitant, jeté en pâture aux risées de la foule!... Tout cela, tout cela est sans aucune importance!

LE PRÉSIDENT, impatienté.

Mais non, du tout!... Je n'ai jamais eu l'intention...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, accablée et d'une voix dolente.

Messieurs, un trouble douloureux m'envahit, m'étreint, m'opprime, et je ferais de vains efforts pour vous cacher mon émotion!... Une pareille appréciation, tombant des lèvres autorisées d'un magistrat respecté de tous...

LE PRÉSIDENT.

Mais encore une fois...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

... Me fait trop prévoir, hélas! la triste fin de ce débat inutile et quel arrêt inexorable est réservé à mon infortunée cliente! Aussi, malgré moi, mon courage faiblit, je sens ma parole impuissante et je m'asseois résignée, me bornant à faire sonner bien haut l'éloquente et muette protestation du silence.

Elle s'asseoit, épuisée, lamentable.

LE JUGE, bas, au Président.

Veine!...

LE PRÉSIDENT, bas.

Oui, nous l'échappons belle! (Haut.) La cause est entendue!

M<sup>e</sup> VIRGINIE, se levant d'un bond, vibrante, terrible.

Hé bien!... Non!... Non!... Je parlerai!

LE PRÉSIDENT.

Trop tard, maître Virginie!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Je parlerai... et vous m'écoutez... Messieurs!... Oui, vous m'écoutez tous, j'en suis sûre! (Avec des larmes dans la voix.) Car vous êtes forts et je suis faible; car vous êtes juges et je suis accusée; car vous êtes des hommes et moi, je ne suis qu'une pauvre femme!...

LE JUGE, bas au Président.

Avalons la pilule!...

LE PRÉSIDENT, bas.

Ah! La mâtine!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, très calme et plutôt gaie.

Messieurs, au dix-septième siècle, la France était heureuse, et l'on voyait se presser, autour du glorieux Louis XIV, les talents les plus illustres et les génies les plus admirés!...

LE JUGE, bas, au Président.

Louis XIV!... Ça promet!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

De tous ces esprits éminents, le plus délicieux sans contredit, j'ai nommé La Fontaine, écrivit un jour,

au début d'une de ses fables immortelles, ces deux vers que je livre à la méditation du Tribunal :

« Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien...  
» C'est une femme qui se noie !... »

Saisissez-vous, messieurs, toute la portée de cette protestation du Bon Fabuliste contre la triste condition des femmes à cette époque ?

LE PRÉSIDENT, impatient.

A la question, maître, à la question !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Mais j'y suis en plein, dans la question !

LE PRÉSIDENT.

Non... vous êtes en plein dix-septième siècle !.. Au fait, au fait !..

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Monsieur le Président est pressé ?

L'huissier sort.

LE PRÉSIDENT.

Je vous ai dit que le rôle était très chargé !

M<sup>e</sup> VIRGINIE, amèrement.

Soit !.. Je constate en passant que la défense n'est pas libre et je saute la moitié de ma plaidoirie.

Elle feuillette des papiers.

LE JUGE, à part.

Autant de gagné !

M<sup>e</sup> VIRGINIE, ton calme et gai.

Messieurs, au dix-huitième siècle, la position sociale de la femme...

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Non, non, c'est intolérable ! Nous ne sommes



pas au dix-huitième siècle, nous sommes en 1904; parlez-nous de ce qui s'est passé en 1904, entre la dame Morel et le sieur Lepaillieur, son amant...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, tournant des feuillets, amèrement.

C'est un étranglement, alors?.. Soit!.. Ce que nous avons fait avec notre amant, messieurs, vous l'imaginez sans peine!.. (Avec lyrisme.) Déchirant le pacte odieux qui nous liait à un homme incapable de nous comprendre, nous avons écouté la voix éternelle de la nature!.. Jeunes et beaux, nous avons obéi à l'impérieuse loi de la jeunesse et de la beauté; nos âmes, assoiffées d'amour, se sont comprises; nos cœurs ont battu l'un contre l'autre délicieusement et nous avons arboré haut et ferme le glorieux étendard des revendications féminines!

UN SPECTATEUR, bas.

Elle va bien, Virginie!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Un soir, il y a deux mois de cela, cinq heures venaient de sonner à la petite pendule, qui nous mesurait si avidement nos joies d'amour, dans notre coquet rez-de-chaussée du boulevard Berthier. Assise sur les genoux du bien-aimé, nos bras enlacés doucement à son cou, nos yeux dans ses yeux, nos lèvres sur ses lèvres...

L'huissier entre.

LE PRÉSIDENT.

Garez, maître Virginie, gazez : il y a des hommes!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Il faut pourtant bien que je vous mette dans la situation!.. Tout à coup, le timbre de la porte résonne

et nous entendons ces mots jetés [par une voix brutale : « Ouvrez, au nom de la loi ! » (A l'huissier qui lui parle bas.) Hein?.. Quoi?.. Ah! Bien!.. Monsieur le Président, madame Morel, ma cliente, me demande d'urgence au téléphone, pour une communication de la dernière importance... Le Tribunal me permet-il de répondre à cet appel?

LE PRÉSIDENT.

Certainement, Maître!.. Allez au téléphone!.. Nous reprendrons tout à l'heure!..

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Je remercie le tribunal.

Elle sort rapidement à droite.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est suspendue. (Bas au juge.) Je vais envoyer un mot à Bobette.

LE JUGE, bas.

Oui, ce sera plus sûr!

Les juges sortent par la porte de gauche au fond et le public par la porte de droite.

M<sup>e</sup> CORBEAU, à Lepailleur.

Venez-vous fumer une cigarette?

LEPAILLEUR.

J'ai d'abord deux mots à dire au Substitut.

Gilbert entre de droite.

# SCÈNE III

RADIGUAIS, LEPAILLEUR, MAITRE CORBEAU,  
GILBERT.

GILBERT, voyant Radiguais.

Ah! Le voici!

Au moment où Radiguais, le substitut, s'apprête à sortir  
à la suite du Tribunal, Lepailleur et Gilbert s'avan-  
cent tous les deux vers lui.

LEPAILLEUR et GILBERT, en même temps.

Radiguais!

RADIGUAIS, se retournant, à Gilbert qui est le plus près  
de lui.

Ah! Gilbert!.. Toi à Paris? (A Lepailleur.) Un mo-  
ment, je vous prie!

LEPAILLEUR.

Faites donc!.. Faites donc!

Il se retire et va parler à M<sup>e</sup> Corbeau.

GILBERT.

Tu ne t'attendais pas à me voir aujourd'hui, hein?

RADIGUAIS.

Ma foi, non!... Par quel hasard?

GILBERT.

Il n'y a pas de hasard dans la vie!... Je traverse  
Paris, parce que je vais en Espagne et, si je viens  
te relancer ici, c'est que j'ai un service à te deman-  
der!...

RADIGUAIS.

Alors je suis doublement heureux!

GILBERT.

Vieil ami, va!

Il lui serre la main.

RADIGUAIS.

Quand je pense que nous avons vécu côte à côte, sans nous quitter, pendant dix ans de notre vie...

GILBERT.

Avec Anatole!... On nous appelait : Les Trois Anabaptistes!...

RADIGUAIS.

Toujours ensemble!... Pensées communes... bourse commune...

GILBERT.

Et le reste!...

RADIGUAIS.

Et un beau jour, crack!... Tu pars à Stockolm, comme attaché d'ambassade ; Anatole va se fixer en Tunisie...

GILBERT.

Et toi, tu restes à Paris...

RADIGUAIS.

Tu aurais pu m'écrire, au moins, de temps en temps?

GILBERT.

Evidemment... Mais tu sais ce que c'est?... On a tant de choses à se dire qu'on remet sa lettre au lendemain... Et puis, les mois passent, les années filent... Et alors on n'a plus rien à se dire!...



RADIGUAIS.

Comme c'est vrai!...

GILBERT.

Je suis bien sûr qu'Anatole, lui non plus...

RADIGUAIS, riant.

Anatole?... Mais je ne sais même pas où il perche, en Tunisie!... Voyons, dis-moi vite à quoi je puis t'être utile?

GILBERT.

Hé bien!... Voilà!... Je voudrais changer de résidence...

RADIGUAIS.

Ah! Ah! les Suédoises ne te disent plus rien?

GILBERT.

Mon vif désir est d'aller à Madrid.

~~L'air~~ RADIGUAIS, riant.

Après la peau de Suède, la peau d'Espagne!...

GILBERT, un peu ironique.

J'ai toujours aimé ton genre d'esprit.

RADIGUAIS.

Moi aussi!...

GILBERT.

Je vais me marier à une Espagnole ravissante et mes beaux-parents seraient enchantés de garder leur fille auprès d'eux.

RADIGUAIS.

Je comprends ça, mais qu'y puis-je?

GILBERT.

Beaucoup, tu y peux beaucoup!... Je me suis dit :  
« Pour que ce bon Radiguais ait décroché si vite une

nomination de substitut à Paris, il faut évidemment qu'il ait dans sa manche un piston de premier ordre. »

RADIGUAIS.

Pardon!... Et mes mérites personnels?... Tu les oublies, mes mérites personnels?

GILBERT.

Pas le moins du monde!... Ils te serviront, par la suite, à justifier la faveur dont tu viens d'être l'objet. Mais la nomination, la bienheureuse nomination, à qui la dois-tu?... A un protecteur influent, n'est-ce pas?... A une fée bienfaisante?... Alors, dis un mot... parle pour moi...

RADIGUAIS.

Parbleu!... Mon vieux Gilbert, tu fais bien de te marier : car, vrai, tu as une chance de...

GILBERT.

Ah! Radiguais!...

RADIGUAIS.

Ma femme est justement la nièce du Directeur des Affaires Politiques au quai d'Orsay.

GILBERT.

Barizot?

RADIGUAIS.

Oui, Barizot!

GILBERT.

Ta femme est la nièce de Barizot? Ah! Mon ami, comme tu as eu raison de l'épouser!... Barizot!... Mais, c'est de lui que mon avenir dépend!... Un mot, un signe de lui... et les attachés d'ambassade s'élancent de Copenhague à Constantinople!... Ah! Ce qu'il

nous fait valser dans le concert européen!... Et ta femme consentirait à lui parler pour moi?

RADIGUAIS.

Je m'en charge!...

GILBERT.

Tu n'es pas un ami, toi, tu es un frère...

RADIGUAIS.

Viens dîner ce soir, je te présenterai à ma femme.

GILBERT.

Impossible, hélas!... Je pars tout à l'heure par le Sud-Express : on m'attend... Mais à mon retour, tu peux être sûr que ma première visite sera pour elle!... Adieu, vieil ami!... Je me sauve!... Et merci encore!

RADIGUAIS.

A bientôt!

Gilbert sort par la droite. Lepailleur voyant sortir Gilbert, s'avance vers Radiguais. M<sup>e</sup> Corbeau sort au fond.

## SCÈNE IV

RADIGUAIS, LEPAILLEUR, puis L'HUISSIER.

LEPAILLEUR.

C'est mon tour, maintenant, hein?... Je ne vous dérange pas?

RADIGUAIS, avec un peu de raideur.

Non ; mais si vous avez quelque chose à me dire, dépêchez-vous, parce que...

LEPAILLEUR, riant.

Oh ! Oh !... On voit bien que vous êtes sur l'es-trade... vous le prenez de haut.

RADIGUAIS.

Hé !... Mon cher, ici je suis le substitut et vous êtes l'accusé !... Tout à l'heure, je serai obligé de requérir contre vous !...

LEPAILLEUR.

Hé bien !... Vous requerrerez !... Chacun son métier !... Nous n'en serons pas moins bons amis... Je suppose que vous n'allez pas me condamner à mort ?

RADIGUAIS.

Non... 50 francs d'amende !... A côté, à la 9<sup>e</sup> chambre, ça vous aurait coûté 100 francs... Ici, vous en serez quitte à 50 !... C'est le tarif !

LEPAILLEUR.

Très raisonnable ! Vous ne m'éreinterez pas trop, hein ?

RADIGUAIS, riant.

Juste ce qu'il faudra !... Vous vous êtes donc fait pincer ?...

LEPAILLEUR.

Oui, avec la petite madame Morel, une jolie blonde, capiteuse et ébouriffée !... Je regrette que vous ne la voyiez pas ! C'est la femme d'un bijoutier à qui je devais quelque argent.

RADIGUAIS.

Vous avez une façon de payer vos dettes !...

LEPAILLEUR.

Pardon, mon cher, j'ai d'abord remboursé le mari !...

RADIGUAIS.

Oh!... Alors!... Et elle est vraiment si jolie que ça?

LEPAILLEUR.

Je regrette très vivement que vous ne la voyiez pas!

RADIGUAIS.

Et madame Lepailleur ne s'est jamais doutée?...

LEPAILLEUR.

De rien!... Ma femme ne se doute absolument de rien!... Ah! Dieu!... La pauvre petite!... Si elle savait que je passe en police correctionnelle!... Je l'ai envoyée à une matinée de l'Odéon...

RADIGUAIS.

Pauvre femme!...

LEPAILLEUR.

On joue l'*Arlésienne*, elle ne s'ennuiera pas.

RADIGUAIS.

Je voulais dire que je plaignais madame Lepailleur d'avoir un mari tel que vous.

LEPAILLEUR.

Ecoutez, Radiguais!... Je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a pas à Paris un homme qui aime sa femme plus que je n'aime la mienne!... Il n'y en a pas un non plus qui la trompe davantage!... Est-ce drôle?... Enfin, parlons d'autre chose! Qu'est-ce que vous devenez, vous? On ne vous voit plus au cercle?

RADIGUAIS.

Ma récente nomination de substitut m'a donné une besogne folle... Vous me reverrez la semaine prochaine.

LEPAILLEUR.

A la bonne heure !... N'oubliez pas que vous me devez une revanche !... Vous m'avez gagné 800 francs le mois dernier.

RADIGUAIS, riant.

Oui, oui !... Quelle guigne, hein ? Croyez-moi, vous n'êtes pas de force, au pocker !

L'HUISSIER, entrant de gauche, premier plan.

M. le président demande M. le substitut.

RADIGUAIS.

J'y vais. (A Lepailleur.) Vous permettez ?

Il sort.

LEPAILLEUR.

Parbleu !... A tout à l'heure !... Allons en griller une !

Il va pour sortir au fond.

L'HUISSIER.

Non, pas par là... C'est la sortie des avocats, ça !... (Montrant la porte de gauche, premier plan.) Par ici, vous, dans la salle des témoins.

LEPAILLEUR.

Va pour la salle des témoins !... Ça m'est égal !...

Il sort à gauche, premier plan, en roulant une cigarette.

L'HUISSIER, regardant sa montre.

Elle y met le temps à téléphoner, Maître Virginie ! (Colette et Suzanne entrent de droite.) Oh !... Les jolies femmes !



SCÈNE V

L'HUISSIER, SUZANNE, COLETTE.

SUZANNE.

Pardon, monsieur...

L'HUISSIER.

Madame?

SUZANNE.

L'affaire Lepailleur, c'est bien ici?

L'HUISSIER.

Oui, madame.

COLETTE, vivement.

Elle est jugée?

L'HUISSIER.

Pas encore : elle va l'être tout à l'heure, à la reprise de l'audience.

COLETTE.

Merci, monsieur. (A Suzanne.) Nous arrivons à temps!

SUZANNE.

Pourrais-je voir M. Radiguais?

L'HUISSIER.

Pas maintenant!... M. le président vient de le faire appeler.

SUZANNE.

Je suis madame Radiguais.

L'HUISSIER, saluant.

Ah?... Alors, je vais le prévenir.

Elle sort à gauche, premier plan.

COLETTE.

Comme tu es gentille de t'intéresser à moi, ma chère Suzanne!

SUZANNE.

N'est-ce pas tout naturel? D'abord, entre femmes, on doit toujours se soutenir! Et puis, je n'ai pas oublié nos bonnes années et notre amitié de couvent. Je ne te reproche qu'une chose: c'est de ne pas être venue me trouver plus tôt!...

COLETTE.

Ce n'est qu'avant-hier que j'ai appris, par une excellente amie, la trahison et le procès de mon mari.

SUZANNE.

Et vraiment, tu ne soupçonnavais rien?

COLETTE, très émue.

Rien du tout!... J'aime tant Robert!... Et il se montrait lui-même si gentil, si affectueux!... J'étais à cent lieues de me douter...

SUZANNE.

Ma pauvre Colette!

COLETTE.

Pense donc que nous sommes mariés depuis trois ans seulement! Trois ans!... Et il m'adorait!... C'est pour l'épouser que j'ai quitté le couvent. Ah! J'aurais mieux fait d'y rester, au couvent, et de prendre le voile, comme le voulait mère Angélique.

SUZANNE.

Par exemple!...

COLETTE.

Hier, toute bouleversée de ce que j'avais appris, j'ai couru chez Pauline Jamin, pour lui demander con-

seil, et c'est elle qui m'a dit : « Mais il faut tout de suite aller voir Suzanne : son mari vient précisément d'être nommé substitut. »

SUZANNE.

Si seulement tu étais venue hier!...

COLETTE.

Je n'osais pas... j'hésitais... Il y avait si longtemps que je ne t'avais vue!... Et puis, j'espérais que Robert me dirait quelque chose... qu'il avouerait... me demanderait pardon!... Mais non, rien, pas un mot!... Au déjeuner, il s'est montré gai, aimable comme d'habitude, l'hypocrite!... Alors je me suis décidée tout d'un coup, sans réfléchir, hop!... Moi, quand je me décide, c'est toujours sans réfléchir... parce que, si je réfléchis...

SUZANNE, riant.

Tu ne te décides pas?

COLETTE.

J'ai sauté dans un fiacre et je suis accourue chez toi!

SUZANNE.

Et tu as joliment bien fait!

COLETTE.

Ah! Le menteur!... Le monstre!... Le misérable!...

SUZANNE.

Allons, calme-toi!... Tu vas être vengée, va! je te le promets! C'est bien ce que tu veux, n'est-ce pas?... Te venger?

COLETTE.

Oh! Oui... Oh! Oui... Et tu crois que tu obtiendras de M. Radiguais...?

SUZANNE.

Mon mari fera tout ce que je voudrai. Je vais lui dire que je m'intéresse à toi, que tu es mon amie et que j'exige de lui un réquisitoire énergique, sévère, impitoyable!

COLETTE.

Oh! Merci!... Merci!

SUZANNE.

Et pour qu'il n'essaie pas de se dérober à ce que j'attends de lui, je vais lui déclarer que j'assisterai moi-même à l'audience, afin d'entendre de sa bouche les accents vengeurs que lui inspirera son indignation de mari fidèle, d'époux irréprochable.

COLETTE.

Très bien!

SUZANNE.

J'ajouterai que la sévérité de ses paroles sera la meilleure et la plus sûre preuve de son amour pour moi...

COLETTE.

Oui!...

SUZANNE.

... Et que je ne lui pardonnerais pas une indulgence qui, à mes yeux, serait de la complicité!

COLETTE.

Alors, il va être terrible pour Robert?... Il va le saler?

SUZANNE.

Je t'en réponds!

COLETTE.

Et il aura de la prison, Robert, beaucoup de prison?

SUZANNE.

Le maximum !

COLETTE.

Ah!... Tu es bonne, tu es bonne!...

SUZANNE.

Toi, ma petite Colette, tu seras toujours, comme au couvent, la brebis dorée du bon Dieu!... Tu as trop de cœur, vois-tu, et pas assez de tête!... Jamais tu ne feras de peine à personne, pas même à ton mari... et ce n'est pas le moyen de le garder!...

COLETTE.

Pourtant!...

SUZANNE, doctoralement.

Crois-moi... j'ai l'expérience de la vie, et si Ernest m'aime comme au premier jour, c'est qu'il ne craint aussi un peu... La main qui le conduit, sans qu'il s'en doute, est douce et légère, certes ; mais elle sait également se montrer ferme à l'occasion.

COLETTE.

Je t'admire!

SUZANNE.

Je suis absolument convaincue que, dans la plupart des cas, l'infidélité de l'homme a pour cause la maladresse de la femme.

COLETTE, navrée.

Alors j'ai été maladroite ?

SUZANNE.

Sans t'en douter, ma pauvre chérie!.. Bref, le plus souvent, la femme ne sait pas s'y prendre... Et savoir s'y prendre, vois-tu, tout est là!...

COLETTE.

Toi, tu sais?...

SUZANNE, petit air de sécurité confiante.

Oui, je sais.

COLETTE.

Ah !... Que tu as de la chance !

SUZANNE.

Il faudra nous voir fréquemment, et si tu as besoin de quelques conseils, je me ferai une joie de te les donner.

COLETTE, reconnaissante.

Oh !... Je veux bien !

L'HUISSIER, rentrant.

Monsieur le substitut attend madame Radiguais.

SUZANNE.

Je vous suis.

L'HUISSIER.

Par ici, madame, s'il vous plaît.

COLETTE.

Et surtout n'oublie pas... de la prison... qu'il fasse de la prison !

SUZANNE.

Je m'en charge !

Elle sort à droite, à la suite de l'huissier.

## SCÈNE VI

COLETTE, puis LEPAILLEUR.

COLETTE.

Il va souffrir, à son tour ; il va être malheureux !...



# Horaires

Paris	10 35	Menton	7 35
Toulon	8 32	Monte-Carlo	7 50
Hyères	9 24	Monaco	7 55
St Raphaël Valesure	9 48	Cap d'Ant-La Turbie	8 01
Cannes	10 20	Beautilieu	8 11
Nice	10 50	Nice	8 30
Beautilieu	11 09	Cannes	9 00
Cap d'Ant-La Turbie	11 19	St Raphaël Valesure	9 33
Monaco	11 25	Hyères	9 32
Monte-Carlo	11 30	Toulon	10 50
Menton	11 45	Paris	10 20

## Conditions d'Admission

Ce train ne prend à Paris que des voyageurs pour Toulon et au delà ; il prend, en outre, à tous ses points d'arrêt, dans la limite des places disponibles au moment de son passage, les voyageurs pour Toulon et au delà.

Ce train ne prend dans les gares du littoral jusqu'à Toulon inclus, que des voyageurs pour Paris ; il prend, en outre, à tous ses points d'arrêt, dans la limite des places disponibles au moment de son passage, des voyageurs pour Paris.

Le nombre de places étant limité, les relégués à l'avance

Chemin de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

HIVER 1904-1905

# CÔTE D'AZUR RAPIDE

Nouveau train de jour à marche très rapide  
composé de voitures de 1<sup>re</sup> classe  
avec lits-salons,  
d'une Voiture-Salon et d'un Wagon-Restaurant,  
desservant les stations hivernales  
de la Méditerranée.

TRAJET DE

Paris à Nice en 13 h. 50

## PÉRIODES DE MISE EN MARCHÉ

Au départ de **PARIS** :

Du 3 Novembre au 31 Décembre, tous les jours, sauf le Dimanche

Du 2 Janvier au 5 Mai, tous les jours

Du 7 Mai au 14 Mai, tous les jours, sauf le Samedi

Du 15 Mai au 21 Mai, les Dimanches, Lundi, Mercredi et Vendredi

Du 22 au 29 Mai, les Lundi et Vendredi

Au départ de **MENTON** :

Du 4 Novembre au 1<sup>er</sup> Janvier, tous les jours, sauf le Lundi

Du 3 Janvier au 6 Mai, tous les jours

Du 8 Mai au 15 Mai, tous les jours, sauf le Dimanche

Du 16 Mai au 22 Mai, les Lundi, Mardi, Jeudi et Samedi

Du 23 Mai au 30 Mai, les Mardi et Samedi

Voir, au verso, l'horaire et les conditions d'admission

Cette pensée-là me fait du bien!... Le misérable!... Dire qu'il a eu le toupet de m'envoyer à l'Odéon! Je voudrais qu'on l'amène devant le Tribunal entre deux gendarmes, les mains chargées de chaînes, la corde au cou et en chemise!... Non... pas en chemise... ça me donnerait des distractions!

LEPAILLEUR, entrant de gauche, premier plan.

Décidément ça sent trop mauvais dans la salle des témoins!... (Apercevant Colette qui lui tourne le dos.) Bi-gre!... Jolie taille... fine, élégante... (Elle se retourne.) Colette!

COLETTE.

Lui!... (Haut, jouant l'étonnement.) Ah!... Robert!...

LEPAILLEUR, bouleversé, à part.

Nom d'un chien! Elle sait tout!... (Haut.) Toi ici?

COLETTE, gaiement.

Mais oui... Je ne m'attendais pas à t'y rencontrer, par exemple!

LEPAILLEUR.

Ah!... Tu ne t'attendais pas?... (A part.) Elle ne sait rien!...

COLETTE.

Figure-toi!... Il fait si beau que, ma foi, j'ai envoyé promener l'Odéon! Je suis allée chez Pauline Jamin et je l'ai trouvée qui partait, avec quelques amies, visiter des monuments.

LEPAILLEUR, ahuri.

Visiter des monuments?

COLETTE.

Oui, tous les jeudis, ces dames vont dans les mu-

sées, dans les palais, dans les églises... C'est une bonne idée, n'est-ce pas ?

LEPAILLEUR.

Oui, oui...

Il regarde, inquiet, de différents côtés.

COLETTE.

As-tu remarqué comme les Parisiens ignorent Paris?... C'est à ne pas croire!... Il n'y a vraiment que les provinciaux et les étrangers qui le connaissent à fond.

LEPAILLEUR.

Ah ! C'est bien vrai, mais...

COLETTE.

Tiens, toi, je suis sûre que tu n'es jamais allé au Louvre ?

LEPAILLEUR.

Si... quelquefois... pas souvent... Mais...

COLETTE.

Et le musée de Cluny?... Tu ne le connais pas, le musée de Cluny ? Une merveille, mon cher!... Je t'y mènerai... Nous venons de le voir...

LEPAILLEUR.

Ah ! Vous venez de... ?

COLETTE.

Et maintenant nous visitons le Palais de Justice.

LEPAILLEUR.

Ah ! Vous visitez... ?

COLETTE.

C'est superbe, grandiose!... Tu connais la Sainte Chapelle ?

LEPAILLEUR.

Mon Dieu...

COLETTE.

Un bijou, un pur bijou!... Va la voir, quand tu sortiras.

LEPAILLEUR.

Oui, oui.

COLETTE.

Mais toi... Qu'est-ce que tu fais ici?

LEPAILLEUR.

Ce que je fais?

COLETTE.

Oui.

LEPAILLEUR, lui montrant la porte de gauche, premier plan.

J'étais dans la salle des témoins.

COLETTE.

Pourquoi faire?... Tu n'es pas témoin, je suppose?

LEPAILLEUR.

Mais si, je le suis.

COLETTE.

Toi?

LEPAILLEUR.

Puisque je suis dans la salle des témoins!.. Tu comprends bien que, si je n'étais pas témoin, je ne serais pas dans la salle des témoins.

COLETTE.

C'est juste!... Tu ne dois pas t'amuser, mon pauvre chou?

LEPAILLEUR.

Ah! Ça, non!... Ah! Ça, non, je ne m'amuse pas!

COLETTE.

Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

LEPAILLEUR.

Quoi?

COLETTE.

Que tu étais témoin.

LEPAILLEUR.

A quoi bon? C'est un ennui, alors je le garde pour moi.

COLETTE.

Un ennui? Dans quelle affaire donc témoignes-tu?

LEPAILLEUR.

Dans une sale affaire, va... Ne m'en parle pas!... Une très sale affaire!

COLETTE.

Ah!

LEPAILLEUR.

Une affaire de mœurs... de mauvaises mœurs.

COLETTE.

Je pense bien!

LEPAILLEUR.

Un homme... un satyre, qui a violé une pauvre femme de soixante-quinze ans!

COLETTE.

Ah! L'horreur!

LEPAILLEUR.

Et des détails... des détails tellement épouvanta-



bles que le Président a fait évacuer la salle. Tu vois, il n'y a personne... C'est ce qu'on appelle un huis-clos.

COLETTE.

Il n'y a même pas de juges.

LEPAILLEUR.

Non, pas même de juges... C'est ce qu'on appelle un huis-clos absolu!... Les magistrats sont à côté, en séance, par là, dans la chambre du conseil.

COLETTE.

Mais... tu le connais donc, toi, ce satyre?

LEPAILLEUR.

Hélas!... C'est un collègue du cercle!... Il m'a prié de venir témoigner en sa faveur!... Je n'ai pas pu lui refuser ce service.

## SCÈNE VII

LEPAILLEUR, COLETTE, MAITRE CORBEAU,  
puis MAITRE VIRGINIE, MAITRE ALICE.

M<sup>e</sup> CORBEAU, entrant du fond.

Ah! Un mot, mon cher client! (Saluant Colette.) Madame...

LEPAILLEUR, présentant vivement.

Ma femme, madame Lepailleux!.. Maître Corbeau!

COLETTE.

Ah! Monsieur, votre nom ne m'est pas inconnu.

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Je le crois sans peine, madame.

COLETTE.

Mon mari est votre client ? (A Lepailleur) Tu as un procès ?

LEPAILLEUR, riant.

Du tout, du tout. . J'en ai eu un... autrefois... oui... il y a quatre ou cinq ans... un délit de chasse!.. Alors, depuis ce temps, maître Corbeau m'appelle toujours son cher client, il y tient ! Je suis le client de maître Corbeau... son seul client peut-être...

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Mais du tout!.. Je proteste!

COLETTE.

Est-ce que vous plaidez dans le huis-clos ?

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Le huis-clos ?

COLETTE.

Pour le satyre ?

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Le satyre ?

LEPAILLEUR.

N'insiste pas!.. Maître Corbeau est la discrétion même et il ne te dira rien... sinon que la place d'une honnête femme n'est pas ici, en ce moment. (A M<sup>e</sup> Corbeau.) N'est-ce pas ?

M<sup>e</sup> CORBEAU.

C'est positif!

LEPAILLEUR.

Tu entends... et Maître Corbeau n'est pas homme à débiter un mensonge.

COLETTE, souriant.

Non... une fable tout au plus!.. Je me sauve!.. Ces

dames doivent m'attendre, nous allons visiter les cachots de la Conciergerie. On dit que c'est d'un curieux!.. Lâche donc ton satire, toi, et viens avec nous.

LEPAILLEUR.

Ah ! Non, impossible.

COLETTE, le regardant dans les yeux.

'Tu as peur de visiter la prison, hein ? Avoue que tu as peur de la prison... de la paille humide des cachots ?

LEPAILLEUR.

Moi ?.. Du tout !.. Mais je t'assure que je ne peux pas m'absenter... Demande à Maître Corbeau !

M<sup>e</sup> CORBEAU.

En effet, madame, la présence de M. Lepailleux est tout à fait indispensable.

COLETTE.

Je n'insiste pas. (saluant.) Monsieur !.. (A Lepailleux.) A ce soir... (A part) Ah ! 'Tu vas en tâter, toi, de la paille humide !

Elle sort à droite.

LEPAILLEUR.

Ouf !.. La voilà partie... Enfin !.. Un peu de plus et ma femme m'entendait condamner par hasard pour adultère !.. Moi qui ai pris tant de précautions pour tout lui cacher !..

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Elle ne sait rien ?

LEPAILLEUR.

Absolument rien !.. Vous avez bien vu que j'étais sur des charbons ardents !.. Un mot de votre part,

un seul mot imprudent... et j'étais perdu !.. Heureusement vous avez été d'une finesse, Maître Corbeau !..

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Celle du renard !.. Venez par ici !.. (Il l'emmène vers la gauche.) Il est nécessaire que nous nous entendions pour le cas où le Tribunal...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, entrant vivement par la droite.

Ah !... L'audience n'est pas reprise ?

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Pas encore !.. On vous attend sans doute, mon cher confrère. Je vais avertir l'huissier de votre retour.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Merci, mon cher confrère !

M<sup>e</sup> ALICE, entrant du fond ; c'est une jeune fille très jolie en costume d'avocat.

Ah !.. Ma tante !..

M<sup>e</sup> VIRGINIE, sévère.

Enfin, te voilà, toi !..

LEPAILLEUR, à M<sup>e</sup> Corbeau.

Cristi !.. L'amour de petit avocat ! Je lui confierais bien ma cause !

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Voyons, Lepailleur, vous n'êtes pas raisonnable !.. On va vous juger tout à l'heure pour adultère et ça ne vous suffit pas ?

LEPAILLEUR.

Elle est adorable !

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Allons, venez, venez !

Il l'entraîne et sort avec lui à gauche, premier plan.

SCÈNE VIII

M<sup>e</sup> VIRGINIE, M<sup>e</sup> ALICE.

M<sup>e</sup> VIRGINIE, ironique.

Vraiment, tu me cherchais ? Tu savais bien pour-  
tant que j'étais ici. D'où viens-tu, Alice ?

M<sup>e</sup> ALICE.

Mais...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

De la salle des Pas-Perdus, probablement, où tu  
flirtais avec les stagiaires ? On t'a encore parlé d'a-  
mour, hein ?

M<sup>e</sup> ALICE.

Je vous jure, ma tante...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Prends garde !... Si je t'ai choisie comme secrétaire,  
ce n'est pas pour que tu te laisses pincer et embrasser  
par tous les gigolos du barreau !

M<sup>e</sup> ALICE.

Oh !... Maître !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Tais-toi !... Je t'ai parfaitement vue hier, derrière  
la statue de Berryer...

M<sup>e</sup> ALICE.

On me donnait un renseignement !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Tu appelles ça un renseignement ?... Alice, n'oublie  
jamais ce que je t'ai dit : « Tous les hommes sont des

misérables, tous !... Méfie-toi de l'amour, mon enfant, et veille à ce qu'on respecte toujours ta triple robe : celle de femme, celle d'avocat et celle d'innocence ! »

M<sup>e</sup> ALICE.

Oui, maître !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Maintenant, va vite voir le président Ravenel.

M<sup>e</sup> ALICE.

A la chambre des divorces ?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Oui, et prie-le instamment, de ma part, de remettre encore à quinzaine le divorce Gibory.

M<sup>e</sup> ALICE.

Je n'aime pas beaucoup me trouver seule avec le président Ravenel, ma tante : il est vieux et pas convenable !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Il faut absolument qu'il t'accorde cette remise ; je ne suis pas prête !

M<sup>e</sup> ALICE.

Et s'il se montre entreprenant ?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Oh !... Les entreprises du président Ravenel !...

M<sup>e</sup> ALICE.

Pourtant !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

En ce cas, tu le remettras à quinzaine, lui aussi !... Va !... (M<sup>e</sup> Alice sort au fond.) Ah ! Les hommes !... Tous les mêmes... du plus jeune au plus vieux !... L'âge n'y fait rien !... Ah ! La sale race !...



SCÈNE IX

M<sup>e</sup> VIRGINIE, PAULINE, CAMILLE.

PAULINE, entrant de droite avec Camille.

Tu vois, nous arrivons trop tard, l'audience est finie.

CAMILLE, montrant M<sup>e</sup> Virginie.

Mais non, voilà un avocat.

M<sup>e</sup> VIRGINIE, les apercevant.

Ah ! Chère madame Jamin ! Je suis heureuse de vous voir !... Votre santé est bonne ?

PAULINE.

Oui, mais je m'ennuie... je m'ennuie !... Je crois décidément que je n'aurais pas dû divorcer !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Voilà ce que c'est que de ne pas suivre mes conseils !... Si vous m'aviez écoutée, vous auriez attendu !

PAULINE.

Oui, j'ai eu tort !... (Présentant.) Maître Virginie Coladeuil, notre célèbre avocate !... Mon amie, madame Camille Jaucourt !... (salutations.) En voilà une dont vous ne plaiderez pas le divorce !

CAMILLE, vivement.

Oh ! Non !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Qui sait ? Il ne faut jamais dire : « Fontaine...

CAMILLE.

Quitter mon mari, moi ? Je l'aime bien trop pour cela.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Pourtant... s'il vous trompait ? Votre amour-propre...

CAMILLE.

Je n'en ai pas !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Votre dignité...

CAMILLE.

Je n'en ai aucune... pas ça de dignité !... J'aime Lucien et voilà tout !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Alors, si M. Lucien venait à vous trahir, vous le reprendriez ?

CAMILLE.

Des deux mains, chère madame.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Après un pareil affront ?

CAMILLE.

Mon Dieu, oui !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Je suis stupéfaite !

CAMILLE.

Pourquoi ? C'est bien naturel ! Tenez, l'an passé, je me suis trouvée dans un train qui a déraillé... J'y ai même été blessée...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Hé bien ?

CAMILLE.

Hé bien ! Ça ne m'a pas empêchée de remonter en chemin de fer.

PAULINE, riant.

Ma pauvre Camille, M<sup>e</sup> Virginie va t'avoir en bien piètre estime !

CAMILLE.

Si M<sup>e</sup> Virginie était vraiment amoureuse...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Je l'ai été, madame; mais j'en suis bien revenue ! L'amour, c'est si peu de chose pour une intellectuelle !

CAMILLE.

Peut-être... oui... Mais pour une petite bête comme moi, ça tient joliment de la place dans la vie !

PAULINE.

Tu n'as pas honte de dire des folies pareilles ?

CAMILLE.

Laisse donc !... Il n'y a que les aveugles qui débilent les paysages !

M<sup>e</sup> VIRGINIE, piquée.

J'y vois encore très clair, madame !

CAMILLE.

Mais je n'en doute pas, madame !

M<sup>e</sup> VIRGINIE, à part.

Péronnelle !

CAMILLE, à part.

Pimbèche !

On entend une petite sonnette.

M<sup>e</sup> VIRGINIE, à Pauline.

Ah ! L'audience va reprendre.

PAULINE.

Savez-vous si l'affaire Lepailleur ?...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Elle va venir à l'instant.

Elle va s'asseoir à son banc. Le public entre par la droite.

## SCÈNE X

LES MÊMES, SUZANNE, COLETTE, puis LEPAILLEUR, M<sup>e</sup> CORBEAU, LE GREFFIER, L'HUISSIER, PUBLIC.

CAMILLE.

Elle me déplaît, ton avocate.

PAULINE.

Je ne crois pas non plus que tu aies fait sa conquête.

Suzanne et Colette rentrent avec le public.

COLETTE, à Pauline et à Camille.

Comment ? Vous êtes là ?

SUZANNE.

Ah !... Pauline !.. Camille !..

Poignées de mains.

PAULINE.

Je tiens à voir condamner ton affreux époux.

COLETTE.

Ah ! Il ne va pas y couper, le misérable ; n'est-ce pas, Suzanne ?

SUZANNE.

Mon mari m'a promis d'être impitoyable... Du reste, je l'ai trouvé outré, scandalisé de l'odieuse conduite de M. Lepailleur ! « Le relâchement des

mœurs s'accroissent, m'a-t-il déclaré, c'est déplorable, déplorable!..

Lepailleur et M<sup>e</sup> Corbeau entrent de gauche premier plan, et reprennent leurs places du commencement de l'acte. Ils parlent ensemble d'une façon animée et ne regardent pas le public.

COLETTE.

Le voilà, le misérable...

L'huissier et le greffier entrent.

SUZANNE, à Colette.

Alors, tu restes?

COLETTE.

Oui, derrière vous, là... On ne me verra pas.

Entrée du Président et des juges, ainsi que de Radiguais.

L'HUISSIER.

Le Tribunal!.. Silence et levez-vous!

On se lève et on se rassemble.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, RADIGUAIS, LE PRÉSIDENT, LES JUGES.

LE PRÉSIDENT.

L'audience est reprise!... Affaire Morel, contre Morel et Lepailleur!... Vous avez téléphoné à votre cliente, maître Virginie?

M<sup>o</sup> VIRGINIE.

Oui, monsieur le Président; mais j'ai surtout conversé avec son mari et je vous apporte le résultat de

notre entretien. Messieurs, dans la plupart des cas, l'infidélité de la femme est causée par la maladresse de l'homme. Car il ne faut pas vous le dissimuler, messieurs, vous êtes maladroits !... Vous êtes foncièrement maladroits !... Vous nous froissez, tantôt par votre indifférence et tantôt par vos ardeurs !... Excès en deçà... Excès au delà !... Restez donc dans le juste milieu !... Nous ne demandions qu'à aimer notre mari : il ne l'a pas voulu. Notre jeunesse, notre beauté, notre grâce n'ont pas suffi à le retenir et pour que tous ces trésors lui parussent enfin désirables, il a fallu qu'un autre, plus avisé, en apprêtiât la valeur. Aujourd'hui, messieurs, c'est chose faite : notre mari se repent, il nous estime à notre prix, il nous aime et, jugeant que nous avons été plus malheureuse que coupable, il retire la plainte qu'il avait déposée contre nous.

LE PRÉSIDENT.

Comment ? M. Morel se désiste ?

M<sup>o</sup> VIRGINIE.

Absolument !... Il se désiste absolument, monsieur le Président... et il prie le Tribunal de considérer son action contre madame Morel comme nulle et non avenue. La réconciliation des deux époux est complète.

LE PRÉSIDENT.

Bravo ! Tous nos compliments... Ceci est du meilleur exemple !

COLETTE, bas à Suzanne.

Mais alors... Robert ?

SUZANNE, bas.

Chut !... Ecoute !

M<sup>e</sup> CORBEAU, bas à Lepailleur.

Tout va bien !

LEPAILLEUR, bas.

Oui, une vraie chance !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Ma cliente étant définitivement hors de cause, je crois ma présence inutile ici et l'on m'attend à la 4<sup>e</sup> chambre...

LE PRÉSIDENT, vivement.

Il faut y aller, maître, il faut y aller ! Ah ! Pardon !.. Et Lepailleur ?... M. Morel retire-t-il également sa plainte contre lui ?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Il ne m'en a rien dit, monsieur le Président, et je ne lui en ai pas parlé ; les hommes ne m'intéressent pas !

Elle sort à droite.

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Il me semble évident que M. Morel ne persiste pas non plus dans sa plainte contre mon client.

LEPAILLEUR.

Parbleu !..

LE PRÉSIDENT.

Eh !.. Ce n'est pas prouvé... Il est possible, il est même probable que le mari outragé...

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Je demande la parole !

LE PRÉSIDENT.

Nous vous écoutons, maître Corbeau.

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Je ne retiendrai pas longtemps l'attention du Tribunal...



LE PRÉSIDENT.

Très bien !

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Je soutiens que M. Morel, en se désistant de sa plainte contre madame Morel, a évidemment du même coup et implicitement abandonné son action contre mon client.

LEPAILLEUR.

Ça saute aux yeux.

LE PRÉSIDENT.

Silence, Lepailleur !

M<sup>e</sup> CORBEAU.

En effet, le délit qu'on nous reproche n'a pu être consommé par nous sans le concours d'une autre personne d'un sexe différent. Comme monsieur le Président l'a très spirituellement et très justement fait remarquer à M. Lepailleur, au commencement de son interrogatoire, on ne commet pas un adultère à soi tout seul ; il faut être deux !.. Or, puisque madame Morel est censée actuellement n'avoir commis aucun délit, l'acquiescement de mon client s'impose. J'ajoute même qu'il s'impose d'autant plus que M. Lepailleur, loin de troubler un ménage, y a finalement apporté la paix et l'affection mutuelle ; il a rapproché deux époux faits pour s'entendre et qui, sans lui, ne se seraient peut-être jamais compris. Mon client — le Tribunal me pardonnera cette image artistique — en donnant le *la* à ces deux instrumentistes qui ne jouaient pas d'accord, a fondu leur fâcheuse dissonance dans le plus harmonieux des duos. Je vous le demande, messieurs, pouvait-il rendre à M. Morel un service plus grand, plus signalé, plus appréciable ?

LE PRÉSIDENT.

C'est le cas de dire alors que... la façon de donner vaut moins que ce qu'on donne !

Rires.

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Bref, si M. Morel est désormais heureux en ménage...

LE PRÉSIDENT.

Il ne l'aura pas volé.

M<sup>e</sup> CORBEAU.

Non... mais avouez aussi que mon client y aura bien été pour quelque chose.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne demandez pas qu'on le décore ?

M<sup>e</sup> CORBEAU, souriant.

Non, monsieur le Président, l'action de mon client est de celles qui trouvent en elles-mêmes leur plus douce récompense !... J'espère seulement que M. le substitut ne se montrera pas plus royaliste que le roi et que ce magistrat si digne par son éloquence et par son caractère d'occuper le poste éminent, auquel il vient d'être appelé aux applaudissements de tous...

RADIGUAIS.

Oh !... Maître Corbeau !...

LE PRÉSIDENT.

Le Tribunal tout entier s'associe aux paroles de maître Corbeau.

RADIGUAIS.

Je remercie le Tribunal !

M<sup>e</sup> CORBEAU.

J'espère, dis-je, je suis sûr que M. le substitut, imitant l'indulgence d'un mari magnanime, abandonnera également les poursuites contre mon client, M. Lepailleur.

LEPAILLEUR, bas à M<sup>e</sup> Corbeau.

Bravo!... Très bien!

COLETTE, bas à Suzanne.

Comment? On va le relâcher?

SUZANNE, bas.

Par exemple!... Nous allons bien voir!

LE PRÉSIDENT.

La parole est à M. le substitut!

LEPAILLEUR, bas à M<sup>e</sup> Corbeau.

Ça va aller tout seul!... Ce brave Radiguais!

LE PRÉSIDENT, bas au juge.

Cinq heures un quart! Bobette va s'impatienter!

LE JUGE, bas.

Oh!... Dès lors que vous lui avez écrit!...

RADIGUAIS, souriant.

Messieurs, puisque le mari pardonne, j'aurais en effet mauvaise grâce à ne pas l'imiter... (A ce moment Suzanne se lève et fixe Radiguais, en lui lançant un regard et un geste énergiques. Radiguais s'arrête net et reprend d'un ton menaçant.) Si je n'avais, avant tout, le devoir impérieux de parler au nom de la loi bafouée, de la morale outragée et de justifier ainsi la confiance qu'a bien voulu me témoigner le Gouvernement de la République.

LEPAILLEUR, bas à M<sup>e</sup> Corbeau.

Hein?

M<sup>e</sup> CORBEAU, bas.

Qu'est-ce qu'il lui prend ?

SUZANNE, à part.

A la bonne heure !

RADIGUAIS.

Certes, messieurs, aucun sentiment ne saurait être plus doux au cœur de l'homme que celui de la clémence et il m'en coûte beaucoup, croyez-le bien, de ne pas faire tout de suite le geste d'absolution que réclame de moi maître Corbeau, l'avocat éminent, dont j'apprécie, comme vous, le talent et le caractère ; mais je représente ici la Loi, qui est égale pour tous, et la société dont je dois défendre les droits et les intérêts. Or, elle souffre, la société, elle souffre de ce relâchement des mœurs, qui met en péril son existence même ; et la main de la justice doit s'abattre sans pitié sur ces corrupteurs publics, qui ne connaissent d'autres règles que le caprice et la satisfaction de leurs passions malsaines. Mais, me direz-vous, puisque le mari a pardonné !... Qu'importe, messieurs ?... Si un animal dangereux blesse un promeneur inoffensif, est-ce une raison, parce que ce promeneur aura dédaigné de le châtier, pour qu'on ne mette pas l'animal hors d'état de nuire à nouveau ?

LEPAILLEUR, indigné.

Oh ! Oh !

M<sup>e</sup> CORBEAU, bas à Lepailleux.

Mais qu'est-ce qu'il a ?

LE PRÉSIDENT.

Silence !

RADIGUAIS.

Et pourquoi le mari a-t-il pardonné ? On vous l'a

dit tout à l'heure : c'est parce qu'il s'est rendu compte que sa femme était plus malheureuse encore que coupable. Mais alors, si elle n'est pas coupable, c'est donc qu'elle est victime?... Victime irresponsable d'un de ces professionnels de la galanterie, véritables escrocs des cœurs, qui s'attaquent à la vertu des honnêtes femmes sans défense, comme les filous s'en prennent à leurs poches!

LEPAILLEUR, à part.

Oh! Le chameau!

RADIGUAIS.

Qu'est-ce, en effet, que ce Lepailleux, dont le cynisme élégant n'a d'autre excuse que la complète inconscience? C'est un être inutile, messieurs, et par conséquent nuisible; un de ces boulevardiers qui traînent leur ennui et leur désœuvrement de cercle en cercle et de tripot en tripot.

LEPAILLEUR.

Pardon!.. Nous sommes du même cercle et vous m'avez gagné, l'autre jour, huit cents francs au pocker!

Rires dans l'auditoire.

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous, Lepailleux!

RADIGUAIS.

Or, vous connaissez le proverbe : « L'oisiveté est la mère de tous les vices... » Proverbe que la conduite de Lepailleux justifie une fois de plus. Riche et intelligent, il met son esprit et sa fortune au service de son libertinage, triomphant ainsi des cœurs crédules et des vertus faciles. Un jour, Lepailleux entre chez son bijoutier, M. Morel. A travers les

glaces du magasin, il a entrevu une jeune femme, dont le joli visage, la taille élégante et le corsage opulent ont éveillé ses instincts pervers.

LEPAILLEUR.

Pas du tout!... C'est elle qui est venue chez moi toucher une facture.

RADIGUAIS.

Vous l'entendez, messieurs, il avoue!... *Habemus fatentem!*... Envoyée par un mari imprudent, madame Morel était venue, confiante, pour toucher une facture et Lepailleur en a profité...

LEPAILLEUR.

-Pardon!... J'ai d'abord payé le mari!

RADIGUAIS.

Après quoi, vous vous êtes payé la femme!... Messieurs, je me reprocherais d'insister plus longuement. Vous ne laisserez pas ce débauché partir d'ici indemne, avec l'orgueil d'un acquittement. Vous ne l'encouragerez pas, par votre clémence, à renouveler ses exploits immoraux, à apporter dans d'autres ménages les mêmes larmes et le même déshonneur.

LEPAILLEUR, à part.

Le chameau! Le chameau!

RADIGUAIS.

Si encore quelques circonstances pouvaient atténuer sa faute!... Mais quelles excuses pourrait-il faire valoir? Aucune!... Le vagabond qui, dans la campagne déserte, s'élance sur la pauvre gardeuse de dindons; le satyre de Bourg-la-Reine lui-même, que la justice, avec une persistance inlassée, recherche inutilement depuis si longtemps, peuvent peut-être prétendre à quelque indulgence; ils n'ont reçu

ni éducation ni instruction; ils ne sont pas d'une bonne famille et la grâce d'une épouse aimante n'embellit pas leur foyer. Au contraire, l'accusé que vous avez à juger n'a reçu que de bons principes et il est marié... vous entendez, messieurs, marié, ce qui double son crime! Songez à la pauvre femme délaissée, outragée, qui attend votre verdict avec angoisse!... Va-t-il signifier, pour elle, que son mari a eu raison de la trahir... que rien n'existe, ni la foi jurée, ni la morale, ni la loi?... Douter de votre sentence serait vous offenser!... Vous vous souviendrez qu'un homme, qui a juré fidélité à une femme, n'a pas plus le droit de lui faire tort d'une parcelle de sa tendresse qu'un commerçant n'a le droit de dérober à son associé une partie, si minime soit-elle, des bénéfices de leur entreprise.

SUZANNE.

Bravo!

LE PRÉSIDENT.

Silence!

RADIGUAIS.

C'est donc une double infamie que Lepaillieur a commise, en frustrant sa compagne légitime d'une somme de satisfactions qui devaient lui revenir... et en s'appropriant, d'autre part, des avantages dont la jouissance appartenait exclusivement à autrui. En conséquence, autant pour châtier le délit que pour faire un exemple, je demande au Tribunal de se montrer impitoyable et d'appliquer la loi dans toute sa rigueur.

Il s'assoit.

SUZANNE, bas à Colette.

Hé bien! Es-tu contente?



COLETTE, bas.

Il a été superbe!

SUZANNE, à part.

Je t'aime, Ernest, je t'aime!

LE PRÉSIDENT.

Lepailleux, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

LEPAILLEUR.

Un mot, monsieur le Président, un simple mot!.. L'éloquence de M. le Substitut m'a fortement ému, comme tout le monde ici, je pense!.. Voudriez-vous le prier de nous parler maintenant de mademoiselle Bobette Tampied?

Le président sursaute, Radiguais est très embêté. Mouvements dans l'auditoire.

SUZANNE, surprise.

Hein?

LE PRÉSIDENT, à part.

Bobette?

LE JUGE, bas, au président.

C'est Bobette?

COLETTE.

Que dit-il?

RADIGUAIS, à part.

Devant ma femme!

LE PRÉSIDENT, à part.

Bobette Tampied!

RADIGUAIS, à part.

Et devant le Président, qui ne se doutait de rien!

LE PRÉSIDENT, bas au juge.

Elle me tromperait?

LE JUGE, bas.

Ce n'est pas possible!...

LEPAILLEUR.

Mademoiselle Bobette...

RADIGUAIS, à Lepailleur.

Vous n'avez pas le droit...

LEPAILLEUR.

Pardon, monsieur le Substitut...

RADIGUAIS.

Je ne vous permets pas...

LE PRÉSIDENT, à Radiguais sèchement.

J'ai donné la parole à M. Lepailleur, à lui seul!  
(Radiguais se rasseoit très inquiet. A part.) Bobette!.. Non,  
je ne puis croire!... (Haut.) Parlez, Lepailleur.

LEPAILLEUR.

Monsieur le Président, mademoiselle Bobette Tampied, artiste de l'Olympia, et demeurant 64, rue Marbeuf...

LE PRÉSIDENT, à part.

C'est bien elle!.. Ma Bobette!

Le juge lui serre la main.

LEPAILLEUR.

Une fort jolie fille, d'ailleurs... est la maîtresse de M. le substitut...

Rires dans l'auditoire.

SUZANNE, à part, furieuse.

Oh!.. Par exemple!

LEPAILLEUR.

... Qui trompe sa femme, comme moi j'ai trompé

la mienne, et la frustre ainsi de satisfactions, qui doivent légitimement lui revenir.

Rires universels.

SUZANNE, bas.

Le misérable !.. Le misérable !

COLETTE, bas.

Ma pauvre Suzanne !

Pauline et Camille consolent Suzanne.

M<sup>e</sup> CORBEAU, bas à Lepailleur.

Bravo!.. Très bien!

LEPAILLEUR, bas à M<sup>e</sup> Corbeau.

Je crois qu'il a son compte!..

SUZANNE, bas.

Et il ne proteste pas!.. Il ne dit rien... rien!..

RADIGUAIS.

Je proteste .. Je proteste énergiquement!

LAPAILLEUR.

Alors je vais vous donner des détails!.. Mademoiselle Bobette obtient, tous les soirs, un vif succès à l'Olympia, en présentant au public une douzaine de petits cochons d'Inde, qui exécutent des exercices variés. Autrefois, le favori de la troupe s'appelait Adolphe, du nom de son instructeur.

LE JUGE, bas, au président.

C'était vous?

LE PRÉSIDENT, bas.

Oui... c'était moi!..

LEPAILLEUR.

Aujourd'hui, le pauvre Adolphe est mis au rancart et dégoté par un autre cochon, plus intelligent,

qui a été dressé par M. le susbtitut lui-même et qui a reçu, pour cette raison, le nom d'Ernest...

Les rires redoublent.

LE PRÉSIDENT, à part, regardant Radiguais.

Lui!.. Ernest, c'est lui!..

RADIGUAIS, balbutiant.

Les paroles de... de cet homme... ne... ne sauraient m'atteindre... et je m'étonne que M. le président ne lui ait pas imposé silence!

LE PRÉSIDENT, furieux.

Je sais ce que j'ai à faire, M. *Ernest* Radiguais!

RADIGUAIS, furieux.

Je n'insiste pas, monsieur *Adolphe* Marjolin!

LEPAILLEUR.

Moi, je ne pose pas pour la vertu, mais...

LE PRÉSIDENT, toujours furieux jusqu'à la fin de l'acte.

Taisez-vous, Lepailleur!.. Si les magistrats devaient être exempts des faiblesses qu'ils poursuivent chez les autres, l'administration de la justice deviendrait complètement impossible.

M<sup>e</sup> CORBEAU.

En présence de la révélation si piquante qui vient de nous être faite...

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas la parole, Maître Corbeau!.. La cause est entendue.

Il délibère à voix basse avec les autres juges.

SUZANNE, bas, à ses amies.

Me tromper, lui! lui!

COLETTE, bas.

Ils sont tous les mêmes, va!

SUZANNE, bas, pleurant.

Pour des petits cochons... Oh !

M<sup>e</sup> CORBEAU, bas, à Lepailleux.

Il n'est pas fier, le substitut !

LEPAILLEUR, bas.

Un homme qui est du même cercle que moi et qui m'a gagné 800 francs !

LE PRÉSIDENT.

Silence !

» Le Tribunal, après avoir délibéré conformément à la loi ;

« Attendu que le retrait de la plainte du sieur Morel semble s'appliquer exclusivement à madame Morel, sans s'étendre à Lepailleux ;

» Mais, attendu que madame Morel étant mise hors de cause, Lepailleux peut difficilement être condamné, seul, pour un délit qui, en fait, a été commis nécessairement avec un complice ;

» Pour ces motifs, déclare Lepailleux non coupable, l'acquitte et condamne le sieur Morel aux dépens. »

L'audience est levée. (Il sort avec les juges, en répétant :) « Ma Bobette!... Ma Bobette!... »

Radignais proteste par gestes et disparaît. Rires et brouhaha dans l'auditoire. Suzanne, furieuse, est entourée de ses amies qui la calment. Colette s'avance menaçante vers Lepailleux qui est tout stupéfait et très ennuyé de la voir. Tableau très animé.

Rideau.

## ACTE DEUXIÈME

### Chez les Radiguais.

Un salon très élégant. — Porte au fond donnant sur une antichambre. — Porte à droite conduisant à la chambre de Suzanne. — Porte à gauche donnant dans le cabinet de Radiguet. — Fenêtre à droite, troisième plan. — Cheminée à gauche, troisième plan. — Piano à droite, en scène.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### LE PRÉSIDENT, ROSE.

LE PRÉSIDENT, entrant du fond avec Rose.

Madame Radiguais est-elle visible ?

ROSE.

J'crois ben qu'oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT.

Demandez-lui, je vous prie, si elle peut me recevoir... le président Marjolin.

ROSE.

Oh ! Je vous connais, allez ! Quand on vous a vu une fois !...

Elle sort.

LE PRÉSIDENT, surpris.

Ah ! Enfin, cela prouve que ma physionomie n'est pas banale ! (Tout en parlant, il se regarde dans la glace, rajuste sa cravate et tire de sa poche un petit peigne avec lequel il arrange ses cheveux et sa barbe.) Il est vrai que je viens assez souvent ici depuis quinze jours... depuis la fameuse audience qui m'a appris la trahison de Bobette et allumé la discorde au camp des Radiguais !... Oh ! Ce Radiguais !... Il me le paiera !... Me prendre Bobette !... La vengeance est toute indiquée...

Suzanne entre de droite.

## SCÈNE II

LE PRÉSIDENT, SUZANNE.

SUZANNE, très aimable.

Vraiment, mon cher Président, vous nous gâtez !... (Elle lui tend la main.) Quatre visites en quinze jours !... Mais c'est de l'héroïsme !

LE PRÉSIDENT, un peu tendre.

C'est trop ?

Il lui baise les doigts.

SUZANNE.

Je ne dis pas cela.

LE PRÉSIDENT.

Je suis importun ?



SUZANNE.

Vous ne le pensez pas!... Vous êtes charmant, au contraire; mais j'avoue que je suis bien intriguée!...

LE PRÉSIDENT, souriant.

Vous voudriez savoir la raison d'un empressement...

SUZANNE.

Si flatteur pour nous... oui!

LE PRÉSIDENT.

Si je m'écoutais, je viendrais tous les jours.

SUZANNE.

Non!...

LE PRÉSIDENT.

Si!...

SUZANNE.

Pour moi ou pour mon mari?

LE PRÉSIDENT.

Pour tous les deux : vous êtes malheureuse...

SUZANNE.

Mais non!...

LE PRÉSIDENT.

Et Radiguais m'inquiète.

SUZANNE, toujours même ton léger, un peu railleur.

Bah!... Il vous inquiète?

LE PRÉSIDENT.

Beaucoup... et je voudrais lui parler.

SUZANNE.

Est-ce fâcheux que vous veniez toujours quand il n'est pas là!

LE PRÉSIDENT, souriant.

Oui... c'est comme un fait exprès !

SUZANNE.

Et vous repartez avant qu'il ne rentre.

LE PRÉSIDENT.

J'ai si peu de temps à moi!..

SUZANNE.

Espérons que vous finirez tout de même par le rencontrer, un jour ou l'autre!..

LE PRÉSIDENT, la regardant tendrement.

Oui, espérons!.. C'est si bon d'espérer !

SUZANNE.

Vous ne le voyez donc pas, au Palais?

LE PRÉSIDENT.

Je le vois de temps en temps, chère madame, mais nous ne sommes jamais seuls .. pas moyen de causer! .. Et puis, on dirait qu'il me fuit!.. Depuis l'audience que vous savez...

SUZANNE.

L'audience révélatrice!

LE PRÉSIDENT.

Votre mari n'est plus le même !

SUZANNE.

Ah!... Tant mieux!... Comme il ne peut que gagner au change!..

LE PRÉSIDENT.

Vous lui en voulez donc beaucoup ?

SUZANNE.

Certes!... Vous n'allez pas le défendre, je suppose?

LE PRÉSIDENT.

Oh ! non. Oh ! non... Punissez-le, châtiez-le, il le mérite !... Quand on a... quand on est assez heureux pour avoir une femme telle que vous, on ne la trahit pas pour une... Bobette !...

SUZANNE.

Vous la connaissez, cette... demoiselle ?

LE PRÉSIDENT, embarrassé.

Moi?... Oui... Non... Comme tout le monde !

SUZANNE.

Ah !... Elle connaît tout le monde ?

LE PRÉSIDENT.

Je veux dire que je l'ai vue à l'Olympia. Mais parlons de choses plus intéressantes !... Parlons de vous...

SUZANNE.

De moi ?

LE PRÉSIDENT.

Oui... Je suis content de vous : je vous trouve plus calme aujourd'hui, plus détendue, plus raisonnable...

SUZANNE.

J'ai réfléchi.

LE PRÉSIDENT.

Vous vouliez tout brusquer, l'autre jour, tout casser... quitter le domicile conjugal...

SUZANNE, tragi-comique.

Me tuer, même !

LE PRÉSIDENT.

Vous tuer ?

SUZANNE, riant.

Mais oui... le grand jeu!

Déclamant.

Le cruel me trahit, je n'ai plus qu'à mourir!

Riant.

Faut-il que je sois jeune, hein? J'hésitais entre le fer et le poison, quand heureusement les sages conseils d'une personne expérimentée m'amenèrent à des résolutions plus pratiques. Maître Virginie Coladeuil...

LE PRÉSIDENT.

Ah!... C'est elle la personne expérimentée?

SUZANNE.

Oui, c'est elle. Vous la connaissez, je crois?

LE PRÉSIDENT, levant les bras au ciel.

Si je la connais, ô mon Dieu!

SUZANNE.

Une pauvre femme qui a beaucoup souffert!...

LE PRÉSIDENT.

Pas autant qu'elle nous fait souffrir!

SUZANNE.

Son mari l'a abandonnée...

LE PRÉSIDENT.

Ah!... Comme je le comprends! Et que vous a-t-elle dit, cette Ariane sur le retour?

SUZANNE.

Elle m'a prouvé sans peine qu'étant innocente, ce n'était pas à moi d'être punie...

LE PRÉSIDENT.

Evidemment!

SUZANNE.

Que mon cher époux méritait seul les pires châti-  
ments et qu'une femme bien décidée à se venger en  
trouvait très facilement les moyens.

LE PRÉSIDENT, alléché.

Rien de plus simple, en effet. Alors ?

SUZANNE.

Alors, mon parti est pris : je divorcerai.

LE PRÉSIDENT, désappointé.

Ah !.. Et... c'est tout ?

SUZANNE.

Ça ne vous paraît pas suffisant ?

LE PRÉSIDENT.

Peuh !.. C'est si commun, le divorce !.. Pourquoi  
pas une vengeance plus sûre, plus directe, plus im-  
médiate ?...

SUZANNE, gaiement.

Un amant ?

LE PRÉSIDENT.

Dame !

SUZANNE.

Vous, peut-être ?

LE PRÉSIDENT.

Mon Dieu...

SUZANNE.

Non, merci !.. C'est encore plus commun que le di-  
vorce !

LE PRÉSIDENT.

Oui... mais c'est beaucoup moins long... et bien plus  
amusant !

SUZANNE.

Croyez-vous ?

LE PRÉSIDENT, se rapprochant.

J'en suis sûr !

SUZANNE, gaiement.

C'est donc pour cela que votre femme ne divorce pas ?

LE PRÉSIDENT, sursautant.

Hein ? Quoi ? Vous dites ?

SUZANNE.

Depuis le temps que vous la trompez !

LE PRÉSIDENT.

Mais... mais elle n'en sait rien !..

SUZANNE.

Ce serait bien étonnant : un homme comme vous doit avoir tant d'ennemis !

LE PRÉSIDENT, embêté.

C'est vrai !.. Dites donc, vous n'êtes pas gaie !

Rose entrant du fond tient une carte de visite qu'elle donne à Suzanne.

### SCÈNE III

LES MÊMES, LEPAILLEUR, puis ROSE.

ROSE.

Un monsieur qui demande à entrer. Je ne le connais pas, mais il marque bien... C'est du monde propre !

SUZANNE.

Fais-le venir.

ROSE.

Tout de suite.

Elle sort.

LE PRÉSIDENT.

Je vous laisse.

SUZANNE.

Oh ! Vous pouvez rester, vous serez en pays de connaissance.

LE PRÉSIDENT.

Drôlette, votre camériste !

SUZANNE.

C'est ma sœur de lait, une brave fille un peu rustique, qui remplace pour quelque temps la femme de chambre.

LEPAILLEUR, entrant.

Madame...

SUZANNE.

Entrez, monsieur!.. Colette va bien ?

LEPAILLEUR.

Très bien, merci!.. Je ne vous dérange pas ?

SUZANNE.

Oh ! Du tout!.. Inutile, je crois, de vous présenter ?

LEPAILLEUR.

Les traits de M. le Président ne me sont pas tout à fait inconnus.

LE PRÉSIDENT.

Hé !.. Mais... c'est monsieur Lepaillieur !



LEPAILLEUR.

L'adultère!.. Lui-même!

LE PRÉSIDENT.

Charmé de la rencontre!..

Poignées de mains.

LEPAILLEUR.

Moi aussi... et j'avoue que j'aime mieux vous voir ici qu'au Tribunal!

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pourtant pas à vous plaindre de la justice?

LEPAILLEUR.

Non... ça, vous avez été très gentil!... Mais c'est égal, j'espère bien ne plus mettre votre indulgence à l'épreuve...

SUZANNE.

Cela dépend de vous, monsieur : soyez un mari fidèle.

LEPAILLEUR.

Je l'ai juré, madame, je l'ai juré à ma femme... et je tiendrai parole!... Je ferai du moins tout mon possible!... Je l'ai vue trop malheureuse, ma pauvre Colette, et elle s'est montrée trop bonne!... Je serais un misérable, si je ne faisais pas tout mon possible!... Vous savez que nous sommes réconciliés?

SUZANNE, sèchement.

Elle est trop bonne, en effet!

LAPAILLEUR.

Non, on n'est jamais trop bon, jamais!... Je lui ai déclaré que, si elle ne me pardonnait pas, je me jetterais à l'eau!... Et je l'aurais fait, sans hésiter... peut-être pas tout de suite, mais je l'aurais fait!...

SUZANNE.

A la saison des bains !

LEPAILLEUR.

Je vous assure que vivre sans Colette me serait absolument impossible !

SUZANNE.

Oui, malgré tout, vous l'aimez... à votre façon !...

LEPAILLEUR.

Je l'adore !... Je me jetterais au feu pour elle !

LE PRÉSIDENT.

Peut-être pas tout de suite ?

LEPAILLEUR.

Si, monsieur, à l'instant même !

SUZANNE.

Et vous la trompez ?

LEPAILLEUR.

Et je la trompe !... Je n'y comprends rien ! Ou plutôt si, je comprends très bien... et c'est très simple. Je ne suis pas un débauché, moi, je suis un artiste, un pur artiste, un passionné de la femme !... Il y en a qui collectionnent les tableaux, les ivoires, les bibelots de toute sorte ; moi je n'apprécie que la beauté, la beauté vivante, frémissante !... J'ai été fou d'une actrice, à cause de ses mains : le reste m'était indifférent !... Mais vous n'admettez pas cela, vous autres femmes : si l'on contemple un joli visage, on vous trompe... et nous vous offensoons en admirant d'autres perfections que les vôtres.

SUZANNE.

Admirez... mais ne touchez pas !

LEPAILLEUR.

C'est difficile, chère madame... Demandez à tous les amateurs! C'est bien difficile de ne pas mettre l'objet en main, quand il est vraiment séduisant!...

LE PRÉSIDENT.

Et que le marchand n'est pas là!...

SUZANNE.

Enfin, vous les aimez, ces femmes?

LEPAILLEUR.

Mais non, je ne les aime pas; ce n'est pas de l'amour, ça... c'est une manie... une maladie même, si vous voulez...

LE PRÉSIDENT.

Une maladie... épidermique!

LEPAILLEUR.

Pas autre chose! .. Mais je ne suis pas venu pour vous exposer mes théories de païen et de réprouvé!.. Pourrais-je voir Radiguais?

SUZANNE.

Il n'est pas encore rentré. Vous désirez lui parler?

LEPAILLEUR.

Oui... A vous aussi, du reste. (Au Président qui fait mine de se retirer.) Oh! Vous n'êtes pas de trop, monsieur le Président, au contraire : ce que j'ai à dire à madame Radiguais, je ne suis pas fâché de le dire devant vous.

Radiguais entre de gauche.

## SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT, LEPAILLEUR, RADIGUAIS,  
SUZANNE.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Voici Radiguais.

RADIGUAIS, froidement.

Mon cher Président !... (Apercevant Lepailleur.) Parbleu !... Monsieur, vous avez de l'audace !... Vous ici, chez moi ?

LEPAILLEUR.

Je n'y viens pas pour mon plaisir, croyez-le bien !... La démarche, que je fais en ce moment, est loin de m'être agréable ; je l'ai reculée le plus possible, mais ma femme m'a fait comprendre que je ne pouvais la différer davantage. Je viens vous présenter, à vous et à madame Radiguais, mes plus sincères excuses, pour les paroles que j'ai prononcées l'autre jour, au Tribunal, et qui ont eu un si fâcheux résultat !...

RADIGUAIS.

Il est bien temps !

LEPAILLEUR.

Il est toujours temps de reconnaître ses torts, ses torts involontaires.

RADIGUAIS.

Involontaires, vraiment ?

LEPAILLEUR, avec chaleur.

Oui, monsieur, car vous auriez eu beau m'accabler

de votre indignation de commande et me cribler de sarcasmes faciles, je n'aurais certes pas riposté, si j'avais su que madame était présente à l'audience. Je ne suis pas un mufle, moi, et je ne vends pas les autres!.. J'aurais subi sans rien dire vos redondances vertueuses et votre philippique de mauvais goût; mais jamais l'idée ne me serait venue de me venger en faisant pleurer une femme et en détruisant son bonheur!... Jamais, jamais!.. Aussi, je le répète, je vous prie instamment d'agréer toutes mes excuses et tous mes regrets.

LE PRÉSIDENT.

C'est très bien, ce que vous faites là.

LEPAILLEUR, naïvement.

Oui, n'est-ce pas, c'est assez chic!

SUZANNE.

Monsieur, vous agissez en galant homme et je suis très touchée de votre délicatesse. Soyez assuré que je ne vous en veux pas le moins du monde; je vous remercie, au contraire: vous m'avez ouvert les yeux...

LEPAILLEUR.

Il faut les refermer, madame, et oublier vite des paroles, dictées par la colère et bien exagérées, je vous assure, bien exagérées.

SUZANNE.

Non, monsieur, elles ne l'étaient pas, j'ai eu des renseignements et je sais exactement à quoi m'en tenir. Mon parti est pris, irrévocablement pris; je l'ai fait connaître tout à l'heure à M. le Président.

LE PRÉSIDENT.

Vous réfléchirez, chère madame...

SUZANNE.

C'est tout réfléchi.

Rose entre du fond.

ROSE, à Suzanne.

Madame Jamin et la petite madame Jaucourt.

SUZANNE.

Fais-les entrer dans le boudoir.

ROSE.

Bon !

Elle sort à droite.

LEPAILLEUR.

Voyons, chère madame, soyez bonne, vous aussi !..  
J'en ai fait bien d'autres... moi, et Colette m'a pardonné !

SUZANNE.

Moi, je ne pardonnerai pas. (sortant.) Messieurs...

RADIGUAIS.

Suzanne, je t'en prie, écoute-moi !

SUZANNE, très calme.

Je vous assure, mon ami, que pour le moment  
nous n'avons rien à nous dire.

Elle sort à droite.

## SCÈNE V

RADIGUAIS, LEPAILLEUR, LE PRÉSIDENT.

LEPAILLEUR.

Charmante femme, mais elle n'a pas l'air com-  
mode.

RADIGUAIS, au Président.

Que vous a-t-elle dit ? Que va-t-elle faire ?

LE PRÉSIDENT.

Elle veut divorcer.

RADIGUAIS, énergiquement.

Nous verrons bien !..

LE PRÉSIDENT.

Si madame Radiguais persiste dans cette intention, je me demande comment vous pourrez vous y opposer ?

RADIGUAIS.

Je n'en sais rien, ce que je sais, c'est que je ne divorcerai pas.

LEPAILLEUR.

Vous avez raison : pas de divorce !

RADIGUAIS.

A aucun prix !

LEPAILLEUR.

Ma femme m'a pardonné, mais elle m'a prévenu que si madame Radiguais, son amie, devenait malheureuse par ma faute, ça... elle ne me le pardonnerait pas. Donc, il ne faut pas que votre femme divorce!..

RADIGUAIS.

Et que faire pour l'en empêcher ? que faire ?

LEPAILLEUR.

Il faut nous entendre, nous liguer!.. Fiez-vous à moi!.. Je ne suis peut-être pas aussi malin que vous... mais je connais les femmes... J'ai toujours su prendre la mienne...

LE PRÉSIDENT.

Et même celle des autres !

LEPAILLEUR.

Tenez!.. Dites à madame Radiguais que, vous aussi, vous voulez divorcer.

RADIGUAIS.

Moi ?

LEPAILLÉUR.

Et le plus vite possible!... Je serais bien étonné si cette déclaration ne la faisait pas réfléchir!

LE PRÉSIDENT.

Oui, peut-être!

LEPAILLEUR.

Parbleu!... Si elle croit que vous désirez le divorce, il y a bien des chances pour qu'elle n'y tienne plus.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSE, puis M<sup>e</sup> VIRGINIE.

RADIGUAIS, à Rose qui entre du fond.

Qu'est-ce que c'est, Rose ?

ROSE.

Monsieur, c'est un maître, à ce qu'elle dit.

RADIGUAIS.

Un maître ?

ROSE.

Oui, maître Virginie... Elle demande madame.

Elle sort à droite.



LE PRÉSIDENT.

La Cóladeuil?... Je file!...

LEPAILLEUR.

Moi aussi.

RADIGUAIS.

Sortons par mon cabinet.

M<sup>e</sup> VIRGINIE, entrant du fond et s'avançant, gracieuse.

Bonjour, messieurs!...

LE PRÉSIDENT, LEPAILLEUR, RADIGUAIS, ensemble.

Bonjour, madame!...

Ils sortent à gauche.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Malhonnêtes!... Patience!... Vous ne serez pas toujours les maîtres, messieurs!.. Notre tour viendra!... Nous plaidons, c'est déjà quelque chose; le jour où nous jugerons... je ne vous dis que ça!

Suzanne entre de droite, suivie de Pauline et de Camille.

## SCÈNE VII

M<sup>e</sup> VIRGINIE, SUZANNE, PAULINE, CAMILLE.

SUZANNE.

Ah! Maître, nous parlions de vous, justement, mes amies et moi.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Mesdames...

Salutations.

SUZANNE.

Je vous attendais avec une impatience!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Il m'a été impossible de venir plus vite : j'arrive de Marseille, où j'ai plaidé une cause magnifique... Avec quel succès!... Un vrai triomphe!...

PAULINE.

J'aurais voulu vous entendre!

SUZANNE.

Vous avez gagné?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

J'ai perdu devant la Justice; mais j'ai eu gain de cause devant l'opinion... C'est l'essentiel!

CAMILLE.

Pas pour votre cliente?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

On ne peut pas contenter tout le monde, chère madame! (A Pauline.) Hé bien?... Et vous?... Que devenez-vous?

PAULINE, tristement.

Oh!... Moi!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Vous vous ennuyez toujours?

PAULINE.

Plus que jamais! Tous les hommes me font la cour et pas un ne veut m'épouser!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Je vous avais prévenue!... Vous n'avez pas voulu m'écouter!

PAULINE.

Oui, je sais bien, c'est ma faute!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

La femme qui veut se remarier ne doit pas divorcer avant d'avoir un second mari sous la main, sinon pour elle le divorce est une duperie!... L'homme recouvre sa liberté et vole à de nouvelles conquêtes; la femme reste seule, diminuée, et d'un placement difficile. Ah! Combien le veuvage est préférable!

CAMILLE.

Mais... on n'a pas le choix!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Parbleu!... Sans ça!... Au moins, ma chère cliente, que l'exemple de votre amie vous serve de leçon!... Vous seriez impardonnable d'agir comme elle, à la légère...

SUZANNE.

Oh! Moi, cher maître, je suivrai aveuglément votre direction!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Alors, je réponds de tout!... Voyons, où en êtes-vous?... Bien entendu, la rupture est complète avec votre mari?

SUZANNE.

Nous nous voyons seulement aux repas et nous n'échangeons que les mots indispensables.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Très bien!

CAMILLE.

Es-tu bête, ma pauvre Suzanne!... Enfin, ça te regarde!

M<sup>e</sup> VIRGINIE, après un regard méprisant à Camille.

Et comment M. Radiguais accepte-t-il ce... nouveau régime?

SUZANNE.

Très mal !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Très bien !...

SUZANNE.

D'abord, il a nié sa trahison, nié avec énergie...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, ironique.

Naturellement !... Comme Théodore !...

SUZANNE, surprise.

Théodore ?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Oui, mon mari.

SUZANNE.

Ah !... J'ignorais qu'il s'appelât...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, se montant.

Il s'appelle Théodore... Oui, mesdames... Un beau nom, n'est-ce pas, pour un homme comme lui ? Vous savez ce qu'il veut dire, ce nom ? (Avec une explosion de colère.) Don de Dieu !

SUZANNE, CAMILLE, PAULINE, scandalisées, ayant mal entendu.

Oh !

M<sup>e</sup> VIRGINIE, furieuse.

Don de Dieu !

SUZANNE.

Encore ?

CAMILLE.

Un vrai charretier !

PAULINE.

Comment, maître, vous jurez ?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Moi?... Je vous dis que Théodore, en grec, signifie un don, un présent, un cadeau de Dieu...

PAULINE.

Ah!... Bien!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Joli, le cadeau!... Ainsi, M. Radiguais a nié mordicus?

SUZANNE.

Oui.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

L'impudent!

SUZANNE.

Puis il a tout avoué...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

L'imbécile!... Après?

SUZANNE.

Après, il m'a joué la comédie de l'attendrissement.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Comme Théodore!

SUZANNE.

Il a pleuré, même!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Toujours comme Théodore!

SUZANNE.

Enfin, dimanche soir, il a essayé d'enfoncer la porte de ma chambre.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Comme... Ah! non... Théodore n'a jamais essayé...  
(Camille rit, à part.) le lâche! (A Suzanne.) Et depuis?

SUZANNE.

Depuis, nous vivons sur le pied de la paix armée, froids, polis, la colère dans le cœur et le sourire aux lèvres.

CAMILLE, à Pauline.

Comme s'ils ne feraient pas mieux de s'embrasser!

M<sup>e</sup> VIRGINIE, féroce à Suzanne.

Il ne doit pas s'amuser, hein?

SUZANNE.

Je le crois très malheureux!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Tant mieux!

PAULINE.

Oh!

CAMILLE, à part.

La sale bonne femme!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Il n'a que ce qu'il mérite! (A Suzanne.) Et vous, ma chère cliente?

SUZANNE.

Moi, toujours d'après vos conseils, je me distrais le plus possible: je vais, je viens... à pied, le plus souvent; on me suit dans la rue en me disant des bêtises... c'est très amusant! Je fais beaucoup de visites, j'en reçois énormément, et je flirte, je flirte avec passion... avec rage!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Il est probable que les consolateurs ne vous manquent pas.

SUZANNE.

Ah! Dieu!..

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Et, parmi eux, aucun ne vous a plu... davantage?

SUZANNE.

Non, pas un!... Ils sont plus ou moins beaux, plus ou moins spirituels, mais ils me laissent tous parfaitement indifférente.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Continuez... cherchez... et vous trouverez!... Et dès que vous aurez trouvé, nous déposerons notre demande en divorce. Il fera une bonne tête, ce jour-là, M. Radiguais!

CAMILLE, se levant brusquement.

Ah!... C'est trop fort!... Viens, Pauline!... Adieu, Suzanne!... Et méfie-toi de cette femme-là!... Elle ne vaut pas cher.

Elle sort au fond avec Pauline.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

La pécore! Ah! N'oubliez pas!.. Une chose très importante!..

SUZANNE.

Laquelle?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

N'allez pas faiblir, vous laisser enjôler!.. Tenez bien votre mari à distance! Couchez sur vos positions, mais couchez-y seule!

SUZANNE.

J'ai mis un verrou à ma chambre!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Mettez-en deux!.. (Radiguais entre.) A bientôt, ma chère cliente! (Saluant ironiquement Radiguais.) Monsieur le substitut! (A Suzanne.) Deux!..

Elle sort.

## SCÈNE VIII

SUZANNE, RADIGUAIS.

RADIGUAIS.

Suzanne?

SUZANNE.

Mon ami?

RADIGUAIS.

Puisque, par le plus grand des hasards, nous voilà seuls tous les deux... si nous causions ?

SUZANNE, tranquille.

Soit!.. Causons... Vous avez quelque chose à me dire?

RADIGUAIS.

J'ai beaucoup de choses à te dire.

SUZANNE.

Eh bien!.. Je vous écoute...

RADIGUAIS.

Voyons!.. Est-ce que je ne suis pas assez puni?.. Est-ce que tu ne t'es pas suffisamment vengée, depuis quinze jours que tu me tiens rigueur, me parlant à peine et vivant près de moi comme une étrangère?

SUZANNE.

A qui la faute, mon ami?

RADIGUAIS.

Oh! A moi, à moi seul!.. Mais enfin, ça ne peut pas toujours durer!.. Il n'est pas possible que pour une petite cabotine de quatre sous...



SUZANNE.

Je ne vous demande pas à quel prix vous estimez ses faveurs!..

RADIGUAIS.

Faisons la paix, je t'en prie, Suzanne?

SUZANNE, ironiquement.

Ernest! (Eclatant de rire tout à coup.) Ah! Ernest!..

RADIGUAIS, gaiement.

Enfin, je le retrouve, ton rire... ton bon rire, que j'aime tant! Comme il m'a manqué tous ces jours! (Elle continue à rire.) Oui, ris... ris encore!.. Tu te moques de moi, je le sais...mais ça m'est égal!.. Dis que c'est fini, que tu ne m'en veux plus... Suzanne!

SUZANNE, même jeu.

Ernest!.. (Riant toujours.) Non, je ne peux pas!

RADIGUAIS, impatienté.

Mais qu'est-ce que tu as?

SUZANNE.

C'est plus fort que moi!

Les rires redoublent.

RADIGUAIS.

Evidemment, je suis très heureux d'avoir retrouvé ton rire, ton bon rire; mais, suppristi!.. Je suis donc si comique que ça?

SUZANNE, riant.

Oui!.. Oh! Oui... Ernest!

RADIGUAIS.

Quoi, Ernest?

SUZANNE, riant.

Petit cochon!.. Petit cochon d'Inde!..

RADIGUAIS.

Ah ! C'est pour cela ?

SUZANNE, se calmant.

Oui... Je crois... Je crois qu'il me serait impossible maintenant de penser à l'un sans penser à l'autre.

RADIGUAIS.

Es tu assez méchante !... C'est fini alors, dis ?... Nous allons reprendre notre bonne existence d'autrefois ?

Il se rapproche.

SUZANNE.

Pardon !.. Un peu plus loin, je vous prie.

RADIGUAIS.

Je t'aime, Suzanne, je t'aime de toutes mes forces !

SUZANNE.

Tant pis : car moi je ne vous aime plus ! Vous m'avez fait trop souffrir !... J'ai été humiliée, outragée publiquement : on a épié ma douleur, compté mes larmes, ri de ma détresse...

RADIGUAIS.

Je saurai bien te faire oublier...

SUZANNE.

Pendant huit jours, l'aventure a défrayé la ville et... la cour, c'est le cas de le dire... Je n'osais même plus sortir par crainte des moqueries et des pitiés insultantes !... Ah ! Je vous le jure, je vous ai vraiment détesté !

RADIGUAIS.

Et maintenant, voyons ?

SUZANNE.

Maintenant l'apaisement s'est fait, je me suis ressaisie... et vous m'êtes devenu tout à fait indifférent.

RADIGUAIS.

Suzette!...

SUZANNE.

C'est même incroyable qu'un homme, que l'on a tant aimé, puisse vous devenir indifférent à ce point! Vous êtes mort pour moi.

RADIGUAIS.

Mort?... Vraiment?... Eh bien!... Je serai le mari de ma veuve : ce n'est pas banal!

*Il se rapproche.*

SUZANNE, l'arrêtant.

Pas pour longtemps, en tous cas : j'ai pris la résolution de divorcer.

RADIGUAIS.

Oui, je sais : le Président m'a prévenu ! Divorcer!... Ce n'est pas sérieux ?

SUZANNE.

Très sérieux, au contraire.

RADIGUAIS.

Qu'est-ce que tu y gagneras ? Tu n'as plus de famille et tu resteras seule, toute seule, attendant un second époux qui ne se présentera peut être jamais.

SUZANNE.

Nous verrons bien,

RADIGUAIS.

Songe à ton amie, Pauline Jamin, qui se morfond comme sœur Anne, depuis deux ans bientôt.

SUZANNE.

J'y ai songé, mon ami.

RADIGUAIS.

Elle est aussi jolie que toi, cependant. (Mouvement de Suzanne.) Enfin, il y a des gens qui la trouvent tout aussi jolie !

SUZANNE.

Ne vous inquiétez pas de moi... et n'essayez pas de me faire changer d'avis, ce serait complètement inutile !

RADIGUAIS.

Alors, tu es décidée ?

SUZANNE.

Tout à fait décidée.

RADIGUAIS.

C'est ton dernier mot ?

SUZANNE.

Mon dernier.

RADIGUAIS, se montant.

En ce cas, finissons-en !.. Le plus tôt sera le mieux !

SUZANNE.

Ce n'est pas mon avis. Je divorcerai, oui. .

RADIGUAIS.

Tout de suite !

SUZANNE.

Non, pas tout de suite !

RADIGUAIS.

Une pareille existence m'est odieuse !

SUZANNE.

Il faudra pourtant que vous la supportiez encore

pendant quelque temps... jusqu'à ce que je rencontre l'homme qui m'aimera, que j'aimerai et que j'épouserai. Alors, mais alors seulement nous divorcerons.

RADIGUAIS.

Et si je ne veux plus, moi ?

SUZANNE.

Je vous défie bien de ne pas vouloir ! Outre que j'ai la loi pour moi, vous êtes tenu, de par votre situation de magistrat, à la plus extrême réserve. Vous n'étiez déjà pas si fier, l'autre jour, à l'audience... et dans l'intérêt de votre avenir, vous éviterez, à tout prix, un procès à tapage. Vous passerez donc par toutes mes conditions. Je m'empresse d'ajouter, d'ailleurs, que je ne vous ferai pas jouer le rôle d'un mari complaisant : je ne vous tromperai pas.

RADIGUAIS.

Merci.

SUZANNE.

Non pour vous, mais pour moi. Je tiens à ma propre dignité.

RADIGUAIS.

Alors, je devrai attendre que vous m'ayez trouvé un remplaçant ?

SUZANNE.

Mon Dieu, oui. D'ici là, j'entends ne rien changer à ma vie, jouir de mes avantages de femme mariée et garder toute ma situation mondaine, puisque je n'ai rien fait pour mériter d'en déchoir. J'espère, du reste, ne pas vous imposer trop longtemps ma présence.

RADIGUAIS.

Vous vous êtes déjà mise en campagne ?

SUZANNE.

Oh ! Inutile... A Paris, les occasions viennent toutes seules, sans qu'on les cherche.

RADIGUAIS.

Et, au besoin, on les fait naître !..

SUZANNE.

Ce n'est pas défendu, dès lors que c'est pour le bon motif.

RADIGUAIS.

Vous sortez souvent à pied, maintenant ?

SUZANNE.

C'est excellent pour la santé.

RADIGUAIS.

Et puis, cela permet de faire des rencontres. On vous suit ?

SUZANNE.

Beaucoup !

RADIGUAIS.

Et ça vous plaît ?

SUZANNE.

Ça ne me déplaît pas, quand le suiveur est jeune, spirituel et joli garçon.

RADIGUAIS.

Vous osez m'avouer ?

SUZANNE.

Pourquoi non ? La rue est à tout le monde ; j'y marche et je m'y tiens de façon convenable, décente : libre à vous de vous en assurer !.. Si des messieurs comme il faut me trouvent jolie et me le disent...

RADIGUAIS.

Vous les écoutez ?

SUZANNE.

Sans doute... tant qu'ils m'amuse ou... m'intéressent. Je ne leur réponds pas, voilà tout !

RADIGUAIS.

C'est encore heureux !... Ainsi, vous en êtes là !... Vous écoutez les déclarations des passants !

SUZANNE.

Vous préférez, vous, les coulisses de l'Olympia ; chacun son goût !..

RADIGUAIS.

Des goujats !.. Des vieux marcheurs !..

SUZANNE.

Mais non, pas tous !.. Il y en a de charmants, je vous assure. Tenez, lundi soir, en revenant de ma douche... (Regardant la pendule.) Hé !.. Mais il est l'heure d'y aller... (Elle sonne.) Je m'oublie, moi ! (A Rose qui entre du fond.) Mon chapeau, mon manteau !

Rose disparaît à droite.

RADIGUAIS.

Vous disiez que lundi soir, en revenant de la douche ?..

SUZANNE.

J'ai été escortée par un monsieur très bien, décoré...

RADIGUAIS.

Qui ne l'est pas, aujourd'hui ?

SUZANNE.

Vous !.. Une figure sympathique, très élégant, du meilleur monde, certainement, et de beaucoup d'es-

prit!.. Ce n'est pas facile, vous savez, de parler d'amour, pendant une demi-heure, à une femme qui ne dit mot et que l'on ne connaît pas! Essayez un peu, vous verrez!

RADIGUAIS.

Ainsi, il vous a parlé d'amour?

SUZANNE.

Dame!.. Pas du ministère, bien sûr!.. Croyez-vous qu'il ne voulait absolument pas me quitter?

RADIGUAIS.

Vraiment?

Rose apporte le chapeau et le manteau de Suzanne, qui les met, tout en parlant.

SUZANNE.

J'ai vu le moment où il allait me suivre jusqu'ici et pénétrer chez nous, malgré moi. J'ai été obligée de me fâcher.

RADIGUAIS, rageur.

Vous avez eu tort... Il fallait le laisser entrer.

SUZANNE.

Vous l'auriez reçu?

RADIGUAIS.

Comment donc?.. Amené et présenté par vous!.. Je l'aurais accueilli, comme il convenait!..

Rose sort au fond.

SUZANNE.

Si j'avais su... Une autre fois, je n'hésiterai pas.

RADIGUAIS.

Je vous en prie!.. Amenez-le, votre monsieur si élégant, si spirituel... Je l'attends... je l'attends de pied ferme!.. Il est déjà décoré par devant... je me



réserve de lui donner un fort avancement par derrière!

Geste d'un coup de pied.

SUZANNE.

Quand ils ont tant d'esprit, les maris vivent peu!

RADIGUAIS.

Puisque je suis mort!

SUZANNE.

Bonsoir!

Elle sort au fond.

## SCÈNE IX

RADIGUAIS, puis ROSE.

RADIGUAIS.

Ah!.. Les sacrées femmes!.. Le diable les emporte! Pas moyen de leur faire entendre raison!.. Elle le fera comme elle le dit!.. Elle va chercher... et elle trouvera! (Il va à la fenêtre et regarde dans la rue.) La voilà qui trotte là-bas, alerte et fringante!.. Elle va!.. Elle va!.. Un monsieur qui la suit!.. Non, il traverse de l'autre côté. (Il revient en scène et prend une photographie de Suzanne sur un meuble, la contemple, l'admire, la baise à plusieurs reprises et la repose.) Elle est adorable.. adorable!... Et je vais la perdre, c'est sûr!.. Je vais la perdre!.. Nous avons été si heureux tous les deux! Et je l'aime toujours!.. Je l'aime plus que jamais!.. (Il s'essuie les yeux rapidement.) Ai-je été bête!.. Ai-je été assez bête!.. (A Rose qui entre du fond, une carte de visite à la main) Qu'est ce que

vous voulez ?.. (Prenant la carte.) Une visite ? Non, je n'y suis pas ! (Regardant la carte.) Si... Faites entrer !

ROSE, à part.

Quoi qu'il a donc ?

Elle sort.

RADIGUAIS.

Anatole !.. Mon brave Anatole !.. Ah ! Il arrive bien, celui-là !.. (Anatole entre.) Ah ! Mon vieil ami !.. Mon vieux camarade !..

Il se jette dans ses bras et l'embrasse.

## SCÈNE X

RADIGUAIS, ANATOLE, puis ROSE.

ANATOLE.

Mon bon Ernest !.. Au moins, voilà une réception !.. Voilà ce que j'appelle une chaude réception !.. Et moi, qui me méfiais du premier accueil.

RADIGUET.

Pourquoi ?

ANATOLE.

A cause de ma paresse, de ma négligence : je ne t'ai jamais donné de mes nouvelles !.. Alors, tu es content de me voir ?

RADIGUAIS.

Oui, je suis content, je suis bien content !.. Viens t'asseoir là, tout près... et raconte... Dis-moi par quelle bonne fortune...

ANATOLE.

Oh ! Rien de plus simple... Je viens passer un

mois à Paris, me dégourdir un brin, m'amuser... J'en ai besoin!.. Débarqué ce matin même, je me suis précipité à ton ancien domicile, rue de l'Odéon, d'où l'on m'a renvoyé ici, boulevard Haussmann. Pestel!.. Tu te mets bien!.. (Jetant les yeux autour de lui.) Quel appartement, monsieur le substitut!

RADIGUAIS.

Tu sais que je suis substitut?

ANATOLE.

C'est ta bonne, qui vient de me l'apprendre. (Imitant Rose.) « J'vas voir si M. le substitut est là »... Ainsi, mon vieux, aujourd'hui c'est toi qui représentes la morale?

RADIGUAIS.

Mais oui.

ANATOLE.

Hé bien!... Ce qu'elle doit se gondoler, la morale!

RADIGUAIS.

Se gondoler?... Je ne vois pas pourquoi elle se gondolerait.

ANATOLE.

Alors, elle se lamente!... Pense donc à la vie de patachon, que tu as menée jadis!... Ohé! Ohé!... Tiens!... Ce mari, que tu as grisé un soir, que tu as embarqué à minuit dans un train de bestiaux, à la gare du Nord... et qui ne s'est réveillé que le lendemain, à la frontière!... Et pendant ce temps-là, toi, avec sa femme... tu la franchissais, la frontière!... Sacré Ernest, va!... Est-ce que tu la représentais, la morale, à ce moment, hein, mon gaillard?

RADIGUAIS.

Tu m'ennuies!.. Et toi, voyons!... Parlons de

toi!... Six ans!... Quand je pense qu'il y a six ans déjà que nous ne nous sommes vus!... Avec quelle vitesse le temps passe!

ANATOLE.

Du soixante à l'heure, ni plus ni moins!

RADIGUAIS.

Et tu arrives de Tunisie? Car c'est toujours là que tu résides, n'est-ce pas?

ANATOLE.

Toujours! J'y exploite un domaine considérable et le Bey m'honore de son amitié.

RADIGUAIS.

Excellent Bey!... Alors, tu es content?

ANATOLE.

Enchanté!

RADIGUAIS.

Et tu viens faire la noce à Paris!

ANATOLE.

Oui : ordonnance du médecin!..

RADIGUAIS.

Pas de femmes donc, là-bas?

ANATOLE.

Oh! Ce ne sont pas les femmes qui manquent!.. J'en ai cent cinquante qui travaillent sur mes terres. Et, tu sais, il y en a de jolies!... Et quand je fais un signe, toutes se lèvent!

RADIGUAIS.

Mazette!.. J'espère, pour ta santé, qu'il n'y en a qu'une qui se couche!

ANATOLE.

Mais elles se ressemblent toutes un peu trop, ces Arbicotes!... Et puis... pas assez raffinées!... Ah! Mon ami, ce que je les ai souvent évoqués, les boudoirs de nos Parisiennes!... J'ai soif de dentelles, de froufrous, de parfums, de chemises de soie!... A moi, les cocottes les plus huppées, les horizontales les plus fringantes!... Depuis trois mois, je note des noms dans le journal... Nous irons ensemble, hein?.. Ça nous rappellera le bon temps d'autrefois, le temps où nous faisions la fête, avec ce brave Gilbert, le troisième Anabaptiste!... Au fait, qu'est-ce qu'il est devenu, Gilbert?

RADIGUAIS.

Je l'ai vu il y a quinze jours : il est attaché d'ambassade et il va se marier.

ANATOLE.

Ah!... J'y pense aussi, moi, au mariage... j'y pense même sérieusement.

RADIGUAIS.

Ça se voit!

ANATOLE.

Et toi?

RADIGUAIS.

Moi pas.

ANATOLE.

Tu veux rester garçon?

RADIGUAIS.

Ce n'est pas tout à fait ça!... Je vais probablement divorcer!

ANATOLE.

Comment, tu t'es marié?... Et je n'en ai rien su?...

RADIGUAIS.

Où t'écrire?... M'as-tu jamais envoyé ton adresse?

ANATOLE.

C'est juste!... Mariage d'amour?

RADIGUAIS.

Naturellement, puisque je divorce!... Ça finit toujours ainsi!

ANATOLE.

Jolie, ta femme?

RADIGUAIS.

Tiens, regarde!

Il lui donne le portrait placé sur le meuble.

ANATOLE.

Elle est délicieuse, tout simplement!

RADIGUAIS.

Et fine, gaie, spirituelle!

ANATOLE.

Tu l'aimes toujours?

RADIGUAIS.

J'en suis fou!

ANATOLE.

Alors, pourquoi divorcez-vous?

RADIGUAIS.

Parce que je l'ai trompée... bêtement, stupidement trompée!.. Elle l'a su et refuse de me pardonner. Je te raconterai cela!... Tu verras quelle guigne j'ai eue... la guigne noire!... Ah! Mon pauvre vieux, je suis joliment embêté, va!...

ANATOLE.

Voyons, sapristi!.. Un mari, qui aime sa femme, a

pourtant des facilités spéciales pour rentrer en grâce !..  
La nuit, d'abord ?

RADIGUAIS.

Elle met le verrou.

ANATOLE.

Dans la journée ?

RADIGUAIS.

Elle est tout le temps sortie !

ANATOLE.

Depuis quand sait-elle que tu l'as trompée ?

RADIGUAIS.

Depuis quinze jours.

ANATOLE.

Elle a déposé sa demande en divorce ?

RADIGUAIS.

Non, pas encore.

ANATOLE.

Alors, ce n'est pas sérieux : ces choses-là se font tout de suite ou jamais. Ta femme veut se venger simplement, en te faisant peur et en te donnant une bonne leçon.

RADIGUAIS.

Tu n'y es pas du tout !.. Suzanne est absolument résolue au divorce ; mais comme elle est également décidée à se remarier, elle veut d'abord trouver l'homme de son choix, l'amoureux rêvé dont elle fera son second mari.

ANATOLE.

C'est une femme de précaution !.. Et elle le cherche, ce futur époux ?

RADIGUAIS.

Ah ! Si elle le cherche !... Elle qui ne sortait jamais, elle ne pose plus à la maison... toujours dehors !... Elle en est arrivée à se faire suivre dans la rue...

ANATOLE.

Allons donc !

RADIGUAIS.

Parfaitement !.. Voilà où elle en est !.. Tiens, tous les jours à cinq heures et demie, elle va prendre sa douche, faubourg Saint-Honoré .. Elle y est en ce moment. Autrefois, elle prenait une voiture ; maintenant elle y va et elle en revient à pied.

ANATOLE.

Pour faire sa réaction ?

RADIGUAIS.

Non, pour qu'on la suive.

ANATOLE.

C'est incroyable !..

RADIGUAIS.

Lundi soir, en rentrant, elle a été escortée par un monsieur très chic, qui ne voulait absolument pas la quitter. Il prétendait l'accompagner ici, chez elle, chez moi !

ANATOLE, riant.

C'est amusant !

RADIGUAIS.

Tu trouves, toi ?

ANATOLE, reprenant le portrait de Suzanne.

Oui, elle est très jolie, ta femme, très élégante !... Ce monsieur l'aura prise pour une cocotte.



RADIGUAIS.

Par exemple !.. Elle a l'air très comme il faut...  
(Rose entre.) Qu'est-ce que vous voulez ?

ROSE.

Moi ?.. Rien !.. C'est madame Lepailleur...

RADIGUAIS.

Vous lui avez dit que madame était sortie ?

ROSE.

Oui... Mais c'est vous qu'elle veut voir.

RADIGUAIS.

Moi ?.. Faites-la entrer là, dans mon cabinet.

ROSE.

Oui, monsieur.

Elle sort.

ANATOLE.

Evidemment, je conviens que ta position n'est pas brillante!..

RADIGUAIS.

Ah ! Non, elle n'est pas brillante!.. Je ne sais pas comment je vis depuis quinze jours !

ANATOLE.

Mon pauvre vieux !

RADIGUAIS.

Il y a des moments où j'ai envie d'envoyer tout promener... d'en finir !

ANATOLE.

Ne dis donc pas de bêtises!.. Et du nerf, sacre-bleu!.. Du courage!.. De l'audace!.. T'es là comme une chiffre... à te plaindre, à te désoler...

RADIGUAIS.

C'est vrai, je manque de ressort!..

ANATOLE.

Il manque de ressort et il appartient à la magistrature debout!

RADIGUAIS.

Elle est sûrement entourée d'adorateurs... Elle va en distinguer un... l'aimer...

ANATOLE.

Mais non, ces choses-là ne vont pas si vite!.. Rien n'est encore désespéré!.. Tiens, viens déjeuner demain avec moi, au Continental, où je suis descendu ; nous trouverons peut-être quelque moyen de prévenir la catastrophe.

RADIGUAIS.

J'en doute!..

ANATOLE.

Il ne faut pas douter, il faut avoir confiance!.. La confiance est la moitié du succès!.. A demain, vieux!

RADIGUAIS.

Tu ne dînes pas avec nous?

ANATOLE.

Oh! Non, merci!.. La position d'un tiers entre ta femme et toi ne doit pas être follement gaie!

RADIGUAIS.

Et tu es à Paris pour t'amuser, c'est juste! A demain, alors!..

ANATOLE.

Et du nerf, sacrebleu! du nerf!..

Il sort.

RADIGUAIS.

Du nerf!.. Du nerf!.. C'est facile à dire!.. Je voudrais l'y voir, lui!.. Du nerf!.. Et puis après?.. (ouvrant la porte de son cabinet.) Madame ?

Colette entre.

## SCÈNE XI

RADIGUAIS, COLETTE.

COLETTE, timidement.

Je vous demande pardon, monsieur...

RADIGUAIS.

Entrez, je vous prie.

COLETTE.

Je ne vous dérange pas, au moins ?

RADIGUAIS.

Du tout. Vous désirez me parler ?

COLETTE.

Oui... J'ai... J'ai choisi l'heure où je savais Suzanne absente, parce que j'ai quelque chose à vous dire... à vous seul... Vous allez sans doute penser que je me mêle de choses qui ne me regardent pas, mais...

RADIGUAIS, la faisant asseoir.

Je vous écoute.

COLETTE.

Est-ce que mon mari est venu ?

RADIGUAIS.

Il y a une heure environ.

COLETTE.

Et il vous a exprimé tous ses regrets, pour...

RADIGUAIS.

Pour les paroles... fâcheuses, qu'il a prononcées au tribunal... oui, madame. Je l'avais traité un peu durement, mais c'était sur votre demande expresse, paraît-il...

COLETTE.

En effet, c'est moi, monsieur, qui suis cause de tout ce qui arrive, et je ne puis vous dire à quel point j'en suis désolée!.. Je ne pense qu'à réparer tout le mal que j'ai causé, sans le vouloir. Si vous divorciez par ma faute, je ne m'en consolerais jamais.

RADIGUAIS.

Malheureusement Suzanne est fermement décidée...

COLETTE.

Oui, elle ne veut rien entendre, mais il m'est venu une idée... Elle vous aime...

RADIGUAIS.

Oh! Je ne crois pas.

COLETTE.

C'est sa fierté, qui est surtout en jeu : vous l'avez froissée, blessée publiquement; mais il est impossible qu'elle ne vous aime pas encore!.. Il y a un bon moyen de s'en assurer.

RADIGUAIS.

Lequel?

COLETTE.

Il faut la prendre par la jalousie!.. Faites la cour à Pauline Jamin...

RADIGUAIS.

Moi ?

COLETTE.

... Qui est toujours à la recherche d'un mari.

RADIGUAIS.

Mais je ne l'aime pas.

COLETTE.

Ça ne fait rien ; d'abord, vous lui ferez tant de plaisir ! Et puis, Suzanne sera furieuse et, plutôt que de vous la laisser épouser...

RADIGUAIS, souriant.

Vous pensez qu'elle me reviendra ?

COLETTE.

Sûrement !... Qu'une étrangère lui succède... passe encore !... Mais une amie intime ?... Jamais !... Je vous jure que mon idée n'est pas mauvaise.

RADIGUAIS.

En tout cas, c'est bien là une idée de femme !

COLETTE.

Je vais chez Pauline.

RADIGUAIS.

Lui dire quoi ?

COLETTE.

Ceci simplement : « Ma chère Pauline, à certaines paroles qui lui sont échappées, je suis convaincue que tu plais beaucoup à M. Radiguais ! » Elle bondira de joie !

RADIGUAIS.

Vous croyez ?

COLETTE.

J'en suis certaine. Alors j'ajouterai. « S'il divorce,

son rêve sera de t'épouser. » Sur ce, elle se jettera à mon cou, en sanglotant et en m'appelant sa meilleure amie!

RADIGUAIS.

Etsi, au contraire, elle vous répond qu'elle ne veut pas de moi?

COLETTE.

Je l'irai dire à Rome!

Elle sort au fond.

RADIGUAIS.

Il n'est pas bête, son moyen, à madame Lepailleur... et son emploi ne serait pas trop désagréable!... Jolie, la petite madame Jamin! Et Suzanne sera évidemment furieuse, quand elle apprendra qu'une de ses meilleures amies... Après tout, puisqu'elle s'occupe de me trouver un successeur, il est bien naturel que, moi aussi, je pense à l'avenir!... (Prenant la photographie de Suzanne et lui parlant.) C'est égal, va, tu n'auras qu'un mot à dire, tu n'auras qu'un signe à faire... et j'enverrai joliment promener toutes les Pauline du monde!... Il n'y a qu'une femme pour moi... une seule! (Replaçant la photographie.) Allons, tâchons de penser à autre chose... et travaillons, si nous pouvons!..

Il entre dans son cabinet. La scène reste vide un instant, puis Suzanne entre du fond, suivie par Anatole.

## SCÈNE XII

SUZANNE, ANATOLE, puis RADIGUAIS.

SUZANNE, se retournant furieuse.

Ainsi, monsieur, vous persistez?

ANAMOLE, souriant.

Oui, madame, je persiste.

SUZANNE.

Vous ne me croyez pas?

ANATOLE.

Non, je ne vous crois pas.

SUZANNE.

Je vous répète que je suis mariée.

ANATOLE.

Vous exagérez!

SUZANNE.

Et mon mari est ici.

ANATOLE.

Je demande à le voir.

SUZANNE.

Et il a un mauvais caractère!

ANATOLE.

Le mien est excellent!.. Nous nous entendrons très bien!... D'ailleurs, aucun obstacle ne m'arrêtera!... Jamais je n'ai éprouvé ce que j'éprouve en ce moment!... Jamais une femme...

Radiguais rentre et est stupéfait en voyant Anatole. Celui-ci met vivement un doigt sur ses lèvres pour lui faire signe de ne pas le reconnaître; puis il le salue cérémonieusement.

SUZANNE, à Radiguais.

Mon ami, je vous présente monsieur... que je ne connais pas... et qui me suit obstinément depuis Saint-Philippe du Roule!... Il m'a accompagnée jusqu'ici malgré moi!... Le reste vous regarde!

Elle sort à droite, en enlevant son chapeau.

## SCÈNE XIII

RADIGUAIS, ANATOLE.

ANATOLE.

Tu ne t'attendais pas à me revoir, hein?

RADIGUAIS, sèchement.

En effet, et je te prie de m'expliquer...

ANATOLE, souriant.

Tu ne comprends pas?

RADIGUAIS.

Je ne comprends rien.

ANATOLE.

C'est pourtant d'une simplicité!.. Seulement il fallait le trouver!...

RADIGUAIS, s'impatiantant.

Trouver quoi?

ANATOLE.

Tout à l'heure, en te quittant, je pensais naturellement à tout ce que tu venais de me raconter au sujet de ta femme et, comme un bon ami que je suis, je rêvais au moyen de te tirer de ce mauvais pas... Je cherchais... je ne trouvais rien...

RADIGUAIS.

Après?... Après?...

ANATOLE.

Tout à coup, à dix pas devant moi, j'aperçois un visage délicieux, une toilette des plus élégantes!... J'étouffe un cri : c'était elle!... Ta femme!...



RADIGUAIS.

Qui te l'a dit ? Tu ne la connaissais pas ?

ANATOLE.

Et sa photographie?... (Il la montre.) Je venais de la regarder... et assez longuement !

RADIGUAIS.

C'est juste !

ANATOLE.

Je rebrousse chemin, je lui emboîte le pas et une idée lumineuse me vient à l'esprit!... Tu me suis bien ?

RADIGUAIS.

Aussi bien que tu suivais ma femme !

ANATOLE.

Je me dis : « Puisque madame Radiguais ne divorcera que lorsqu'elle aura rencontré quelqu'un qui l'aimera et qu'elle trouvera à son goût, si j'essayais de lui plaire, moi, de lui faire la cour ? Pendant qu'elle s'occuperait de moi, elle ne s'occuperait pas des autres ! Et je donnerais ainsi à ce brave Ernest le temps de faire revenir sa femme à de meilleurs sentiments, de la calmer, de la persuader, de la reconquérir!.. » Tu comprends ?

RADIGUAIS, ravi.

Oui... l'idée n'est peut-être pas mauvaise!...

ANATOLE.

Elle est excellente, l'idée!... Dans ta situation, gagner du temps, c'est énorme !

RADIGUAIS.

C'est tout!... Elle agit par colère, j'en suis sûr,

par dépit!... Avec du temps, je me charge bien de la ramener, de la reprendre...

ANATOLE.

Evidemment!...

RADIGUAIS.

Ah! Mon vieil ami, quel service tu me rends!...  
(Rêléchissant.) Diable!... J'y pense!... Tu es assez joli garçon...

ANATOLE, modestement.

Oh!

RADIGUAIS.

Si... tu n'es pas mal... Pourvu que Suzanne n'aille pas s'amouracher de toi!

ANATOLE.

Au contraire, c'est bien ce qui pourrait arriver de mieux!

RADIGUAIS.

Comment?

ANATOLE.

Je m'éclipserais, je disparaîtrais, je retournerais là-bas en Tunisie... heureux d'avoir obligé, d'avoir sauvé un vieux camarade!

RADIGUAIS.

Bon Anatole!

Il lui serre la main.

ANATOLE.

Et, plutôt que de tenter une seconde expérience, ta femme déçue et un peu confuse, reviendrait à toi certainement et te pardonnerait!

RADIGUAIS.

C'est l'évidence même!

ANATOLE.

Parbleu!

RADIGUAIS.

Alors, tu l'as abordée?

ANATOLE.

Oui, et je lui ai parlé.

RADIGUAIS.

Que lui as-tu dit?

ANATOLE.

Oh! Des choses de circonstance... beaucoup de compliments... quelques plaisanteries... assez drôles...

RADIGUAIS.

Elle t'a répondu?

ANATOLE.

Pas un mot!... Mais je crois qu'elle a souri deux ou trois fois... Au fond, elle a dû me trouver assez crâne de risquer ainsi une affaire avec son mari, en m'introduisant ici malgré elle : c'était la preuve la plus évidente qu'elle avait produit sur moi une impression profonde. Les femmes sont rarement insensibles à de pareils hommages. Maintenant, à toi de décider ce que j'ai à faire... Veux-tu que je me retire, que je disparaisse, ou dois-je poursuivre l'aventure?

RADIGUAIS, vivement.

Prends garde!... Ma femme!...

Il se promène de long en large, en paraissant réfléchir;  
Anatole s'assoit vivement, à l'écart. Suzanne entre.

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, stupéfaite.

Comment?... Monsieur est encore ici?...

RADIGUAIS, très sec.

Je comprends votre surprise, ma chère amie ; mais, bien que le début de notre conversation ait été des plus vifs, je n'ai pu refuser à monsieur d'écouter ses explications. Monsieur s'appelle M. Grimard.

ANATOLE, timidement.

Pardon... Guillemard... Anatole Guillemard.

RADIGUAIS.

Il habite la Tunisie, où il est grand propriétaire foncier ; sa fortune est suffisante, paraît-il...

ANATOLE, timidement.

Près de huit cent mille francs...

RADIGUAIS.

Et il est l'ami personnel du Bey!...

SUZANNE.

Mais...

RADIGUAIS.

Permettez, chère amie!... Vous avez inspiré à M. Grimard...

ANATOLE, timidement.

Guillemard...

RADIGUAIS.

Pardon!... A M. Guillemard un amour aussi subit

qu'irrésistible, et son plus vif désir est de vous le faire légitimement partager.

SUZANNE.

Très flattée, mais...

RADIGUAIS, toujours très sec.

Laissez-moi finir... Dans ces conditions, j'ai cru qu'il était de mon devoir de faire abstraction de mes sentiments personnels et de ne penser qu'à vos seuls intérêts.

SUZANNE, surprise.

Ah !

RADIGUAIS.

Je ne veux pas que vous puissiez me reprocher quoi que ce soit à ce sujet !.. J'ai donc mis monsieur au courant de notre situation et je lui ai confié vos intentions formelles de divorce. (Très ironique.) Puisque vous avez mis si promptement à exécution votre promesse de ramener chez moi l'un de vos poursuivants, je serais au désespoir de vous gêner et de compromettre, par mon attitude, les résultats possibles de votre entreprise ! (Geste d'indignation de Suzanne.) Vous êtes libre, absolument libre !... S'il vous convient d'écouter M. Guillemard, il s'est engagé d'honneur à ne vous voir et à ne vous rencontrer qu'ici, où vous le recevrez à des heures convenues entre nous. Si vous refusez de l'entendre, je vous laisse le soin de le congédier.

Il entre dans son cabinet.

## SCÈNE XV

ANATOLE, SUZANNE.

SUZANNE, abasourdie et à part.

Alors... il ne tient pas à moi plus que cela?... Lui qui me jurait encore tantôt...

ANATOLE, très ému.

Ah!... Madame... la surprise... le bonheur... la joie... Je ne trouve pas de mots pour vous exprimer...

SUZANNE, avec embarras.

Je suis également très troublée, monsieur, un peu gênée même!... Tout cela est si brusque, si imprévu!.. Je m'attendais si peu à ce que mon mari... C'est d'une telle légèreté... d'une telle inconvenance!.. Se peut-il vraiment que j'aie produit sur vous une si grande impression?

ANATOLE.

Ah!... Madame!... Jamais je ne pourrai vous dire... l'émotion, que votre vue m'a fait éprouver!... J'en suis encore tout bouleversé!

SUZANNE.

Pour m'avoir rencontrée dans la rue?

ANATOLE.

Devant Saint-Philippe du Roule, oui!... Ah! Je ne suis pas superstitieux; mais cette rencontre, juste devant une église, où se bénissent les unions...

SUZANNE

Avouez cependant que vos intentions, lorsque vous

avez commencé à me suivre... n'étaient pas absolument pures !...

Elle marche.

ANATOLE, la suivant.

Elles s'épuraient, madame, elles s'épuraient à chacun de vos pas !... Votre grâce, votre démarche...

SUZANNE.

Pourtant, quand je vous ai dit que j'étais mariée...

ANATOLE.

Je n'ai pas voulu vous croire !

SUZANNE.

Vous voyez que c'était vrai !

ANATOLE.

Oui, mais je vois aussi que tout ce qui m'arrive est surnaturel, miraculeux, divin !... Il y a un quart d'heure, je ne vous connaissais pas... Vous habitez Paris, j'habite Tunis !... Vous êtes mariée... Donc, tout nous sépare !... Et voilà que tout nous réunit !... Les barrières tombent, les obstacles disparaissent... Vous êtes à moi !

SUZANNE.

Pas encore !

ANATOLE.

Je veux dire que, si j'ai le bonheur de ne pas vous déplaire, si j'arrive à vous convaincre que vous trouverez en moi le plus tendre des époux, le plus fidèle...

SUZANNE.

Oh !... Fidèle !... Je connais ces belles promesses !.. Lorsque je les ai entendues pour la première fois, je ne me doutais pas qu'un autre homme me tien-

draît plus tard le même langage... avec la permission de *mon* mari!...

ANATOLE.

Ah!... Laissez-moi le bénir, votre mari...

SUZANNE, un peu sèchement.

Si vous voulez!

ANATOLE.

... Pour vous avoir rendu votre liberté.

SUZANNE.

Et il ne s'est pas fait prier pour me la rendre!

ANATOLE, avec inquiétude.

Vous le regrettez?

SUZANNE, très décidée.

Nullement!... Il n'est pas dans ma nature de tenir aux gens plus qu'ils ne tiennent à moi!... J'aime qui m'aime!

ANATOLE.

Alors, madame, vous allez m'adorer!...

Radiguais entre.

## SCÈNE XVI

SUZANNE, ANATOLE, RADIGUAIS.

RADIGUAIS, très froid.

Puis-je savoir ce que vous avez résolu?

SUZANNE, la regardant en face.

J'ai résolu de chercher le bonheur dans l'amour, dans l'amour vrai, loyal, sincère...



RADIGUET.

Espérons que vous l'y trouverez !... Je vous souhaite, monsieur, d'être plus habile que moi !...

SUZANNE, à part.

Pas un élan ! Pas un regret !... (A Anatole.) Monsieur, je vous attendrai demain...

ANATOLE, éperdu.

Ah ! Madame...

SUZANNE.

A trois heures. (A Radiguais.) L'heure où vous êtes au Palais. Cela vaut mieux, n'est-ce pas ?

RADIGUAIS, toujours très froid.

Je ne pense pas, en effet, que ma présence vous soit bien utile.

SUZANNE.

Alors, c'est entendu !

RADIGUAIS.

Pardon !... Combien de temps croyez-vous que durera ce... flirt préliminaire ?

SUZANNE.

Je ne sais pas, moi... le temps de se connaître un peu... quinze jours, peut-être !

RADIGUAIS.

Et pendant quinze jours, monsieur Grimard...

SUZANNE, sèchement.

Guillemard !...

RADIGUAIS.

M. Guillemard viendra tous les après-midi vous voir et passer une heure avec vous, en tête-à-tête ? C'est impossible !... Que penserait-on ? Que dirait-on ?...

SUZANNE.

Cela m'est parfaitement égal !

RADIGUAIS.

Pas à moi !... Quand il n'y aurait que les domestiques, le concierge, je ne veux pas qu'ils supposent...

ANATOLE.

Que faire alors, monsieur ?

RADIGUAIS.

Une chose toute simple, monsieur. Trouver une raison plausible, qui explique votre présence, qui motive vos assiduités auprès de madame.

SUZANNE.

Quelle raison ?

RADIGUAIS.

Il est impossible que nous n'en trouvions pas une !...

ANATOLE, timidement.

Je pourrais peut-être passer pour un médecin... un grand médecin ?

RADIGUAIS.

Nous avons le nôtre.

SUZANNE.

Et puis, je ne parais pas assez malade pour avoir besoin d'une visite quotidienne.

RADIGUAIS, toujours très froid.

Pédicure ?...

ANATOLE, vivement.

Ah ! Non, non !

RADIGUAIS.

Cela expliquerait votre attitude, si l'on vous surprenait aux pieds de madame.

ANATOLE.

Je ne dis pas, mais...

SUZANNE.

Vous n'êtes pas musicien, monsieur ?

ANATOLE.

Si, madame... excellent musicien même...

SUZANNE.

Je suis assez bonne pianiste, moi aussi... Vous pourriez venir comme professeur d'accompagnement... de musique d'ensemble ?

ANATOLE.

Oni, c'est cela.

SUZANNE.

De quel instrument jouez-vous ?

ANATOLE.

Du cornet à pistons.

SUZANNE.

Ah !

RADIGUAIS.

Un peu bruyant... Vous me feriez donner congé.

ANATOLE.

Je râcle aussi de la contrebasse, mais si mal... si mal !...

RADIGUAIS.

C'est égal, je préfère !

SUZANNE.

Hé bien !... A demain, trois heures !... (Saluant.)  
Monsieur !

ANATOLE, saluant.

Madame... monsieur...

Il sort par le fond.

RADIGUAIS, saluant.

Monsieur !... J'espère, ma chère amie, que provisoirement du moins, monsieur Guillemard vous suffira et que vous éviterez désormais qu'on vous suive dans la rue ?

SUZANNE.

Rassurez-vous, je crois aussi qu'il vaut mieux ne courir qu'un lièvre à la fois.

RADIGUAIS, à part.

Hum !... Un lièvre !... Tout au plus un lapin !

Il sort à gauche et Suzanne à droite.

Rideau.

## ACTE TROISIÈME

Même décor.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ANATOLE, SUZANNE.

Au lever du rideau, Anatole joue de la contrebasse et Suzanne du piano. Après quelques mesures de musique, Anatole s'arrête subitement et se met à réfléchir.

SUZANNE, à part.

Qu'est-ce qu'il a ? (Après un soupir poussé par Anatole :)  
Oh ! Quel soupir ! (Haut.) Hé bien, monsieur ?.. Monsieur Guillemard ?

ANATOLE, revenant à lui.

Oh ! Pardon, madame !

SUZANNE. .

A quoi pensez-vous donc ?

ANATOLE, soupirant.

A quoi je pense ? Ah !.. Je pense à bien des choses !..

SUZANNE.

Tant que cela ?..

ANATOLE.

Et à des choses pas gaies ! (Amoureusement.) Je pense à vous, d'abord !..

SUZANNE, ironiquement.

Merci !..

ANATOLE.

A vous toujours !.. De près, de loin... la nuit, le jour... partout votre image me suit !.. Je vous vois, je vous parle, je vous entends : c'est une véritable obsession... Comment tout cela finira-t-il, mon Dieu ?

SUZANNE.

Peut-être par un mariage ?

ANATOLE.

Ma femme !.. Vous !.. Ma femme !.. Est-ce que c'est possible ?

SUZANNE.

Vous ne le désirez pas ?

ANATOLE.

Ah ! Dieu ! Ma vie... je donnerais ma vie, là, tout de suite... Je mourrais avec joie...

SUZANNE.

Pour pouvoir m'épouser après ?

ANATOLE.

Pardonnez-moi !.. Je ne sais plus ce que je dis !.. Ah ! Dans quel guêpier me suis-je fourré là ?..

SUZANNE, étonnée.

Un guêpier ?

ANATOLE, embarrassé.

Oui... je veux dire... J'avais bien besoin de vous aimer !

SUZANNE.

Vous le regrettez ?

ANATOLE.

Un amour sans espoir, sans issue !

SUZANNE.

Vous voyez tout en noir aujourd'hui ! Voilà huit jours seulement que vous me faites votre cour, qui vous dit que ?..

ANATOLE.

On vient... à nous !

Il prend sa contrebasse et s'apprête à jouer.

SUZANNE, qui est allée promptement s'asseoir au piano.

Mais non... personne !

ANATOLE.

J'avais cru entendre... (Ils quittent leurs instruments.)  
Ecoutez, madame... c'est au-dessus de mes forces !..  
Ce jeu-là ne peut pas durer plus longtemps !

SUZANNE, surprise.

Un jeu ? Quel jeu ?

ANATOLE, se rattrapant.

Je veux dire... l'épreuve... l'épreuve torturante,  
que vous me faites subir depuis huit jours.

SUZANNE.

Mais...

ANATOLE.

Oh ! Je ne vous fais pas de reproches ! Mais je vous jure bien que, si j'avais su...

SUZANNE.

Quoi donc ?

ANATOLE, très troublé.

Si j'avais su... ce que je sais... et que les choses tourneraient ainsi !.. Parce que, moi, je l'avoue, je ne me figurais pas... j'étais à cent lieues de me douter... Jamais une femme... Et pourtant, je les connais bien !.. Mais c'est la première fois... Aussi, je ne me méfiais pas... je croyais qu'il me serait facile... que je pourrais... Et puis, pas du tout... pas du tout... Alors, voyez-vous, madame, il vaut mieux... je pense qu'il vaut mieux y renoncer !

Il s'essuie le front.

SUZANNE, à part.

C'est qu'il est vraiment timide, ce grand garçon-là...

ANATOLE.

Si vous croyez que je suis heureux depuis que je vous connais !

SUZANNE, toujours gaiement.

Il fallait ne pas me connaître !.. Est-ce moi qui vous ai abordé dans la rue, accompagné malgré vous, assailli de compliments et de déclarations ?

ANATOLE.

Non, évidemment, mais...

SUZANNE.

Alors, parce que j'ai eu l'heur de vous plaire, j'aurais dû me jeter tout de suite à votre cou ?



ANATOLE.

Je ne dis pas cela.

SUZANNE.

Un peu de patience, cher monsieur!.. Vous avez été, paraît-il, frappé du coup de foudre... cela n'est pas donné à tout le monde. J'ai fait votre conquête, sans le vouloir, à vous maintenant de faire la mienne!.. Ce sera peut-être un peu plus long... mais, pour venir plus lentement, l'amour n'en est pas moins fort, moins sincère.

ANATOLE, avec feu.

Ah!.. Si je pouvais croire... si je pouvais espérer qu'un jour...

SUZANNE.

Pourquoi non?.. Vous ne me déplaidez pas... ces huit jours d'épreuve ne vous ont pas été défavorables.

ANATOLE, même jeu.

Vrai?... Bien vrai?

SUZANNE.

Et je ne demande qu'à vous aimer, à mon tour!.. J'espère même que cela ne tardera pas, je suis aussi pressée que vous! Et, à moins que ma compagnie ne vous soit par trop à charge...

ANATOLE.

Ah! Madame... si vous saviez avec quelle impatience j'attends, chaque jour, l'heure de vous voir!... Et comme ils passent vite, ces moments délicieux, qui me montrent votre beauté toujours plus séduisante, votre esprit plus attachant, votre cœur plus exquis!...

SUZANNE, riant.

A la bonne heure!... C'est cela! Vous y êtes!... Voilà comment il faut toujours me parler!...

ANATOLE.

Chaque jour, je découvre en vous des grâces nouvelles; des attraits m'apparaissent, que je ne soupçonnais pas la veille; je m'enfonce, je m'enlise dans cet amour délicieux, qui me prend, qui m'envahit tout entier... Ah! Suzanne, ma chère Suzanne!

SUZANNE, troublée.

Mon ami...

ANATOLE, il va la couvrir de baisers, mais il s'arrête brusquement, à part.

Hé bien!... Je suis fou, moi!... Je suis fou!...

Il va précipitamment râcler deux ou trois sons de contrebasse.

SUZANNE, surprise.

Q'est-ce qui vous prend?... Personne ne vient!...

ANATOLE.

Vous croyez?... Il m'avait semblé entendre... (A part.) Quel supplice!... Je l'avais, là, sous mes lèvres!... (Haut.) Je vous demande pardon!

Il s'essuie le front.

SUZANNE, affectueuse.

Ne vous excusez pas, mon ami, je vous sais gré, au contraire, de la peur que vous avez de me compromettre.

ANATOLE.

Ah! Oui... ça... pour rien au monde!... Aussi, voyez-vous, il vaut mieux, croyez-moi... il vaut mieux que nous cessions de nous voir!

SUZANNE.

Encore ?

ANATOLE.

Je vous répète que ça finira mal !

SUZANNE.

Et moi, j'ai idée que ça finira très bien.

ANATOLE.

Ah ! Si je pouvais vous croire !

On entend un coup de sonnette.

SUZANNE.

Quelqu'un !

Elle se précipite au piano.

ANATOLE, saisissant rapidement la contrebasse.

Attention !... A nous !...

SUZANNE.

Un !... Deux !... (Ils jouent les mêmes phrases que précédemment, puis s'arrêtant.) Ce n'était pas pour ici !

ANATOLE.

Probablement une personne qui se trompait d'étage !

Radiguais entre de gauche, suivi de Dumoulin. En les voyant, Anatole, pour se donner une contenance, bat la mesure avec son archet en disant : Un... Deux !...

## SCÈNE II

SUZANNE, ANATOLE, RADIGUAIS, DUMOULIN.

RADIGUAIS.

Excusez-moi, chère amie, d'interrompre, pour

quelques instants seulement, votre entretien avec monsieur. (Salut sec à Anatole, qui lui en rend un semblable.) Mais j'y suis obligé.

ANATOLE, froid.

Vous êtes ici chez vous.

RADIGUAIS.

Je le pense; mais pour combien de temps encore? Voilà ce qu'il m'importerait de savoir. Et c'est précisément pour être fixé à ce sujet...

SUZANNE.

Si vous parliez plus clairement, mon ami? Je ne comprends pas du tout.

RADIGUAIS.

Monsieur va bien vouloir vous expliquer lui-même... (Présentant.) Monsieur Dumoulin, notre propriétaire!... Madame Radiguais.

DUMOULIN, saluant.

Madame!

SUZANNE.

Je vous écoute, monsieur.

ANATOLE.

Permettez-moi de me retirer...

RADIGUAIS.

Non pas; restez, au contraire, votre présence ici est indispensable. (Le présentant à Dumoulin.) Monsieur Anatole Guillemard!

Salutations.

SUZANNE, à Dumoulin.

De quoi s'agit-il?

DUMOULIN.

Voici!... En raison de ses nombreuses occupations,

M. Radiguais ne doit certainement consacrer que bien peu de temps à ses propres affaires ; aussi, je me suis permis de venir lui rappeler que, d'après nos conventions, nous devons nous prévenir mutuellement avant demain midi, au cas où nous ne voudrions pas continuer notre bail.

SUZANNE.

Comment... il y a déjà trois ans ?

DUMOULIN.

Hé !... Oui, madame.

RADIGUAIS.

Comme le temps passe !

DUMOULIN.

J'ai deux personnes qui me demandent de leur louer votre appartement : mais, avant de leur répondre, j'ai tenu d'abord à connaître vos intentions.

RADIGUAIS.

Monsieur Dumoulin désire avant tout, m'a-t-il dit, me conserver comme locataire.

DUMOULIN.

Certes : un magistrat dans une maison, il n'y a pas de meilleure enseigne.

RADIGUAIS.

Moi, je ne demande qu'à renouveler notre bail, me trouvant fort bien ici. Mais si vous devez, dans quelques semaines, partir pour la Tunisie...

SUZANNE.

Je comprends...

ANATOLE, à part.

Pas bête, Ernest !

DUMOULIN.

Je dois vous dire, madame, que je suis disposé à vous accorder toutes les réparations que vous pourriez désirer ; mais encore faut-il que je sache d'abord à quoi m'en tenir !

ANATOLE.

Naturellement.

RADIGUAIS, un peu hautain.

Vous dites, monsieur ?

ANATOLE.

Pardon !.. Une simple réflexion qui m'a échappé!..

SUZANNE.

Je suis vraiment très embarrassée, monsieur, pour vous donner une réponse définitive.

RADIGUAIS.

Vous n'êtes pas encore fixée ? (Mouvement de Suzanne.)  
Oh ! Vous pouvez parler devant M. Dumoulin, je l'ai mis au courant de notre situation particulière.

SUZANNE.

Comment... vous avez raconté à monsieur?...

RADIGUAIS.

Le strict nécessaire ! D'ailleurs, rien à craindre ! M. Dumoulin est le plus discret des hommes : sa profession lui en fait un devoir.

SUZANNE.

Ah !

DUMOULIN.

Epileur breveté pour dames !

SUZANNE.

Je vous répète, monsieur, qu'il me serait très difficile, en ce moment...

RADIGUAIS.

En prévision de cette réponse, que j'attendais un peu, j'ai pris la liberté de téléphoner à votre amie, Pauline Jamin, pour lui demander si, le cas échéant, cet appartement lui conviendrait. Elle va venir, dans un instant, pour le visiter en détail...

SUZANNE.

Pauline ? Elle veut déménager ?

RADIGUAIS.

Mon intention, si vous épousez M. Guillemard, est d'épouser, moi, madame Jamin.

SUZANNE, estomaquée.

Ah ! Pardon !... J'ignorais...

RADIGUAIS.

Bien entendu, ce projet de mariage, entre madame Jamin et moi, est à peine esquissé ; nous ne sommes ni l'un ni l'autre engagés en quoi que ce soit ; tout dépend de votre décision.

SUZANNE, nerveuse.

Pauline!... Vous!... Ah ! C'est comique !

RADIGUAIS.

Madame Jamin est une femme charmante.

SUZANNE.

Oh ! Tout à fait charmante... (A part.) Elle ici, chez moi!...

RADIGUAIS.

Incidemment, nous avons déjà agité, madame Jamin et moi, cette question si importante du logement ; et comme, d'un côté, j'en trouverais difficilement un plus agréable que celui-ci...

DUMOULIN.

Vue superbe!... Eau chaude partout... Téléphone avec le concierge!...

RADIGUAIS.

Et que, d'autre part, madame Jamin a toujours admiré notre installation...

DUMOULIN.

Ascenseur, électricité, tout à l'égout...

SUZANNE, pincée.

C'est sérieux, alors, ce mariage?

RADIGUAIS.

Ce projet de mariage!... Mais oui, très sérieux!... J'ai horreur de la solitude... Alors, je me précautionne, voilà tout!...

DUMOULIN.

Oui, une poire pour la soif!

Rose entre du fond.

### SCÈNE III

LES MÊMES, ROSE, PAULINE, COLETTE.

ROSE.

C'est madame Jamin et madame Lepailleux.

RADIGUAIS.

Faites entrer.

Rose sort.

SUZANNE, à part.

Ah!... Quel aplomb!



ANATOLE, à part, regardant Suzanne.

Elle est vexée !

Pauline et Colette entrent du fond.

PAULINE, à Suzanne.

Bonjour, Suzanne !

SUZANNE, sèchement.

Bonjour !

COLETTE, à Suzanne.

Tu vas bien ?

SUZANNE, affectueusement.

Très bien, chère amie.

PAULINE.

Tu sais pourquoi je viens ?

SUZANNE.

Je l'ai appris tout à l'heure.

PAULINE.

J'espère que tu ne vois aucun inconvénient...

SUZANNE.

Oh !... Pas le plus petit inconvénient !

PAULINE.

Figure-toi, Colette était chez moi, quand M. Radiguais m'a téléphoné... Alors, je l'ai amenée...

SUZANNE.

Tu as très bien fait.

PAULINE.

N'est-ce pas ? Deux avis valent mieux qu'un !...

RADIGUAIS, à Pauline.

Permettez-moi, chère madame, de vous présenter M. Dumoulin, notre aimable propriétaire.

DUMOULIN, saluant.

Madame.

PAULINE.

Ah ! Monsieur, vous avez là une maison ravissante ; je l'ai souvent admirée, et je serais très heureuse de l'habiter.

Elle parle avec Dumoulin et Radiguais.

SUZANNE, bas à Colette.

Tu le savais, toi, que mon mari avait l'intention d'épouser Pauline ?

COLETTE.

Sans doute.

SUZANNE.

Et tu ne m'en as rien dit ?

COLETTE.

Vrai ?... Tu l'ignoris ?... Mais tout le monde le sait !... J'ai même trouvé ça assez dégoûtant !

SUZANNE.

Ah !... Toi aussi ?

COLETTE.

Le mari d'une amie, d'une intime amie... c'est raide !

SUZANNE.

Faut-il qu'elle grille de se remarier !

COLETTE.

Ah !.. Ma chère, elle en est malade !

PAULINE, bas, à Radiguais, désignant Anatole.

Qui est ce monsieur ?

RADIGUAIS.

Je vais vous le présenter. M. Anatole Guillemard !  
Madame Pauline Jamin !..

Salutations.

PAULINE.

Monsieur !

ANATOLE.

Madame!..

PAULINE, bas à Radiguais.

C'est lui qui fait la cour à Suzanne?

RADIGUAIS.

Oui.

PAULINE, riant.

Vous savez, elle ne perdra pas au change!

RADIGUAIS. .

Ah ! Vous n'êtes pas gentille !

PAULINE, bas à Suzanne.

Mes compliments, ma chère !

SUZANNE.

A quel sujet ?

PAULINE.

M. Guillemard... Il est joliment bien !

SUZANNE. ,

Il te plaît ?.. Tu veux aussi l'épouser ?

PAULINE.

Oh!.. Tu n'es pas de bonne humeur aujourd'hui !

COLETTE.

Un peu nerveuse seulement !

Suzanne va rejoindre Anatole.

RADIGUAIS, bas à Dumoulin.

Elle s'avance vers nous !

DUMOULIN, à Radiguais.

C'est madame Jamin, votre poire pour la soif ?

RADIGUAIS.

Qu'est-ce que vous en dites ?

DUMOULIN.

Hé!.. Je dis... qu'elle doit être particulièrement juteuse !..

SUZANNE, qui a entendu, à part.

Imbécile !

PAULINE, à Suzanne.

Alors, je puis visiter ?

SUZANNE.

Comment donc!.. Je vais te conduire moi-même !

PAULINE.

Oh !.. Ne te dérange pas, j'irai bien toute seule.

SUZANNE.

Je te gêne ?

PAULINE.

Par exemple !.. Tu viens, Colette?.. Ce qui m'inquiète, c'est mon lit : il est très beau et j'y tiens. Je me demande si je pourrai le caser.

RADIGUAIS.

La chambre n'est pas petite.

PAULINE.

Oui, mais mon lit est grand, vous savez ?

RADIGUAIS.

Non, je ne sais pas encore.

PAULINE.

Il est très grand, mon lit, immense !

SUZANNE.

Tu comptes recevoir beaucoup ?

PAULINE.

Est-elle mauvaise, hein ? Tu m'en veux de plaire à ton mari ?

SUZANNE.

Ah ! Dieu, non !.. Vous serez si bien assortis !.. Venez !..

Elle sort à droite, suivie de Pauline.

COLETTE, bas à Radiguais.

Qu'est-ce que je vous ai dit ?.. Elle rage !.. Elle rage !..

Elle sort à droite.

DUMOULIN, à Radiguais.

Hé bien ! Vous êtes content de moi ?

RADIGUAIS.

Enchanté, cher monsieur !

DUMOULIN.

Alors, je porte le bail à l'enregistrement ?

RADIGUAIS.

Pour un renouvellement de trois ans, oui !..

DUMOULIN.

Avec une augmentation de cinq cents francs ?

RADIGUAIS.

Et vous ajouterez le montant des frais sur ma prochaine quittance.

DUMOULIN.

Entendu !.. Tous mes respects, monsieur le substitut !.. (A Anatole.) Monsiennr !

RADIGUAIS.

Au revoir, monsieur Dumoulin, au revoir !

Dumoulin sort par le fond.

## SCÈNE IV

RADIGUAIS, ANATOLE.

ANATOLE.

Très ingénieux, le truc du propriétaire !

RADIGUAIS.

Oui, pas mal !.. Et toi, voyons... parlons de toi !..  
Où en es-tu avec ma femme ? J'ai hâte d'être mis au  
courant ! Depuis huit jours que je ne peux pas arri-  
ver à te voir !..

ANATOLE.

Tu n'es jamais là, quand je viens !..

RADIGUAIS, gaïement.

Et quand même j'y serais, nigaud, à quoi cela  
m'avancerait-il, puisque nous ne pourrions pas nous  
parler ?

ANATOLE.

Chut .. Prends garde !

RADIGUAIS.

A quoi ?

ANATOLE.

J'ai cru entendre...

RADIGUAIS, lui donnant un journal et en prenant un autre.

Tiens !.. Prenons chacun un journal ; si l'on vient,  
nous ferons semblant de lire.

ANATOLE.

Oui.

RADIGUAIS.

Dis-moi donc ?.. Où couches-tu, toi ?

ANATOLE.

Où je couche ?.. Mais...

RADIGUAIS.

Pas au Continental toujours : j'y suis allé quatre fois, le soir, sans pouvoir te rencontrer.

ANATOLE.

Ah ! Dame, mon vieux, écoute, moi, le soir... Ohé ! Ohé !.. Je suis venu à Paris pour ça !

RADIGUAIS.

Comment ?.. Tous les jours ?

ANATOLE.

Et pourtant, ça ne m'amuse guère !.. Je les trouve lugubres, ces demoiselles, toutes... toutes !

RADIGUAIS.

Alors, pourquoi les fréquentes-tu ?

ANATOLE.

Pour oublier !..

RADIGUAIS.

Oublier qui ?

ANATOLE.

Ta femme !

RADIGUAIS.

Hein ?

ANATOLE.

Attention !

La porte de droite s'ouvre, ils feignent de lire leurs journaux. Pauline entre.

## SCÈNE V

RADIGUAIS, ANATOLE, PAULINE.

PAULINE, à Radiguais.

Pardon, cher monsieur!.. Vous ne pourriez pas me prêter un mètre?

RADIGUAIS.

Un mètre?.. Diable!.. En ai-je un seulement?..

PAULINE.

Je me suis tellement pressée de répondre à votre appel que j'ai oublié de prendre le mien.

RADIGUAIS.

Je vais voir... Je vais chercher!.. Je vous demande deux minutes.

Il sort à gauche.

## SCÈNE VI

ANATOLE, PAULINE.

Petit silence; puis Pauline regarde Anatole et se met à rire.

ANATOLE, surpris.

C'est moi, madame, qui vous mets en gaieté?

PAULINE.

Il faut me pardonner, monsieur... mais c'est plus fort que moi... je ne puis pas vous regarder sans rire.



ANATOLE, gaiement.

Vraiment?.. Hé bien!.. Mais... ne vous gênez pas! Votre rire est charmant!.. Regardez-moi autant qu'il vous plaira!..

PAULINE.

Je pense que mon mariage dépend de vous et que, si vous n'épousez pas Suzanne, je ne pourrai pas, moi, épouser M. Radiguais.

ANATOLE.

Et ça vous fait rire?

PAULINE.

Oui... Pas vous?.. Vous ne trouvez pas que notre position est un peu... un peu comique?

ANATOLE, riant.

Si... un peu... beaucoup.

Ils rient tous les deux.

PAULINE.

A quoi tiennent les choses, tout de même!

ANATOLE.

Heureusement que nous sommes jeunes, tous les deux... et que, si nos projets ne se réalisent pas, il y a d'autres hommes et d'autres femmes sur la terre que M. et madame Radiguais.

PAULINE, devenant songeuse.

Oui... oui... heureusement!

Petit silence, pendant lequel Pauline regarde Anatole à la dérobée.

ANATOLE, à part.

Elle est amusante!

PAULINE.

Vous habitez Paris, monsieur?

ANATOLE.

Non, madame, j'habite la Tunisie, depuis six ans déjà !

PAULINE.

La Tunisie ?.. C'est un beau pays ?

ANATOLE.

Superbe !.. J'ai neuf cents hectares là-bas, un petit royaume... Des champs, des prés, des bois, des vignes...

PAULINE.

Suzanne ne s'ennuiera pas... bien qu'elle ne soit pas folle de la campagne. Ah ! La vie au grand air, en pleine liberté, en pleine nature... Comme je l'aurais aimée, moi !

ANATOLE.

Vous, si élégante, si parisienne, vous consentiriez à vous exiler loin du Boulevard ?

PAULINE.

Oh ! Avec joie !

ANATOLE.

La solitude ne vous effraierait pas ?

PAULINE.

La solitude... à deux ? Non. Se consacrer, se dévouer tout entière au bonheur de celui qu'on aime... quel rêve plus doux pour une femme, plus séduisant ! Vous allez vous moquer de moi !

ANATOLE.

Par exemple !..

PAULINE.

Mais tant pis !.. Je suis une romanesque, moi, le monde me semble odieux, et j'ai un grand... grand

besoin d'affection. Vous ne comprenez pas ça, vous autres, hommes ?

ANATOLE.

Mais si, mais si !

PAULINE.

Les affaires, les intérêts de toute sorte vous prennent, vous absorbent ; nous, nous n'avons que l'amour !

ANATOLE.

N'est ce pas la plus belle part ?

PAULINE.

Encore faut-il qu'on nous la donne!.. (Soupirant.)  
Mon premier mari ne m'a pas comprise !

ANATOLE.

Vous êtes veuve, madame ?

PAULINE.

Divorcée seulement.

ANATOLE.

Ah ! Tant mieux !

PAULINE.

Pourquoi ?

ANATOLE.

Tant mieux pour votre mari ! (Riant.) Puisqu'il n'est pas mort !

Radiguais rentre de gauche, un mètre à la main.

## SCÈNE VII

PAULINE, ANATOLE, RADIGUAIS.

RADIGUAIS.

Je vous apporte tout ce que j'ai trouvé.

PAULINE.

Merci.

Elle prend le mètre.

RADIGUAIS.

Ça vous suffira ?

PAULINE.

Oh !.. Parfaitement !.. (A part.) L'un ou l'autre !..  
N'importe lequel !.. Mais donnez-m'en un, mon  
Dieu, donnez-m'en un !

Elle sort à droite.

## SCÈNE VIII

RADIGUAIS, ANATOLE.

ANATOLE.

La drôle de petite personne !

RADIGUAIS, gaiement.

Alors, toi, tu fais la noce pour oublier ma femme ?

ANATOLE.

Oui, voilà où j'en suis !

RADIGUAIS.

Bon !.. Très bien !..

ANATOLE.

Ah ! Ce que je regrette de m'être lancé dans cette aventure ! J'en mène une sacrée existence ! Je ne mange plus, je ne dors plus, tout m'ennuie ; les autres femmes m'assomment !

RADIGUAIS.

Ce bon Anatole !

ANATOLE.

Ce bon Anatole en a assez, mon cher !.. Tu te tireras d'affaire comme tu pourras, mais il va s'en aller, ce bon Anatole !

RADIGUAIS.

S'en aller ?

ANATOLE.

Et tout de suite !

RADIGUAIS.

Je te le défends bien !

ANATOLE.

Je ne veux plus revoir ta femme !

RADIGUAIS.

Ne crie pas si fort...

ANATOLE, baissant la voix.

Je ne veux plus revoir ta femme !

RADIGUAIS.

Pourquoi ?

ANATOLE.

Je l'aime !

RADIGUAIS, riant.

C'est pour ça !

ANATOLE.

La raison ne te paraît pas suffisante?

RADIGUAIS.

Mais je l'attendais, cet aveu, je l'espérais!

ANATOLE.

Vraiment?.. Alors ça ne te fait rien que je sois amoureux de ta femme et que je lui fasse la cour pour de bon?

RADIGUAIS.

Puisque je te dis que je l'avais prévu!

ANATOLE.

Tiens!.. Tu me fais bondir!

RADIGUAIS.

Non... ne bondis pas... sois calme!.. Continue...

ANATOLE.

Non!

RADIGUAIS.

Achève ce que tu as si bien commencé! Les effets de ton intervention se font déjà sentir. Suzanne a cessé de me bouder: plus de mots aigres et à double entente; elle se montre presque aimable avec moi; elle est gaie, elle rit, elle plaisante. Bref, le changement est complet!.. Encore quelques jours et je suis sûr que...

ANATOLE.

Et si je perds la tête?.. Si je ne suis pas maître de moi?.. Si je...

RADIGUAIS.

Non... tu es trop honnête, trop loyal...

ANATOLE.

Oui, je suis honnête; oui, je suis loyal!... Mais ça

n'empêche pas que, tout à l'heure, j'ai été à deux doigts de prendre ta femme dans mes bras et de la couvrir de baisers!...

RADIGUAIS.

Toi ?...

ANATOLE.

Oui, moi!.. Ah ! Tu ne ris plus ?

RADIGUAIS.

Enfin, tu ne l'as pas fait ?

ANATOLE.

Non, je ne l'ai pas fait.

RADIGUAIS.

Pourquoi ?

ANATOLE.

Parce que que je suis un imbécile !

RADIGUAIS.

Parce que tu es un brave et fidèle ami, un cœur noble et sûr!... Je te connais, va!.. Et j'ai confiance!.. Et quand même tu perdrais la tête, comme tu dis, ce serait sans importance, dès lors qu'elle ne t'aime pas, elle !

ANATOLE.

Et si elle vient à m'aimer aussi ?

RADIGUAIS.

Non, pas vraisemblable !

ANATOLE.

Ah !

RADIGUAIS.

Je connais Suzanne.

ANATOLE.

Oh!... Tu connais tout le monde... mais tu n'es pas plus malin qu'un autre!..

RADIGUAIS.

Tu la distrais, tu l'amuses, tu lui plais même... mais de là à l'emballer!... Non, tu n'as pas ce qu'il faut!..

ANATOLE, un peu vexé.

Bon!

RADIGUAIS.

Et puis, quoi? Si Suzanne s'enflammait à son tour, rien ne serait perdu pour cela, au contraire. Tu te rappelles que tu as toi-même prévu le cas!... Tu disparaîtrais, tu retournerais chez toi, en Tunisie, me laissant le soin de consoler l'abandonnée!... Allons, Anatole, mon vieil ami, mon vieux camarade... sois bon!.. Ne me lâche pas!.. Achève ton ouvrage!

ANATOLE.

Tu le veux?

RADIGUAIS.

Je l'exige!.. Ces dames vont revenir!.. Je file!.. Et merci!

Il sort vivement à gauche.

ANATOLE.

Il file!... Hé bien!... Moi aussi... Où est mon chapeau?.. (Il le prend.) C'est trop bête, à la fin, ce supplice de Tantale!... (Il va pour sortir au fond et s'arrête, en entendant la voix de Suzanne dans la coulisse.) Non!.. (Il repose son chapeau.) Je vais me faire mettre à la porte!.. De cette façon, Ernest n'aura rien à me reprocher!

Suzanne entre de droite, frémissante.



# SCÈNE IX

ANATOLE, SUZANNE.

SUZANNE, à la cantonade.

Comme tu voudras!.. Ça m'est égal!.. (Elle descend en scène.) Je la laisse: je finirais par la gifler!

ANATOLE, à part.

Allons-y!

Il vient doucement derrière Suzanne, la prend dans ses bras et lui plante plusieurs baisers fougueux sur les cheveux et sur la nuque.

SUZANNE, se débattant.

Oh! Par exemple!.. C'est odieux, odieux! Monsieur!.. Voulez-vous me lâcher? Voulez-vous me lâcher?

ANATOLE, à part.

Nous allons bien voir!

SUZANNE, sans le regarder.

Sortez!

ANATOLE, à part.

Ça y est!

Il prend son chapeau et se dirige lestement vers le fond.

SUZANNE.

Hé bien! Que faites-vous?

ANATOLE.

Je m'en vais!.. Vous me chassez! Je m'en vais!..

SUZANNE.

Je croyais que c'était mon mari!

ANATOLE, ennuyé.

Ah!

SUZANNE.

Qu'est-ce qui vous a pris ?

ANATOLE, à part.

Raté!.. C'est raté!..

SUZANNE.

Demandez-moi pardon; tout de suite !

ANATOLE, ardent.

Non, je vais recommencer !

Il s'approche.

SUZANNE, reculant.

Mais vous êtes fou !

ANATOLE, très décidé.

Oui, fou d'amour... En voilà assez!.. Je ne puis plus!... Depuis huit jours que ça dure!... En voilà assez!.. Si vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais!.. Il ne faut pas tant que ça pour se décider!.. Est-ce oui?.. Est ce non?.. C'est non?.. Je m'en vais!..

Pendant cette tirade, Suzanne a essayé inutilement de placer un mot.

SUZANNE, riant.

Vous avez fini?.. C'est tout?.. Quel volcan!.. Mais vous êtes effrayant!..

ANATOLE.

M'aimez-vous ?

SUZANNE.

Du calme, voyons, du calme ! Et moi, qui vous croyais timide !

ANATOLE.

M'aimez-vous ?

SUZANNE.

Mais jamais personne n'a osé me parler ainsi !...  
Jamais M. Radiguais...

ANATOLE, sèchement.

Il a son genre, le genre aimable ; moi, c'est le contraire : chacun le sien !.. Répondez-moi !

SUZANNE, hésitant.

Hé bien !.. Je crois... je crois que je préfère le vôtre !...

ANATOLE.

Hein ?

SUZANNE.

Ah ! Vous savez bien ce que vous voulez, vous !...

ANATOLE, à part.

Ah ! Dieu, non !

SUZANNE.

Et puisque vous exigez que je me décide sur l'heure..  
je vous obéis !

ANATOLE, effaré.

Vous m'aimez ?

SUZANNE.

Enfin, j'éprouve quelque chose !.. Ça doit être ça, l'amour... quand il s'agit d'un second mariage !

ANATOLE, à part, posant son chapeau.

Zut !.. C'est à recommencer !..

SUZANNE.

Venez là, près de moi !.. Et soyez sage !..

ANATOLE, à part, allant s'asseoir près d'elle.

Ah !.. Je n'ai pas de chance !

Petit silence.

SUZANNE.

Hé bien !.. C'est tout ce que vous trouvez à me dire ?.. Vous voilà muet maintenant ?

ANATOLE, froidement.

Oui... le bonheur... la joie...

Petit silence.

SUZANNE.

Vous n'êtes pas malade, mon ami ?

ANATOLE.

Non, merci !..

SUZANNE.

Ah !.. Tant mieux !..

ANATOLE, sur une idée qui lui vient.

Alors, tout à l'heure, vous croyiez que c'était votre mari ?

SUZANNE.

Oui... il a déjà risqué plusieurs tentatives de ce genre...

ANATOLE.

Et si ç'avait été lui, vous l'auriez vraiment mis à la porte ?

SUZANNE.

Vous l'avez bien vu !..

ANATOLE.

Alors, c'est fini, avec lui, bien fini ? Vous ne l'aimez plus ?

SUZANNE.

Je le déteste... je le hais !..

ANATOLE.

Et vous ne l'aimerez plus jamais ?

SUZANNE.

Jamais !

ANATOLE.

Vous en êtes bien sûre ?

SUZANNE, étonnée.

Mais...

ANATOLE.

Ah!.. Je vous en supplie!.. Répondez-moi franchement... loyalement!.. C'est de mon bonheur, de ma vie tout entière que vous allez décider.

SUZANNE, très nette.

M. Radiguais ne sera plus rien pour moi.

ANATOLE.

Quoi qu'il arrive ?

SUZANNE.

Quoi qu'il arrive !

ANATOLE.

De sorte que, si je disparaissais tout à coup... frft!... vous ne songeriez pas à vous remettre avec lui ?

SUZANNE.

Je n'y songerais pas une minute !

ANATOLE, fou de joie.

Enfin!... O bonheur!... O joie!... O délire!... Déborde mon cœur, déborde!... Rien ne t'empêche plus de déborder!...

Il saisit la main de Suzanne et la couvre de baisers.

SUZANNE.

Hé bien!... Hé bien!...

ANATOLE, même jeu.

Plus d'obstacles !... Ah ! Que c'est bon, mon Dieu, que c'est bon !...

SUZANNE.

C'est vrai, vous m'aimez tant que ça ?

ANATOLE.

Ah ! Cent fois plus encore !... Un baiser... un seul baiser... Suzanne... mon adorée Suzanne !...

SUZANNE, le repoussant doucement.

Non, mon ami, non... Ce ne serait pas bien... Tant que mon mari n'est pas prévenu...

ANATOLE, se levant à son tour.

C'est vrai !... Je n'y pensais plus !... Pauvre homme !... Il va avoir bien du chagrin !...

SUZANNE.

Comme vous êtes bon !... Vous le plaiguez ?

ANATOLE.

Je songe à tout ce que je lui fais perdre... Il va m'en vouloir à mort !...

SUZANNE, ironique.

Il sera enchanté, au contraire : il pourra épouser sa Pauline Jamin !

ANATOLE.

C'est juste !

Un coup à la pendule.

SUZANNE.

Cinq heures et demie.

ANATOLE.

La douche ?...

SUZANNE.

Oui, je vais me préparer. A propos, y a-t-il un bon établissement d'hydrothérapie, là-bas, en Tunisie?

ANATOLE.

Non, mais j'ai fait installer chez moi un appareil perfectionné... (Tendrement.) et, si vous le voulez bien, ce sera moi-même qui...

SUZANNE, baissant les yeux.

Oh!... (Tendant les mains.) A demain, mon ami!... D'ici là, j'aurai mis M. Radiguais au courant de ma résolution... Et alors, nous serons libres!...

ANATOLE.

Oui... oui... libres!...

SUZANNE.

Je vous renvoie... mais je vais beaucoup penser à vous!... A demain!...

ANATOLE.

A toujours!... A toujours!...

Il sort par le fond.

SUZANNE.

C'est fait!... J'ai peut-être été un peu vite? Non, il fallait en finir!... Au moins, je suis sûre d'être aimée!... Ah!... Il ne me trompera pas, lui!... Quelle âme délicate et bonne... allant jusqu'à s'attendrir sur la douleur de mon mari!... (Ironique.) Sa douleur!... En aura-t-il seulement? Ah!... S'il pouvait souffrir, le misérable!... Je me fais une joie de lui apprendre moi-même...

Pauline et Colette entrent de droite.

## SCÈNE X

SUZANNE, PAULINE, COLETTE.

PAULINE, le mètre à la main.

Ça y est!... Mes mesures sont prises; tout mon mobilier tiendra parfaitement!... M. Radiguais n'est plus là?

SUZANNE.

Tu le vois bien.

PAULINE.

J'aurais voulu lui rendre son mètre. (Elle le pose sur une table.) Il le trouvera... M. Guillemard est parti, lui aussi?

SUZANNE.

Oui.

PAULINE.

Tu sais, j'en suis pour ce que je t'ai dit : il est tout à fait bien!... N'est-ce pas, Colette?

COLETTE.

Oh!... Très bien.

PAULINE.

Et puisque tu es si décidée à quitter ton mari, je ne comprends vraiment pas pourquoi tu hésites encore!... Tu ne trouveras pas mieux!

SUZANNE.

C'est également mon avis; aussi je n'hésite plus et ma résolution est prise : j'épouse M. Guillemard.

PAULINE, joyeuse.

Vrai?



COLETTE, stupéfaite.

Comment ?

SUZANNE.

Je viens de m'engager avec lui.

PAULINE.

Oh !... Que tu es gentille !...

COLETTE.

Ce n'est pas possible !... Un homme que tu ne connais pas ?... Que tu as accueilli par dépit ; c'est toi-même qui me l'as dit !

PAULINE.

Dépit amoureux !...

COLETTE.

Je t'en ai assez blâmée... et je ne suis pas la seule !..

SUZANNE.

J'ai agi légèrement, je l'avoue ; je n'aurais pas dû le recevoir, d'accord ! Mais cela m'a permis de l'étudier, de l'apprécier ; il me plaît et il m'aime... ça, j'en suis sûre... et il veut m'épouser !... Je serais bien bête de ne pas en profiter !...

PAULINE.

Oh ! Oui !

SUZANNE.

D'ailleurs, inutile de discuter !... J'ai donné ma parole à M. Guillemard.

M<sup>e</sup> Virginie, débordante de joie, de gaieté, toilette claire et rajeunie de toutes les façons, paraît au fond avec Rose.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, M<sup>e</sup> VIRGINIE, ROSE.

ROSE.

Faut tout de même que je prévienne !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

C'est inutile!... Comment vous appelez-vous ?

ROSE.

Rose Lalouette.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Hé bien!... Rose, voilà cent sous !

Elle les lui donne. Rose sort.

SUZANNE.

Que vous arrive-t-il, maître ?

PAULINE.

Comme vous paraissez joyeuse!...

COLETTE.

Et quelle toilette!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, toujours rayonnante.

Ce qui m'arrive?... Ah! Mesdames, mes amies... il m'arrive le bonheur le plus grand, le plus imprévu, le plus complet!... C'est effrayant, ce que je suis heureuse!.. (A Suzanne.) J'aurais dû, au moins, vous donner de mes nouvelles, chère madame! Vous comptiez sur moi!...

On s'assoit.

SUZANNE.

Oh! Rien ne pressait!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Mais j'ai été si... troublée, si délicieusement troublée, que je n'ai pu m'occuper de rien... de rien... positivement!...

Elle renverse sa tête sur le fauteuil, et reste un instant comme en extase.

PAULINE, bas à Colette.

Que peut-elle bien avoir ?

COLETTE.

Ne nous faites pas languir !

SUZANNE.

Nous brûlons d'apprendre...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Et d'abord, oubliez toutes mes théories : elles sont fausses... Toutes mes doctrines : elles sont abominables!... Je vous ai dit que l'amour n'était que mensonge... c'est le bien suprême!... Que le mariage avilissait la femme... il l'exalte!... Que nous avions dans l'homme notre plus cruel ennemi, et c'est, au contraire, notre ami, notre maître, notre Dieu!... Aimer, c'est vivre, vivre, vivre!... Ah!...

Elle retombe en extase.

SUZANNE, bas à Colette.

Elle est folle !

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Théodore est revenu !

PAULINE.

Théodore ?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Mon mari!... Mon cher mari!... Après dix ans!... Et ç'a été comme s'il m'avait quittée la veille!... Ah!

Quel homme!... Quelle fougue!... Quel feu!... Quel...  
Voilà comment c'est arrivé!...

COLETTE, rapprochant son siège.

Oh! Oui, parlez!...

PAULINE, même jeu.

Dites! Dites!...

SUZANNE, même jeu.

Racontez-nous!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Je plaçais à Orléans... une affaire retentissante!...  
Toute la ville en rumeur!... une salle bondée... public  
de choix... j'étais émue!... Cette émotion même me  
servit et je remportai là un des plus beaux succès,  
le plus beau peut-être de toute ma carrière!...

SUZANNE.

Vous avez gagné?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Non, j'ai perdu!... Mais, ça n'a pas d'importance!..  
On m'applaudissait, on m'acclamait!... C'était ma-  
gnifique!... Et comme je cherchais une issue pour  
me dérober aux ovations, je heurtai tout à coup, dans  
un couloir obscur, un homme... un homme qui at-  
tendait!... C'était lui!...

PAULINE.

Théodore?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Nous ne nous étions pas revus depuis dix ans!...  
Ah! Mesdames, vous me croirez si vous voulez;  
mais, en dépit des années et des séparations, quand  
une femme se trouve subitement face à face avec  
l'homme qui, le premier, lui a parlé d'amour... qui,

le premier, l'a tenue, frêle et timide, entre ses bras nerveux... J'ai cru que j'allais m'évanouir!... Mon cœur s'arrêta, mes oreilles bourdonnèrent, mes paupières battirent : j'étais comme mortel!... Il me prit la main... je crois que c'était la main!... « Virginie!... » me dit-il!... Et ce simple mot courut sur mon visage comme une caresse légère!... J'étais redevenue sa chose, son bien; il me saisit, m'entraîna, m'emporta à l'hôtel...

COLETTE.

Pauvre victime!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

L'hôtel *Jeanne d'Arc*!... Ah! Je ne l'oublierai jamais!...

Elle retombe en extase.

COLETTE, pouffant de rire, bas.

Non, c'est trop drôle!...

SUZANNE, idem.

Quel changement!...

PAULINE, idem

Elle se pâme!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, se levant.

Mais je m'oublie, moi; je n'ai pas le temps; il m'attend en bas, dans la voiture!...

COLETTE.

Théodore?... Oh!... Et vous ne l'avez pas fait monter?

PAULINE.

J'aurais tant voulu le connaître!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Hé bien!... Venez, je vais vous le présenter!...

COLETTE.

Oui, c'est cela!...

PAULINE.

Bonsoir, Suzanne...

SUZANNE.

Bonsoir!...

COLETTE, à Suzanne.

Et pas de bêtise, toi!... Réfléchis!...

SUZANNE.

Oh!... C'est tout réfléchi!...

M<sup>e</sup> VIRGINIE, à Suzanne.

Adieu, chère madame! (Revenant.) Ah!... Folle que je suis!... Je pars sans vous dire pourquoi j'étais venue!... Ne comptez pas sur moi pour votre procès : nous quittons Paris; nous allons voyager, Théodore et moi!...

SUZANNE.

Il suffit!...

PAULINE.

Et où allez-vous?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Où vont les amoureux... A Venise!

Elle sort au fond, suivie de Colette et de Pauline.

## SCÈNE XII

SUZANNE, puis ROSE.

SUZANNE, après avoir réfléchi un instant.

Je suis bien sûre que si je revois mon mari au bout de dix ans, cela ne me troublera pas, moi, pas du

tout!... (Elle sonne)... Pas du tout!... (Elle réfléchit. Rose entre du fond.) Mon chapeau!... Mon manteau!... Vite!...

ROSE.

Tout de suite!

Elle sort à droite.

SUZANNE.

Je vais être en retard!... Six heures moins dix!... Que va-t-il dire, quand je vais lui apprendre que je le quitte... (Rose rentre avec les vêtements. On sonne. Rose sort au fond.)... irrévocablement? Je voudrais y être!... Si je le lui disais tout de suite?... (Elle ouvre la porte de gauche.) Personne!... Il n'est pas rentré... Ce sera pour ce soir!...

ROSE, rentrant.

Dis donc, il y a là un monsieur qui te demande.

Elle lui donne une carte de visite.

SUZANNE.

Moi?... (Lisant la carte.) « Gilbert Gondoin, attaché d'ambassade, Stockholm. » Je ne connais pas ce monsieur. Dis-lui que M. Radiguais n'est pas là.

ROSE.

Mais c'est toi qu'il veut voir, c'est pas ton mari.

SUZANNE.

Ah!... Hé bien!... Fais entrer!... Je vais l'expédier!...

Rose sort. Suzanne s'apprête. Gilbert entre.

## SCÈNE XIII

SUZANNE, GILBERT.

GILBERT.

Pardon, madame, de me présenter ainsi...

SUZANNE.

C'est à moi que vous désirez parler, monsieur ?

GILBERT.

Oui, madame.

SUZANNE.

J'allais sortir, mais si ce que vous avez à me dire est urgent ?...

GILBERT.

Très urgent. Et d'abord, madame, permettez-moi de vous exprimer tout le plaisir que j'éprouve à faire votre connaissance.

SUZANNE, un peu étonnée.

Vous êtes très aimable, monsieur, mais...

GILBERT.

J'étais bien sûr, d'après ce que je savais de vous, que vous étiez gracieuse et charmante...

SUZANNE.

Pardon, monsieur !... Vos compliments me flattent infiniment ; mais, comme j'ignore à quel titre vous me les faites, puisque je n'ai pas l'honneur de vous connaître...

GILBERT. .

On ne vous a donc pas remis ma carte ? Gilbert... Gilbert Gondoin...



SUZANNE.

J'ai bien lu votre carte; mais, excusez-moi... votre nom ne me rappelle rien.

GILBERT.

Ce n'est pas possible!...

SUZANNE.

Absolument rien!...

GILBERT.

Alors, Ernest ne vous a pas parlé de moi?

SUZANNE.

Ernest?

GILBERT.

Vous êtes bien madame Radiguais?

SUZANNE.

En effet.

GILBERT.

La femme de M. Ernest Radiguais, le substitut?

SUZANNE.

C'est moi-même.

GILBERT.

Et votre mari ne vous a pas priée, il y a une quinzaine de jours, d'intercéder pour moi auprès de votre oncle, M. Barizot, le directeur des affaires politiques?

SUZANNE.

Non, monsieur.

GILBERT.

C'est incroyable!.. Il m'avait pourtant bien promis...

SUZANNE.

M. Radiguais aura oublié sa promesse!... Il a été très occupé, ces derniers temps.

GILBERT.

Ah! Je n'ai pas de chance!

SUZANNE.

Il va rentrer tout à l'heure; attendez-le!

GILBERT.

A quoi bon?... Il est trop tard maintenant peut-être!... Voici mon mariage manqué et tous mes projets à vau-l'eau... Ah!... Penser que vous êtes la nièce de M. Barizot... et que Madrid va me passer devant le nez!... C'est rageant!...

SUZANNE.

Madrid?

GILBERT.

Laissez-moi vous expliquer...

SUZANNE.

C'est que je suis un peu pressée!... En deux mots alors?

GILBERT.

Oui... Ah! Merci!... C'est très simple!... (il l'aide à passer son manteau.) Je suis attaché d'ambassade à Stockolm et j'aime follement une jeune Espagnole, qui m'adore, certes, mais pas assez peut-être pour me suivre en Scandinavie. Or, il y a un poste vacant à l'ambassade de Madrid, et, si l'on m'y nommait, je serais marié dans deux mois. Voilà!...

SUZANNE.

En effet, rien de plus simple!...

GILBERT.

Et je ne demande aucun avancement, aucun passe-droit, rien qu'un changement de résidence!... Et notez que je parle très bien l'espagnol!...

SUZANNE.

Ne le dites pas!...

GILBERT.

Ah!...

SUZANNE.

C'est plus sûr!

GILBERT.

Vous voyez, madame, que mon bonheur est entre vos mains, et que, si vous daigniez intéresser votre oncle à ma cause...

SUZANNE.

Mais très volontiers.

GILBERT.

Si vous daigniez l'intéresser promptement : car il n'y a pas une minute à perdre!...

SUZANNE.

Ce soir, même, j'irai dîner chez mon oncle et je lui parlerai.

GILBERT.

Oh! Madame!... Que de reconnaissance! Conchita va bien être heureuse!...

SUZANNE.

Vous l'aimez, mademoiselle Conchita?

GILBERT.

De toute mon âme.

SUZANNE.

Ce qui ne vous empêchera pas de la tromper un jour ou l'autre!...

GILBERT.

Madame, dans la diplomatie française, nous sommes incapables de tromper personne!... Alors, je puis compter sur votre protection?

SUZANNE.

Absolument.

GILBERT.

J'étais bien sûr que vous ne repousseriez pas un vieil ami de votre mari!... Il va bien, Ernest!...

SUZANNE.

Très bien. Vous êtes son vieil ami?

GILBERT.

Vous ne le saviez pas?... Il ne vous a donc jamais parlé de moi?

SUZANNE.

Jamais!...

GILBERT.

Nous avons été si liés autrefois, si intimes!... De vrais frères, ne nous quittant jamais!... On nous appelait : Les Trois Anabaptistes.

SUZANNE

Les trois?

GILBERT.

Oui... il y en avait un troisième... Je vois qu'il ne vous en a pas parlé non plus; ça console un peu mon amour-propre. Un inséparable aussi, celui-là... Anatole... le brave Anatole Guillemard!

SUZANNE, souffoquant.

Vous dites?... Vous avez dit?... Répétez, je vous prie!... Anatole?

GILBERT.

Anatole Guillemard. Encore un que j'ai perdu de vue!...

SUZANNE, même jeu.

Anatole Guillemard, propriétaire en Tunisie?

GILBERT.

Oui... oui... c'est ça!... Il est allé se fixer là-bas.

SUZANNE.

Et il était l'ami intime de mon mari?

GILBERT.

Ils ont même demeuré ensemble pendant plusieurs années.

SUZANNE, folle de colère, à part.

Alors, ils se sont entendus tous les deux contre moi!... Les misérables!... Les misérables!...

GILBERT, à part.

Je crois bien que j'ai fait une gaffe, moi, une forte gaffe!

SUZANNE, à part.

Et je ne me suis doutée de rien! Et il estropiait son nom!... Grimard! M. Grimard!...

GILBERT.

Vous aurais-je fâchée sans le vouloir, madame?... Croyez bien que je serais désolé...

SUZANNE.

Au contraire, monsieur, je vous suis reconnais-

sante... très reconnaissante!... C'est un immense service, que vous venez de me rendre.

GILBERT.

Ah!

SUZANNE.

Vous ne pouvez pas comprendre... (Elle prête l'oreille, on entend un bruit de voix dans l'antichambre.) Ecoutez!... J'entends la voix de mon mari!... (Ouvrant la porte de droite.) Passez par ici, je vous prie; nous sortirons quand il ne sera plus dans l'antichambre. Je ne veux pas le voir.

GILBERT.

Tout à vos ordres, madame!...

Il sort à droite.

SUZANNE.

Ah! Vous avez de jolis amis, monsieur!

Elle sort également. La porte du fond s'ouvre. Radiguais entre avec le Président. La porte reste ouverte.

## SCÈNE XIV

RADIGUAIS, LEPAILLEUR, LE PRÉSIDENT,  
puis ROSE.

RADIGUAIS, tenue de ville.

C'est moi qui suis enchanté, mon cher Président, de vous avoir rencontré!

LE PRÉSIDENT.

J'ai deux mots à dire à madame Radiguais. Je

vous ai cherché après l'audience, mais vous étiez déjà parti. Elle est ici, madame Radiguais ?

RADIGUAIS.

Ce n'est pas probable !... Six heures cinq !... Elle est sûrement à sa douche. (On sonne. Radiguais va ouvrir. A la cantonade.) Ne vous dérangez pas, Rose !... (Ouvrant la porte du palier) Hé !... C'est Lepailleur !... Entrez donc !...

LEPAILLEUR, ému, préoccupé.

Bonjour, cher ami !... (Venant en scène.) M. le Président !... (Radiguais rentre et ferme la porte du fond.) Hé bien !... Ça y est !...

LE PRÉSIDENT.

Quoi ?

LEPAILLEUR, à Radiguais.

Vous savez ce que Colette vient de m'apprendre ?

RADIGUAIS, gaïement.

Non... Mais quand vous me l'aurez dit...

LEPAILLEUR.

Votre femme s'est décidée !...

RADIGUAIS.

A quoi ?

LEPAILLEUR, de mauvaise humeur.

A divorcer, parbleu !... et à épouser M. Guille-mard !...

LE PRÉSIDENT, vivement.

Allons donc !... Ce n'est pas possible !...

RADIGUAIS, riant.

La bonne plaisanterie !

LEPAILLEUR, se fâchant.

Ça vous fait rire ? Vous ne le saviez pas ?

RADIGUAIS.

C'est la première nouvelle.

LEPAILLEUR.

Elle vient de le déclarer formellement à Colette et à madame Jamin.

LE PRÉSIDENT, très ennuyé.

Madame Radiguais s'en irait là-bas, en Tunisie ?

RADIGUAIS.

J'ai vu Suzanne, il y a une heure, elle ne m'a rien dit.

LE PRÉSIDENT.

Hé ! Mon cher, en une heure, il peut se passer bien des choses !...

RADIGUAIS.

Comme aussi il peut fort bien ne rien se passer du tout !

LEPAILLEUR.

Enfin, qu'est-ce que vous allez faire ?

RADIGUAIS, toujours très calme.

Moi ?

LEPAILLEUR, se fâchant.

Evidemment, vous !...

LE PRÉSIDENT, même jeu.

Ce n'est pas le Grand Turc !

RADIGUAIS.

Ah ! Mais... vous n'êtes pas gentils !...

LE PRÉSIDENT.

C'est qu'aussi, vous êtes d'un calme...



LEPAILLEUR.

Exaspérant!... Comment?... On vous prend votre femme...

LE PRÉSIDENT.

On l'emmène à quinze cents lieues...

LEPAILLEUR.

Et vous souriez?

LE PRÉSIDENT.

Si vous ne tenez pas à elle, dites-le!...

LEPAILLEUR.

Ce n'était pas la peine de jurer vos grands dieux que jamais vous ne divorceriez!...

RADIGUAIS, très calme

Mais... que je divorce ou non... qu'est-ce que ça peut bien vous faire?... Vous m'aimez donc tant que ça, tous les deux?

LEPAILLEUR.

Ce n'est pas pour vous, c'est pour moi!... Si madame Radiguais vous quitte, c'est la guerre dans mon ménage!...

RADIGUAIS.

Voilà une raison!... (Au président.) Et vous, mon cher Président?

LE PRÉSIDENT, un peu gêné.

Moi... mais je... j'ai une très vive sympathie pour madame Radiguais, qui est charmante, aimable... Les amies comme elle sont assez rares... et je serais désolé...

RADIGUAIS, lui serrant la main ironiquement.

Merci!... Hé bien!... Mes bons amis, rassurez-vous!... Suzanne n'épousera pas M. Guillemard.

LEPAILLEUR.

Cependant...

RADIGUAIS.

Votre ménage ne sera pas troublé, Lepailleur...  
Et vous, mon cher Président, vous pouvez continuer  
vos visites... amicales!...

ROSE, entrant du fond.

C'est le musicien de madame.

RADIGUAIS.

M. Guillemard?

ROSE.

Oui, il demande monsieur.

RADIGUAIS.

Fais-le entrer dans mon cabinet.

ROSE.

Bon!

Elle sort.

LE PRÉSIDENT.

Il vient vous annoncer la nouvelle.

RADIGUAIS.

Ne croyez donc pas ça!

LEPAILLEUR.

Enfin, méfiez-vous!

RADIGUAIS.

Je vous le répète, aucun danger!...

LE PRÉSIDENT.

C'est égal, j'apportais à votre femme certains papiers...

RADIGUAIS.

Quels papiers?

LE PRÉSIDENT.

Des renseignements, qu'elle m'avait prié de demander à Tunis sur M. Guillemard. Ils sont excellents!...

LEPAILLEUR.

Alors, gardez-les!...

LE PRÉSIDENT.

C'est bien mon intention! Bonsoir, cher ami!

RADIGUAIS.

Bonsoir!

Poignées de main. Lepailleur et le Président sortent au fond.

## SCÈNE XV

RADIGUAIS, ANATOLE.

RADIGUAIS.

Ces excellents amis!... Ont-ils assez peur que je ne perde ma femme!... Je ne peux pourtant pas les mettre au courant de la combinaison!... (Ouvrant la porte de gauche.) Entre vite, toi! (Anatole entre.) Tu es fou!... C'est moi que tu demandes à présent?... Quelle imprudence!... Si ma femme nous trouve en tête-à-tête!...

ANATOLE, l'air très embarrassé.

Non, pas de danger: elle est à sa douche.. Nous avons le temps de causer... et il faut que je te parle!...

RADIGUAIS.

C'est urgent?

ANATOLE.

Très urgent!...

RADIGUAIS, gaiement.

Alors, c'est vrai?

ANATOLE.

Quoi?

RADIGUAIS.

Ce que Lepailleux vient de me dire... Ma femme s'est décidée?...

ANATOLE.

Oui, subitement, là, tout à l'heure!... J'en suis bleu!... J'étais si loin de m'y attendre!...

RADIGUAIS.

Elle est résolue à divorcer?

ANATOLE.

Absolument résolue!

RADIGUAIS, toujours gaiement.

Et elle t'aime?

ANATOLE.

Elle m'aime... oui!... Crois-tu?... C'est renversant!... Toi qui prétendais que je n'avais pas ce qu'il fallait!... Et remarque que j'ai tout fait, tout... pour la détacher, pour la dégoûter de moi ; j'ai été violent, presque brutal!... J'étais persuadé qu'elle allait me jeter à la porte!...

RADIGUAIS.

Et elle est vraiment déterminée à t'épouser?...

ANATOLE.

Dans le plus bref délai possible!... Tu n'es pas fâché, dis, vieil ami?

RADIGUAIS, lui serrant la main.

Par exemple!... Mais je te remercie, au contraire, et de toutes mes forces!...

ANATOLE.

Mon brave Ernest !...

RADIGUAIS.

Tu as agi honnêtement, loyalement.

ANATOLE.

Ça, oui, je puis le dire !...

RADIGUAIS.

Et tu m'as rendu un service, que je n'oublierai jamais !...

ANATOLE.

Tu ne sais pas le plaisir que tu me fais, en me parlant ainsi !... Moi qui avais peur, qui me figurais...

RADIGUAIS.

Quoi donc ?

ANATOLE.

Que tu allais m'en vouloir...

RADIGUAIS.

D'avoir exécuté fidèlement ce dont nous étions convenus ?... Tu plaisantes ?...

ANATOLE.

Alors, tu es vraiment content ?

RADIGUAIS.

Je suis enchanté !... Je ne pouvais pas espérer de solution plus rapide.

ANATOLE, après un grand soupir de soulagement.

Du reste, je dois dire que ta femme a été parfaite !... Oh ! Parfaite !... Elle n'a même pas voulu que je l'embrasse avant que tu n'aies été mis au courant.

RADIGUAIS, pincé.

Ah ! Tu voulais l'embrasser ?

ANATOLE.

Damel... C'était bien naturel!... Mets-toi à ma place!...

RADIGUAIS, sec.

C'est bien ce que je compte faire!...

ANATOLE.

Comment?

RADIGUAIS.

Mais... de la façon la plus simple!... Ta mission est terminée, la farce est jouée, à moi la pose!...

ANATOLE.

Je ne comprends pas.

RADIGUAIS, toujours très-sec.

C'est que tu ne veux pas comprendre!... Tu as fait la cour à Suzanne pour écarter d'elle les autres soupirants et me donner le temps de la reconquérir; c'est fini, ta tâche est accomplie!... Va-t'en, laisse-nous; je me charge du reste!...

ANATOLE.

Ah! Non, mon vieux, non!

RADIGUAIS.

Tu refuses de t'en aller?

ANATOLE.

Carrément!... Ta femme ne t'aime plus!..

RADIGUAIS.

Ceci me regarde!...

ANATOLE.

*Elle ne t'aime plus... et quoi qu'il arrive, tu ne la reprendras jamais!...*

RADIGUAIS.

C'est ce que nous verrons!

ANATOLE.

Elle me l'a nettement déclaré et, si je venais à disparaître, ce n'est pas cela qui te ferait remonter sur l'eau!... Tu y es, au fond de l'eau, mon bon, tu y es bien... avec une pierre au cou!... Tu as cessé de plaire; tu ne comptes plus; on t'a assez vu!...

RADIGUAIS, s'énervant.

Ah!... Tu m'embêtes, tu sais!...

ANATOLE.

Parce que je dis la vérité?... Elle n'est pas agréable à entendre, je le reconnais... ni à dire non plus, d'ailleurs... Mais on la doit à ses amis.

RADIGUAIS, se montant.

Je t'en dispense!...

ANATOLE.

Et c'est par pure amitié que j'ai tenu à te mettre moi-même au courant, avec tous les ménagements possibles.

RADIGUAIS.

Toi, espèce de Tartuffe, tu vas me faire le plaisir de déguerpir ce soir-même.

ANATOLE.

Tu te fâches, donc tu as tort!...

RADIGUAIS.

Et que je ne revoie jamais ta sale tête!... C'est compris?...

ANATOLE.

Tu es furieux; c'est bien naturel!.. Mais, voyons,

réfléchis!.. Si j'épousais ta veuve, ça te serait bien égal, n'est-ce pas ?

RADIGUAIS.

Il y a des chances. .

ANATOLE.

Hé bien!.. C'est la même chose!

RADIGUAIS.

Mais, sacrebleu!.. Je ne suis pas mort!..

ANATOLE.

Si... pour ta femme tu es mort... et enterré!.. Voilà ce que tu ne veux pas comprendre!..

RADIGUAIS.

Tu n'épouseras pas Suzanne : je lui dirai la comédie que tu lui as jouée, elle saura que tu t'es moquée d'elle...

ANATOLE.

Et, par rage, par dépit, elle en épousera un autre!..

RADIGUAIS.

Au moins, ce ne sera pas toi!

ANATOLE.

Un autre qui ne l'aimera pas sincèrement comme moi, et qui la rendra peut-être malheureuse!.. Tu seras bien avancé!.. Ce n'est pas pour elle que tu l'aimes alors ? C'est pour toi ?

RADIGUAIS.

En tout cas, ce n'est pas pour toi!..

ANATOLE.

Egoïste!..



RADIGUAIS.

Tu ne me prendras pas Suzanne... ni toi, ni personnel.. Va-t'en!..

Suzanne entre du fond, laissant la porte ouverte.

## SCÈNE XVI

RADIGUAIS, ANATOLE, SUZANNE, puis GILBERT.

SUZANNE, traversant la scène, très nerveuse.

Il y a là un monsieur que je ne connais pas et qui me suit obstinément depuis Saint-Philippe du Roule. Je vous prie de m'en débarrasser.

Elle sort à droite, ayant déjà commencé à enlever les épingles de son chapeau.

ANATOLE.

Encore ?

RADIGUAIS, toujours furieux.

Ah ! Il tombe bien, celui-là !

Ils se précipitent tous les deux vers le fond ; — Gilbert paraît.

RADIGUAIS.

Oh !

ANATOLE.

Ah !

RADIGUAIS.

Toi ?

ANATOLE.

Gilbert ?

GILBERT.

Vous ?

## SCÈNE XVII

RADIGUAIS, ANATOLE, GILBERT.

RADIGUAIS.

C'est toi, qui suis ma femme?

GILBERT.

Ta femme? (A Anatole.) C'est sa femme? (Riant)  
Ah!.. Elle est bien bonne!..

ANATOLE, sèchement.

Tu trouves?

RADIGUAIS, idem.

Explique-moi, je te prie...

GILBERT.

T'expliquer quoi?

ANATOLE.

Et ne crie pas si fort!..

GILBERT.

C'est une erreur, voilà tout!.. Je ne la connaissais pas, moi, ta femme!.. Je rencontre une créature jolie, distinguée, charmante... je la suis, c'est tout naturel!..

ANATOLE.

Vraiment?

GILBERT.

Tu n'en ferais pas autant? Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire, à toi? (A Radiguais.) Qu'est-ce que ça peut lui faire?

RADIGUAIS, menaçant.

En effet, ça ne te regarde pas!.. (Petite dispute très

vive entre Radiguais et Anatole. A Gilbert.) File vite! Que ma femme ne te retrouve pas ici!..

GILBERT.

Oh! Maintenant, je n'y tiens plus!.. Où nous verrons-nous?.. Je passe quelques jours à Paris et je voudrais bien... De vieux amis comme nous... (A Radiguais.) Tu ne m'en veux pas, au moins?..

RADIGUAIS.

Non, mais va-t'en!

GILBERT.

C'est drôle!.. Nous avons toujours eu les mêmes goûts!.. Idées communes, bourse commune!..

ANATOLE, le poussant dehors.

Ce soir, Hôtel Continental, chambre 84!..

GILBERT.

Entendu! (A Radiguais.) Tu viendras?

RADIGUAIS.

Oui, j'irai. Décampe!

Il le pousse dehors.

GILBERT.

A ce soir!

Il sort au fond.

RADIGUAIS.

Ah! Ça... Est-ce que ça va recommencer?

ANATOLE.

Mais non... puisqu'elle m'a dit...

RADIGUAIS.

Cependant...

ANATOLE.

Je n'y comprends rien!..

Suzanne entre de droite.

## SCÈNE XVIII

RADIGUAIS, ANATOLE, SUZANNE.

SUZANNE.

Ah ! Il est sorti, ce monsieur ?

ANATOLE.

Et plus vite qu'il n'était entré !..

RADIGUAIS.

Je lui ai fait dégringoler l'escalier !

ANATOLE.

Il n'a pas demandé son reste !.. L'insolent !..

RADIGUAIS.

Le goujat !..

SUZANNE.

Je vous remercie, messieurs !.. En me faisant respecter l'un et l'autre, vous avez rempli chacun votre rôle ; et je vous assure qu'une femme éprouve une satisfaction bien douce... et bien rare, à se sentir ainsi protégée à la fois par son mari et par son fiancé !..

RADIGUAIS.

Un fiancé ?

SUZANNE.

Malheureusement les meilleures choses n'ont qu'un temps !.. (A Radiguais.) Nous allons nous séparer, mon ami.

RADIGUAIS.

Vous y êtes bien décidée ?

SUZANNE.

Tout à fait décidée !.. Dès demain, je déposerai

ma demande en divorce, je quitterai cette maison, où ma présence cesserait d'être correcte... et aussitôt que la loi le permettra, j'épouserai M. Guillemard.

RADIGUAIS.

C'est votre dernier mot ?

SUZANNE.

Non. Vous m'avez gravement offensée, mon ami ; mais je ne puis oublier que vous avez essayé de réparer vos torts, en me donnant, par votre courtoisie, les moyens de connaître et d'apprécier celui qui vous remplacera auprès de moi ; de cela, je tiens à vous remercier !

RADIGUAIS, rageant.

Il n'y a vraiment pas de quoi !

SUZANNE, à Anatole.

Vous avez ma parole, monsieur !..

ANATOLE, lui baisant la main.

Ah !.. Madame !.. Suzanne !.. Ma f...

SUZANNE.

Du calme, du calme !.. Nous ne sommes pas seuls !.. A demain !..

ANATOLE.

Oui... Oui !.. A demain !.. (Saluant Radiguais d'un petit air vainqueur.) Monsieur !

RADIGUAIS.

Monsieur !.. (Bas, menaçant.) A ce soir, canaille !..

Il sort au fond. Suzanne rentre chez elle. Radiguais esquisse des gestes de colère.

Rideau.

## ACTE QUATRIÈME

Même décor.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, ROSE.

Au lever du rideau, Suzanne empaquette fiévreusement différents objets, bibelots, musique, etc., Rose entre du fond, traînant une malle vide.

ROSE.

Où veux-tu que je mette la malle ?

SUZANNE.

Là, près de la porte.

Tout en parlant, elle continue ses petits emballages.

ROSE, posant la malle à droite de la porte du fond.

Tu pars donc en voyage ?

SUZANNE.

Non, je m'en vais, tout simplement.

ROSE.

Tu t'en vas ? Tu quittes la maison ?

SUZANNE.

Je la quitte... oui... et pour toujours.

ROSE, ahurie.

Les bras m'en tombent des mains !... Tu t'en vas, toi !... C'est-il Dieu possible ? Et M. Radiguais... quoi qu'il dit de ça ?

SUZANNE, dédaigneusement.

Oh !... Lui !...

ROSE.

Tu ne t'en occupes pas ?

SUZANNE.

Du tout !

ROSE.

Alors, tu le laisses là ?

SUZANNE.

Je le laisse.

ROSE.

Pour tout de bon ?

SUZANNE.

Pour tout de bon.

ROSE.

Tu es si fâchée que ça après lui ?... Quoi qu'il t'a donc fait ?... Il t'a mangé ton argent ?

SUZANNE.

Non... il m'a trompée !

ROSE, stupéfaite.

C'est pour ça ?

SUZANNE.

Tu ne trouves pas que ce soit suffisant ?

ROSE.

Mais, ma pauvre petite, si tous les hommes, qui batifolent, étaient lâchés par leurs femmes, il ne resterait plus un seul ménage sur terre !

SUZANNE.

Alors, ton mari aussi t'a trompée ?

ROSE.

Bien sûr !

SUZANNE.

Et tu n'as rien dit ?

ROSE.

La première fois, je lui ai cassé le balai sur les reins... il en est resté au lit pendant trois jours!... Puis, il a recommencé .. et moi aussi j'ai recommencé!... Et puis, ma foi, comme ça devenait trop coûteux, je l'ai laissé faire!... Mais je lui ai bien déclaré que, le jour où il ne me rapporterait plus sa paie, je le planterais là et j'irais de mon côté.

SUZANNE.

Et il l'a toujours rapportée, sa paie ?

ROSE.

Oh ! Ça, toujours!... C'est un coureur, oui, mais pour les choses sérieuses, il est sérieux !

SUZANNE.

Et l'idée ne t'est pas venue, à toi, de te venger, en le trompant à ton tour ?

ROSE.

Si, quelquefois. . mais je n'ai jamais été jusqu'au bout... Vois-tu, Suzon... Comme me disait la mère Picot... Tu te rappelles... la mère Picot... la femme du pilote?... Hé ben, elle me disait : « Ma petite,



celui qui nous a abordée le premier, celui-là c'est notre homme, et pour une femme d'honnêteté, il n'y en a pas d'autre! »

SUZANNE.

Alors, il faut tout supporter en silence?

ROSE.

Tu peux crier, si ça te soulage; mais ça n'y fera ni chaud ni froid!... N'y pense plus, va, Suzette!... Quand même ton mari te tromperait encore, c'est pas ça qui empêcherait la terre de tourner!... Je remporte la malle?

SUZANNE.

Non, laisse!

ROSE.

Alors, je vas fermer la porte, parce qu'elle est restée ouverte.

Elle sort par le fond.

SUZANNE, continuant ses préparatifs.

Si encore il se contentait de me tromper!... Mais il se moque de moi, depuis huit jours, avec son digne ami, cet Anatole, que je déteste autant que lui!... Ah! L'infâme comédie qu'ils m'ont jouée tous les deux!... Ce qu'ils devaient rire de moi!... A mon tour!...

Rose rentre du fond.

ROSE.

C'est ce monsieur, qui est venu hier!

SUZANNE.

M. Gilbert?... Fais entrer!... Vite!... (Rose sort.)  
J'ai hâte d'en finir avec les trois Anabaptistes!

Gilbert entre du fond.

## SCÈNE II

SUZANNE, GILBERT.

GILBERT.

Madame !

SUZANNE.

Bonjour, monsieur !.. J'ai vu mon oncle, M. Barizot, et j'ai plaidé, de mon mieux, votre cause auprès de lui.

GILBERT.

Ah ! Madame, que de reconnaissance !..

SUZANNE.

Il est tout disposé, en principe, à vous proposer pour Madrid ; il a dû en parler au Ministre ce matin même, et il vous attendra à son cabinet de deux à trois heures.

GILBERT.

Ah !... Quel service vous m'aurez rendu, madame !.. Je vous devrai mon bonheur, tout simplement !.. Ah ! Si jamais je puis vous prouver à quel point..

SUZANNE.

Vous allez vous marier ?

GILBERT.

Grâce à vous, madame, car...

SUZANNE.

Eh bien !... Ne trompez pas votre femme, ce sera la meilleure manière de me prouver votre gratitude.

GILBERT.

Tromper Conchita?

SUZANNE.

Oui... Cela vous semble monstrueux!... C'est pourtant une idée à laquelle on se fait assez vite, paraît-il!... Demandez à votre ami, M. Radiguais!... Adieu, monsieur!...

GILBERT, tristement.

Ce pauvre Ernest!... Ah! Il n'est pas fier, allez!...

SUZANNE.

Il n'a pas non plus raison de l'être!...

GILBERT.

Si vous saviez ce qui lui arrive!...

SUZANNE.

Cela ne m'intéresse plus. (Un temps.) Vous l'avez revu?

GILBERT.

Oui, à l'hôtel Continental, où Anatole est descendu. A dix heures, hier soir, les trois Anabaptistes étaient réunis, chambre 84, deuxième étage, sur la cour. Quelle séance, mon Dieu!... Si je n'avais pas été là, Ernest et Anatole se sautaient à la gorge! ..

SUZANNE.

Comment?... Les deux complices, les deux misérables, qui se sont si bien entendus pour me berner et se jouer de moi?... Tenez, monsieur, mon mari m'a trahie... odieusement trahie. . Hé bien!... Peut-être aurais-je fini par lui pardonner...

GILBERT.

Et vous auriez eu raison, madame, car il n'est certainement pas aussi coupable que vous le supposez.

SUZANNE, ironique.

En vérité?

GILBERT.

Membre de la commission théâtrale du Cercle, il avait été délégué auprès de mademoiselle Bobette pour lui demander de prendre part à une représentation. Il faisait très chaud, paraît-il... Bobette s'était mise à l'aise et Ernest fut reçu avec une cordialité... plutôt exagérée!... Pour être magistrat, on n'en est pas moins homme! Au contraire même, disent les mauvaises langues!.. Ce pauvre Ernest, surpris d'un tel accueil, n'eut pas le courage de se montrer impoli. Mais il a été durement puni de cette escapade, car il n'a jamais cessé de vous aimer...

SUZANNE.

C'est pour cela sans doute qu'il m'a si odieusement, si lâchement mystifiée, avec son ami?..

GILBERT.

Précisément, madame, c'est pour cela.

SUZANNE.

Vraiment?

GILBERT.

C'est parce qu'Ernest vous adore et parce que votre résolution de divorce l'avait affolé, qu'il a employé ce moyen... peu ordinaire, j'en conviens. Etant certain de la loyauté d'Anatole, il espérait, pendant que son ami vous ferait la cour, une cour... blanche, écarter de vous les autres soupirants et se donner ainsi le temps de vous apaiser et de rentrer en grâce auprès de vous.

SUZANNE, étonnée.

Ah!..

GILBERT.

Telle est l'unique raison de sa conduite.

SUZANNE.

Et il ne s'est pas dit qu'à ce jeu-là, je pourrais, moi, m'éprendre de M. Guillemard?

GILBERT.

Il est allé au plus pressé!.. Quand la maison brûle, on appelle le pompier, sans penser aux dégâts qu'il pourra causer.

SUZANNE.

Je vois qu'il a su vous gagner.

GILBERT.

Sur l'honneur, madame, je ne vous dis que la stricte vérité!..

SUZANNE.

Et l'autre, monsieur Guillemard... le pompier, allez-vous aussi excuser le rôle, qu'il a joué dans cette affaire?

GILBERT.

Ah!.. Lui, je le plains de tout mon cœur!.. Mais c'est une victime, madame, une pure victime, un héros de l'amitié!.. Sans s'en douter un instant, le pauvre garçon a pris goût à son rôle et ce qui ne devait être qu'une feinte est, hélas!.. devenu une réalité. Ce n'est pas impunément qu'on reste une heure, tous les jours, en tête-à-tête, avec une femme telle que vous!.. Votre beauté l'a conquis, votre grâce l'a charmé et il s'est mis à vous aimer pour de bon!..

SUZANNE, contente.

C'est vrai?

GILBERT.

Hélas!.. Madame... Vous le savez bien! Et il est très malheureux!..

SUZANNE.

Il n'a que ce qu'il mérite. (Un temps.) Et mon mari connaît les sentiments que j'ai inspirés à son ami?

GILBERT.

Oui... Anatole a été assez bête, je veux dire assez loyal pour tout lui avouer. Aussi Ernest est furieux...

SUZANNE.

Bien.

GILBERT.

Et Anatole est enragé...

SUZANNE.

Très bien!

GILBERT.

Ah! Ce que je donnerais pour les voir réconciliés, heureux!..

SUZANNE.

Vous êtes un bon ami, cher monsieur, en même temps qu'un avocat excellent et un parfait diplomate!.. Il vous avient de plaider les causes et de dorer les pilules!.. Si jamais mon oncle pense à charger quelqu'un d'une mission... difficile... je le prierai certainement de vous la confier.

GILBERT.

Oh! Madame... — Je crois qu'il est temps que j'aille le voir, monsieur Barizot?

SUZANNE.

Oui, il est temps; allez et revenez vite m'apprendre votre nomination.

GILBERT.

Et vous, madame, soyez bonne, soyez élémentel.. N'oubliez pas qu'Anatole vous aime et qu'Ernest vous adore!..

SUZANNE.

Je ne puis pourtant pas les contenter tous les deux ?

GILBERT.

Evidemment, à première vue... cela paraît difficile..

### SCÈNE III

GILBERT, SUZANNE, COLETTE, puis ROSE.

COLETTE, entrant vivement du fond, suivie de Rose, qui traîne une malle.

Oh!.. Pardon... Tu n'es pas seule!.. Je te dérange?..

SUZANNE.

Non, reste!..

GILBERT.

J'allais me retirer, madame.

SUZANNE.

A tout à l'heure, cher monsieur!..

GILBERT, saluant.

Mesdames...

Il sort au fond.

ROSE.

Et votre malle, madame, où qu'il faut la mettre ?

SUZANNE, surprise.

Comment?.. Tu es venue ici avec une malle ?

COLETTE.

Oui, je quitte mon mari!..

SUZANNE.

Hein!

ROSE, à part.

Elle aussi? (A Colette.) Il a donc batifolé?

SUZANNE, à Rose.

Pose cette malle près de la porte.

ROSE.

De ce côté!.. Ça fera le pendant de l'autre!.. (Elle met la malle à gauche de la porte du fond. — A part.) Elles sont folles, ces femmes-là!

## SCÈNE IV

SUZANNE, COLETTE.

SUZANNE.

Ainsi, tu fuis le foyer conjugal?

COLETTE.

Il est joli, mon foyer!... Tu sais pourtant si j'aime Robert!... Je l'adore, Robert!... Hé bien!... Je t'assure que la situation n'est plus tenable!... Tu jettes feu et flammes, toi, parce que ton mari s'est oublié avec Bobette!... La belle affaire!... Qu'est-ce que je dirai, moi, alors?... Ah! Quel homme, ma chère, quel homme!... Ce n'est pas Lepailleur, c'est Lepaillard qu'il devrait s'appeler!...

SUZANNE.

Enfin! Qu'est-ce qu'il a fait?...



COLETTE.

Ce qu'il a fait?... Mais, tout, le misérable!... Il a fait tout ce qu'on peut faire!... Et il n'arrête pas!... Chaque jour, c'est une intrigue nouvelle, qu'il me narre ensuite tranquillement dans tous ses détails!..

SUZANNE.

Comment ! Il a l'aplomb de te mettre au courant ?

COLETTE.

C'est un peu de ma faute aussi : l'idée m'est venue de lui faire jurer qu'il me dirait tout, qu'il ne me cacherait rien!... Tu comprends, j'espérais le retenir ainsi par l'obligation où il serait de me confesser ses vilénies ! Ah ! bien oui... Ça ne le gêne guère !... Je crois plutôt que ça l'excite !... Non, je te jure que ce n'est pas croyable !... Lundi, il avait rendez-vous avec madame Dujardin...

SUZANNE.

Angèle ?...

COLETTE.

Oui, cette chipie d'Angèle!... Et hier, il a soupé avec une actrice des Folies-Bergère, Pierrette Cassin. Et sais-tu où il avait fait sa connaissance, à cette Pierrette-là?... Je te le donne en mille!... A l'audience!... Oui, ma chère, à cette fameuse audience où il était assis, lui, sur le banc des criminels!... Elle venait elle-même d'être condamnée pour avoir injurié une demoiselle du Téléphone ; il n'a fait que l'entrevoir... et ça lui a suffi... Il paraît qu'elle a des yeux extraordinaires, des yeux d'un vert sombre, à reflets métalliques, qui font penser au lac du Bourget... Il m'a raconté cela tout à l'heure, avec désinvolture, comme à une camarade!... Ah ! Cette fois... la colère m'a prise... et je me suis décidée tout d'un

coup, sans réfléchir, hop! . . Parce que, moi, si je réfléchis...

SUZANNE, souriant.

Tu ne te décides pas, oui, je sais !

COLETTE.

J'ai empli une malle au galop, j'ai sauté dans un fiacre, et je suis venue !... Je ne puis plus le voir, cet homme-là, vivre avec lui sous le même toit, m'asseoir près de lui !...

SUZANNE.

Je comprends cela !...

COLETTE.

Tu veux bien de moi, dis ?... Oh ! Deux ou trois jours seulement... le temps de trouver une chambre dans une pension convenable, où je resterai jusqu'à mon divorce.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LEPAILLEUR.

LEPAILLEUR, entrant vivement du fond.

Pardon, madame !... (A la cantonade.) Oui, laissez-moi !.. (Il ferme la porte.) Toutes mes excuses d'entrer aussi brusquement... Je viens chercher ma femme...

COLETTE.

Moi ? .. Vous avez le toupet de ?...

LEPAILLEUR.

Oui, j'ai le toupet de vouloir te ramener au domicile conjugal... C'est mon droit !... Tant que le divorce n'aura pas été prononcé entre nous...

COLETTE, saisissant les mains de Suzanne.

Je ne sortirai d'ici que par la force!.. Allez chercher les gendarmes!..

LEPAILLEUR, souriant.

Non, c'est inutile!

SUZANNE.

Monsieur... je vous en prie... un tel éclat chez moi...

LEPAILLEUR.

Rassurez-vous, madame, il n'y aura aucun éclat... Cinq minutes... Je vous demande de me laisser cinq minutes seul avec ma femme!

COLETTE.

Non, ne me quitte pas!..

SUZANNE.

Voyons, chérie, sois raisonnable !.. (A Lepailleur.) Cinq minutes!.. Pas plus!..

Elle sort à gauche.

## SCÈNE VI

LEPAILLEUR, COLETTE.

COLETTE, à Lepailleur qui s'avance vers elle.

Non... ne me touchez pas!

LEPAILLEUR.

Si, ma Colette, je veux te toucher, te toucher moralement et te prouver que tu rends très malheureux ton pauvre mari qui t'adore, et qui ne peut pas se passer de toi!..

COLETTE, stupéfaite.

Hé bien!.. Par exemple!..

LEPAILLEUR, levant les bras au ciel.

Comment?.. Tu en es là... à te figurer qu'un mari n'aime plus sa femme, parce qu'il la trompe?

COLETTE.

Oui, j'en suis là!..

LEPAILLEUR.

C'est à ne pas croire!.. Et voilà une femme d'une intelligence remarquable, qui a obtenu son brevet supérieur, avec la mention « Très Bien » et les félicitations du Jury! Mais, petite malheureuse, tu ne connais donc rien de la vie?.. Mais, aimer... c'est préférer... et pour préférer, il faut comparer... et pour comparer...

COLETTE.

Ne me touchez pas!

LEPAILLEUR, avec colère.

Tiens! Sais-tu ce que tu mériterais, toi? Tu mériterais d'avoir un mari fidèle!

COLETTE.

Ça viendra, je l'espère!..

LEPAILLEUR.

Hé bien!.. Ça t'amusera!.. Ah! Ma pauvre Colette, tu ne te doutes pas!.. Si tu savais!.. L'âme, le cœur d'un mari fidèle... comme ce serait intéressant de les mettre en bocal... de les analyser, de les passer au microscope!.. Ce qu'on y découvrirait de basses envies, de désirs inavoués, de regrets étouffés, de frôlements hypocrites, de tricheries de pensées, de superpositions de tendresses!.. Pouah!..

Quel sale bouillon de culture !.. Au contraire, parlez-moi de l'honnête mari qui trompe sa femme loyalement, franchement, pour se débarrasser tout de suite d'une pensée qui l'obsède !.. (Mouvement de Colette.) Mais oui, c'est comme ça !.. Enfin, tu ne peux pourtant pas nous empêcher, nous autres hommes, d'avoir souvent des pensées qui nous obsèdent !.. Hé bien, nous nous en débarrassons et nous revenons ensuite apaisés, le cerveau libre et plus aimants que jamais, ayant acquis une preuve nouvelle de la supériorité de notre femme sur toutes les autres. Ah !.. C'est alors que cette femme peut être fière d'être aimée !.. Et quand son mari la prend dans ses bras...

COLETTE, faiblissant.

Non, ne me touche pas.

LEPAILLEUR, la prenant malgré elle.

Je vais me gêner !.. Elle peut être sûre qu'elle l'a bien tout à elle, de corps et d'âme, sans qu'aucun souvenir louche vienne se glisser entre eux !.. Et s'il la trouve belle, plus belle que toutes ses rivales d'un jour, quelle satisfaction ne doit-elle pas éprouver ? Car, ce prix qu'elle obtient, lui est décerné par un véritable connaisseur, qui s'est promené dans tous les musées de la Beauté. (L'embrassant sur les yeux.) Je te trouve belle !

COLETTE, troublée.

Robert !..

LEPAILLEUR, la tenant toujours contre lui.

Et ils savent aimer, au moins, les hommes de ma sorte... et avec un chic que ne possèdent pas les autres !..

COLETTE, à elle-même, admirative.

Ça, c'est vrai !..

LEPAILLEUR, nouveau baiser sur les yeux.

Ose dire un peu que je ne sais pas aimer !..

COLETTE, la voix voilée.

Je n'ai jamais dit ça !

LEPAILLEUR.

Et je te tromperai encore ! (Elle a un sursaut, il la maintient contre lui.) Parfaitement !.. Puisque je suis convaincu que ces diversions sont indispensables à la solidité de notre amour !..

Nouveau baiser.

COLETTE, à moitié pâmée, la tête sur l'épaule de Lepailleux.

Alors... je t'en prie, chéri... le moins possible !..

LEPAILLEUR, avec autorité.

Chaque fois que je le jugerai nécessaire !..

COLETTE, doucement.

Au moins, pas avec une de mes amies... comme madame Dujardin !..

LEPAILLEUR.

Madame Dujardin m'avait donné à entendre qu'elle était mieux faite que toi...

COLETTE, indignée.

Oh !..

LEPAILLEUR.

... Pour assurer mon bonheur...

COLETTE.

Et tu l'as crue ?

LEPAILLEUR.

Pas une minute... (Sévèrement.) Mais elle méritait une leçon... J'ai tenu à la lui donner !.. Et en nous

voyant plus unis que jamais, elle comprendra que ma Colette est toujours la première, la seule dans mon cœur !..

COLETTE.

Et cette actrice des Folies-Bergère ?

LEPAILLEUR.

Pierrette Cassin ?

COLETTE.

Oui... pourquoi ?

LEPAILLEUR.

Il le fallait !.. Depuis trois semaines, ses beaux yeux m'obsédaient...

COLETTE.

Parce qu'ils rappellent le lac du Bourget ?

LEPAILLEUR.

Maintenant je n'y penserai plus... je les ai vus de près... les tiens sont plus beaux !.. (Nouveau baiser sur les yeux.) Je t'aime !..

COLETTE.

Oh ! mon Robert !

Elle se jette à son cou.

## SCÈNE VII

LEPAILLEUR, COLETTE, SUZANNE,  
RADIGUAIS.

Radiguais entre du fond en même temps que Suzanne entre de droite. Ils voient Lepaillieur et Colette dans les bras l'un de l'autre.

RADIGUAIS.

Oh !..

SUZANNE.

Ah !..

LEPAILLEUR.

Madame, je vous avais demandé cinq minutes!...  
C'est fait!..

COLETTE.

Tu étais donc bien sûr de ton empire sur moi ?

LEPAILLEUR.

Non, mais j'étais certain de ton intelligence et de  
ta bonté.

COLETTE, à Suzanne.

Et je quitterais un mari comme celui-là ? Jamais!..

LEPAILLEUR, bas à Radiguais.

Tout est là, mon cher ami : prendre les femmes  
par les sens et leur faire croire que c'est par le sen-  
timent!..

RADIGUAIS, bas.

Ah ! Vous êtes très fort !..

COLETTE.

Vois-tu, Suzanne, tu devrais te réconcilier aussi  
avec ton mari... Si tu regardais le bocal d'un mari  
fidèle...

SUZANNE.

Le bocal ?

COLETTE.

Tu verrais quel sale bouillon de culture. Tandis  
que celui qui trompe sa femme loyalement, honnê-  
tement... Demande à Robert!..

LEPAILLEUR.

C'est exact!.. L'indulgence, voilà la vérité!..



SUZANNE.

Je vous remercie, mes chers amis, de vos excellents conseils ; mais je sais très bien ce que j'ai à faire.

LEPAILLEUR.

Laissons-les : la solitude à deux est une excellente conseillère.

COLETTE.

Au revoir, Suzanne!.. Tu sais... aimer, c'est préférer!.. Et pour préférer, il faut comparer...

SUZANNE.

Alors, il te trompera encore?

COLETTE.

Peut-être... Mais il paraît que c'est indispensable à la solidité de notre amour.

SUZANNE, reconduisant Colette à la porte du fond.

Tais-toi, bonne toquée!..

LEPAILLEUR, continuant de parler à Radiguais.

Allons, du toupet, sacrebleu!... Hop!.. Là!... A la hussarde!... (saluant.) Madame!... Elle m'a pardonné et je vaudrai bien moins que lui!..

Lepailleux et Colette sortent par le fond.

## SCÈNE VIII

RADIGUAIS, SUZANNE, puis ROSE.

RADIGUAIS.

Ainsi, tu m'en veux toujours?

SUZANNE.

Non... Plus du tout!..

RADIGUAIS.

Enfin !..

Il va pour la prendre dans ses bras.

SUZANNE, le repoussant doucement.

Hé bien !.. Hé bien !..

RADIGUAIS.

Tu me repousses ?

SUZANNE.

Vous savez bien que je ne suis plus libre !..

RADIGUAIS.

Comment ?

SUZANNE.

Depuis hier, je suis engagée avec M. Guillemard ; vous ne l'avez pas oublié ?

RADIGUAIS.

La bonne plaisanterie !.. Tu vas épouser ce monsieur ?

SUZANNE.

Sans doute.

RADIGUAIS.

Un homme que tu as rencontré dans la rue !..

SUZANNE.

Là ou autre part... qu'importe ?..

RADIGUAIS.

Il importe beaucoup et je ne souffrirai pas que tu sois la victime d'un aventurier !... J'ai pris des renseignements sur cet individu !... Ils sont déplora-  
bles !...

SUZANNE.

Ceux que j'ai recueillis, moi, sont excellents...

RADIGUAIS.

Enfin, tu ignores tout de son passé !.. D'où vient-il ?.. Quelle est sa famille ? Qu'a-t-il fait jusqu'ici ?.. Nous n'en savons rien.

SUZANNE.

Pardont !.. Je sais tout cela et bien d'autres choses encore !

RADIGUAIS.

Ah !

SUZANNE.

Nos conversations quotidiennes m'ont éclairée sur beaucoup de points. M. Guillemard est un homme charmant, fort instruit... Sa situation en Tunisie est prépondérante et il est l'ami intime du Bey. (Mouvement de protestation de Radiguais.) Ah !.. C'est vous-même qui me l'avez dit !.. Enfin, je le crois fort épris de moi et il est loin de me déplaire. Je pense qu'il fera un excellent mari.

RADIGUAIS, sec.

M. Guillemard n'est pas du tout l'homme qu'il te faut... et je ne te laisserai pas faire une folie pareille !

SUZANNE.

Pardont !.. Mais ceci ne vous regarde nullement, mon ami.

RADIGUAIS.

Tant que tu seras ma femme...

SUZANNE.

Nous allons divorcer.

RADIGUAIS.

Alors, tu es décidée ?

SUZANNE.

Je vais voir mon avoué aujourd'hui même.

RADIGUAIS, furieux.

C'est bien !

SUZANNE.

Je reprends ma liberté et je vous rends la vôtre !  
Plaiguez-vous donc ! Vous pourrez épouser Pauline  
Jamin...

RADIGUAIS.

Hé ! Je me moque bien de madame Jamin ! Je ne  
l'aime pas, ni elle, ni d'autres ! C'est toi que j'aime,  
toi seule, Suzanne... Tu es ma femme... Je t'adore...  
Et quoi qu'il arrive, tu ne seras à personne autre  
qu'à moi !... Ça, je le jure !... A personne ! Quand je  
devrais...

Rose entre du fond, portant un énorme bouquet.

ROSE, à Suzanne.

Tiens... v'là des fleurs qu'on t'envoie ! (Mouvement  
de Radiguais.) C'est-il beau, hein ?

Suzanne prend le bouquet.

RADIGUAIS.

C'est bien !.. Laissez-nous !

ROSE, à part.

Sur quoi qu'il a encore marché aujourd'hui ?

Elle sort au fond.

RADIGUAIS.

De qui ces fleurs ?

SUZANNE, tirant une carte du bouquet.

Anatole Guillemard : son premier bouquet de fiancé !

RADIGUAIS, exaspéré.

Ton fiancé !.. Lui !..

SUZANNE.

Sans doute, puisque je lui ai donné ma parole.

RADIGUAIS.

Je me charge de la lui reprendre ! Et d'abord, il ne remettra pas les pieds ici ; s'il vient, je le chasse !

SUZANNE, menaçante.

Alors, c'est moi qui irai chez lui !

RADIGUAIS.

Toi ?

SUZANNE.

Dès lors que je ne puis pas recevoir chez moi qui bon me semble, je n'ai plus aucun ménagement à garder!..

Rose entre du fond.

ROSE.

C'est M. Guillemard !

SUZANNE.

Tu feras entrer tout à l'heure, quand je sonnerai.

ROSE.

Bon !

Elle sort au fond.

RADIGUAIS.

Lui!.. Il a l'audace !

SUZANNE.

Laissez-nous seuls, M. Guillemard et moi.

RADIGUAIS.

Non.

SUZANNE.

Nous avons à causer de choses personnelles, qui ne sauraient vous intéresser... et votre présence serait gênante et peu correcte.

RADIGUAIS.

Je ne m'en irai pas.

SUZANNE.

Alors, c'est moi qui sortirai !

Elle se dirige vers le fond.

RADIGUAIS.

Suzanne !

SUZANNE.

Décidez-vous !

RADIGUAIS.

"Soit !... Je vous laisse !..."

Il sort furieux à gauche, en jetant par terre le bouquet qu'il piétine. — Suzanne va doucement fermer à clef la porte par où Radiguais vient de sortir et elle met la clef dans sa poche, puis elle regarde par le trou de la serrure.

SUZANNE.

Il va... vient... tape des coups sur son bureau ! Il rage !... Il rage !... (Riant.) Oh !... Il tend le poing d'un air menaçant ! (Elle quitte la serrure.) Je t'apprendrai, moi, à tromper ta femme... imbécile !... (Ramassant le bouquet.) Ce pauvre bouquet !... (Elle le retape et le met sur la cheminée.) Voyons l'autre, maintenant, ... le pompier !...

Elle sonne, presque aussitôt Anatole entre du fond.

## SCÈNE IX

SUZANNE, ANATOLE.

ANATOLE, avec chaleur.

Ah ! Madame !... Suzanne !...

SUZANNE, très agitée, très nerveuse.

Chut!...

ANATOLE.

Quoi ?

SUZANNE.

Plus bas!...

ANATOLE.

Nous ne sommes pas seuls ?

SUZANNE.

Allez à la fenêtre... écartez les rideaux doucement, bien doucement, et regardez attentivement dans la rue. (Anatole exécute ces divers mouvements, pendant ce temps-là, Suzanne ferme sans bruit à clef la porte du fond et met la clef dans sa poche. — A part.) Et de deux!...

ANATOLE.

Je regarde !

SUZANNE, d'un ton dramatique.

Vous ne voyez pas deux hommes sur le trottoir d'en face ?

ANATOLE.

Non, personne. (Il vient à Suzanne.) Qu'y a-t-il, Suzanne?... Que se passe-t-il ?

SUZANNE.

Je sais tout, monsieur !.. Vous m'avez trompée !..

ANATOLE.

Moi ?

SUZANNE.

Vous êtes l'ami de mon mari!..

ANATOLE.

Je vous jure, madame...

SUZANNE.

Mais nous nous expliquerons plus tard !.. Allons d'abord au plus pressé !..

ANATOLE.

Au plus pressé ?

SUZANNE.

Savez-vous pourquoi M. Radiguais a imaginé ce petit complot, dans lequel il vous a réservé une part si... innocente ?...

ANATOLE.

Mais...

SUZANNE.

C'est pour me compromettre irrémédiablement.

ANATOLE.

Par exemple !

SUZANNE.

Son but est de nous surprendre tous les deux, vous et moi...

ANATOLE.

Mais non...

SUZANNE.

Et de me garder ainsi de force avec lui, en me menaçant d'un procès scandaleux et d'un divorce déshonorant.

ANATOLE.

Je vous assure, madame, que vous êtes le jouet d'un cauchemar !... Il est impossible qu'Ernest, qui est un esprit plutôt simple...

SUZANNE.

Croyez-vous ?



ANATOLE.

Songez donc!... Ce serait tellement canaille!... Tromper ainsi un vieil ami comme moi!...

SUZANNE.

C'est tout à l'heure seulement que j'ai tout appris, d'une façon providentielle, je puis le dire. Mon mari a joué double jeu : il s'est moqué de vous comme il s'est moqué de moi ; pour lui, l'amitié n'est pas plus sacrée que l'amour.

ANATOLE.

Non, jamais je ne croirai...

SUZANNE.

Lorsque vous êtes arrivé, j'allais vous téléphoner de ne pas venir me voir aujourd'hui, afin d'éviter le guet-apens et de ne pas vous jeter dans la gueule du loup.

ANATOLE, impressionné.

Le guet-apens?... La gueule du loup?... (Prenant peur.) Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a, voyons?... Qu'est-ce qu'il y a ?

SUZANNE.

Chut!... (Elle écoute.) On a ouvert la porte de l'escalier... On marche dans l'antichambre...

ANATOLE.

Mais qui?... Qui?...

SUZANNE.

Lui, Ernest... Il est là... avec ses témoins... et quels témoins!... Il guette le moment propice pour nous surprendre... Il sait que vous m'aimez... Vous le lui avez dit que vous m'aimiez?

ANATOLE.

Oui... J'ai cru de mon devoir...

SUZANNE.

Imprudent!... Il nous observe... Il attend l'instant précis, où, emporté par votre amour, vous tomberez à mes genoux, les lèvres frémissantes... les bras tendus vers moi.

ANATOLE.

Nous allons bien voir!... (Il va à la porte du fond, qu'il essaie d'ouvrir.) Fermée!

SUZANNE, avec terreur.

Vous voyez si j'ai raison!... Ah!... Mon Dieu, que va-t-il arriver?... J'ai peur!...

ANATOLE.

Ah! Le misérable!.. Le misérable!.. (Il va à la porte de gauche, qu'il essaie également d'ouvrir ) Fermée aussi!... Oh!...

SUZANNE.

Nous sommes perdus!...

Elle tombe sur le canapé.

ANATOLE.

Me laisser duper ainsi, comme un niais!... Ai je été assez bête!

SUZANNE.

Ah! Oui!...

ANATOLE.

Que faire, maintenant, que faire?

SUZANNE.

D'abord, ne parlons plus: les paroles les plus simples peuvent être parfois si mal interprétées!...

ANATOLE.

Oui, taisons-nous... cela vaut mieux!.. (Petit silence.)  
Mais non, non... notre silence va paraître trop  
significatif! Ah!... Faisons un peu de musique!...

Il prend sa contrebasse.

SUZANNE, d'une voix dolente.

Oui... l'idée est excellente.

ANATOLE.

De cette façon, on ne pourra vraiment pas nous  
soupçonner!... (Il tire quelques sons de la contrebasse.)  
Mettez-vous au piano, vite!

SUZANNE.

Cela me serait tout à fait impossible!...

ANATOLE.

Voyons, un peu de courage! (Contrebasse.) Un solo  
de contrebasse, ça ne sera pas vraisemblable!...  
Voyons, chère madame, de grâce, un tout petit  
effort!...

SUZANNE.

Ah!... J'étouffe!...

ANATOLE.

Hein?

SUZANNE.

J'étouffe!

Elle ouvre son corsage.

ANATOLE.

Ah! Non, non!... N'allez pas leur montrer... des  
pièces à conviction!

SUZANNE, continuant d'ouvrir fébrilement son corsage.

Mais, qu'est-ce que j'ai?... Qu'est-ce que j'é-  
prouve?... Ah! Mon Dieu!

ANATOLE.

Elle se trouve mal!... Que faire?... Et elle est à moitié nue!...

SUZANNE, criant.

A moi!... Au secours!... A moi!...

ANATOLE.

Au nom du ciel, madame, ne criez pas!... Songez que...

SUZANNE, criant.

A moi!... A moi!...

ANATOLE.

Mon Dieu!... Mon Dieu!...

SUZANNE, à part.

Il n'est donc plus dans son cabinet?

ANATOLE, cherchant.

Si seulement j'avais un verre d'eau!

SUZANNE, criant plus fort.

Non, non, ne me touchez pas!... A moi!... Au secours!...

## SCÈNE X

SUZANNE, ANATOLE, RADIGUAIS.

RADIGUAIS, dans la coulisse de gauche.

Qu'y a-t-il, Suzanne?

SUZANNE, à part.

Enfin!... (Haut.) Au secours!...

ANATOLE.

Me voilà bien, moi!

RADIGUAIS, secouant la porte de gauche, en dehors.  
Fermée!... Qui a fermé la porte?...

ANATOLE.

Il le demande, l'hypocrite!...

RADIGUAIS, secouant toujours la porte.  
Misérable!... Ouvriras-tu, à la fin?

Il cesse de secouer la porte.

ANATOLE.

Ah! Tant pis!... On se massacrera, voilà tout! (Il va à la porte de gauche et crie.) Mais c'est toi qui l'as fermée, bandit!

SUZANNE, toujours renversée sur le canapé, à part.  
Ça va bien!... Ça va bien!...

ANATOLE.

Tu ne réponds pas, scélérat?

RADIGUAIS, secouant du dehors la porte du fond.  
Celle-là aussi?... Fermée?

ANATOLE.

Ah! Il est là!... (Il court à la porte du fond.) Assassin! C'est toi qui nous as emprisonnés!... Vas-tu ouvrir, à la fin?... (Suzanne ouvre encore davantage son corsage et prend une pose abandonnée.) Je t'attends de pied ferme, toi et tes espions!... Je n'ai pas peur!

RADIGUAIS, entrant comme une bombe par la porte de droite.

Enfin!...

ANATOLE, se retournant.

Ah! Te voilà!...

RADIGUAIS, voyant le déshabillé de Suzanne.  
Oh!

ANATOLE, furieux.

Monsieur, ce que vous faites là est indigne !

RADIGUAIS, furieux.

Et ce que vous venez de faire, vous, comment le qualifierai-je ?

ANATOLE.

Nous tendre un traquenard pareil !

RADIGUAIS.

Un traquenard ?

ANATOLE.

Et vos témoins?... Où sont-ils, vos témoins?...

RADIGUAIS.

Vous les recevrez demain ! Je vous tuerai, monsieur !

ANATOLE.

Moi aussi, je vous tuerai !...

RADIGUAIS.

En attendant, rendez-moi les clefs !

ANATOLE.

Hein ?

RADIGUAIS.

Les clefs de ces deux portes !

Il va à Suzanne.

ANATOLE, à part.

Est-ce qu'il est devenu fou ?

RADIGUAIS.

Et vous, madame!... Ce costume dans lequel vous êtes... ou plutôt dans lequel vous n'êtes presque plus... (Lui serrant les poings avec rage.) Ah ! Parlez... Je veux savoir!... Que s'est-il passé?... (Il la force à se lever.) Parle!... Mais, parle donc!... Tu ne t'es pas donnée

à cet homme?... Ton appel... tes cris... tout me prouve...

Suzanne se détourne et baisse la tête en laissant tomber ses bras, comme pour un aveu muet de la faute commise.

ANATOLE, à part.

Mais alors... ce n'est pas lui qui nous a enfermés!...

SUZANNE.

Ernest, ma faute a égalé la vôtre...

ANATOLE, à part.

Hein?

SUZANNE.

Peut-être même suis-je plus coupable que vous!

ANATOLE, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

RADIGUAIS, à Suzanne sourdement.

Tais-toi, je t'en prie!

SUZANNE.

A vous de décider si un mutuel pardon...

RADIGUAIS.

Jamais! Va-t'en! Va-t'en! (se précipitant à la gorge d'Anatole.) Quant à toi, misérable!...

ANATOLE.

Tu m'étrangles!...

RADIGUAIS, le secouant.

Infâme! Coquin!...

ANATOLE.

Mais non... T'es bête!... Elle se fiche de nous!...  
Regarde!...

Il lui montre Suzanne, qui éclate de rire.

RADIGUAIS.

Suzanne!

SUZANNE, riant.

Les voilà, les clefs... les bonnes petites clefs!...

Elle les agite joyeusement.

ANATOLE.

Alors, les portes?

SUZANNE.

C'est moi qui les ai fermées.

RADIGUAIS.

Et ton corsage?...

SUZANNE.

C'est moi qui l'ai ouvert!... Ah! Messieurs, vous vous étiez associés pour vous moquer d'une faible femme!... Hé bien!... Que dites-vous de la réponse de la bergère... aux deux bergers?

ANATOLE.

Ma foi, c'est de bonne guerre!

On essaie d'ouvrir la porte du fond et on entend plusieurs voix qui crient: Ouvrez! Ouvrez! Vite!

SUZANNE.

Qu'est-ce que c'est?

ANATOLE.

La clef!

RADIGUAIS.

Donne la clef!

SUZANNE.

Ah! oui!.. Tiens!..

Elle donne la clef à Radiguais qui va ouvrir la porte du fond. Rose entre avec Colette. La porte reste ouverte.



SCÈNE XI

RADIGUAIS, ANATOLE, SUZANNE, ROSE, COLETTE, puis LEPAILLEUR, LE PRÉSIDENT, M<sup>e</sup> VIRGINIE, GILBERT.

ROSE.

Vite, une chaise !

COLETTE.

Des sels !.. Du vinaigre !

RADIGUAIS.

Qu'y a-t-il ?

ROSE.

C'est le maître, qui se trouve mal.

RADIGUAIS.

Le maître ?..

ROSE.

Oui, la vieille...

COLETTE.

Maître Virginie !..

M<sup>e</sup> Virginie apparaît, lamentable, soutenue par Lepailleur et le Président.

RADIGUAIS.

Ah ! Mon Dieu !

ANATOLE.

La pauvre femme !

SUZANNE.

Qu'avez-vous, cher Maître ?

On asseoit M<sup>e</sup> Virginie. Suzanne et Rose la soignent.

COLETTE.

Nous revenions, Robert et moi, chercher ma malle..

LEPAILLEUR.

Et nous l'avons trouvée évanouie dans l'ascenseur...

COLETTE.

Avec M. le Président!...

LE PRÉSIDENT.

Elle l'a fait exprès... pour me compromettre, la mâtine!...

SUZANNE, à Rose.

Mon flacon de sels, vite! (A M<sup>e</sup> Virginie.) Hé bien!.. Ça va mieux?

Rose sort à droite.

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Oui, merci!.. Ah! Ma chère cliente!.. Si vous saviez ce qui m'arrive!.. Mon mari...

SUZANNE.

Il est mort?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Plût au ciel!

COLETTE.

Comment?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Il est parti, mesdames!..

SUZANNE.

Déjà?

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Parti avec une autre femme!

LEPAILLEUR, bas au Président.

Lui, pas bête!..

COLETTE.

Mais à peine avait-il eu le temps de se remettre avec vous!..

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Il ne s'était remis avec moi que pour se mettre avec elle!.. Il a pris le train de Bruxelles avec toutes mes économies : soixante mille francs!..

RADIGUAIS.

Bigre!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Et il est allé retrouver sa maîtresse, une choriste à La Monnaie...

LE PRÉSIDENT.

C'est le mot!

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Après m'avoir laissé cette lettre : (Elle tire de sa poche une lettre qu'elle lit.) « Ma bonne Virginie, je ne » suis pas digne de recevoir tout ce que tu m'offres » si généreusement; le don de ta personne et le don » de ta fortune!.. Je ne puis accepter que le second!.. » Adieu!.. Ton Théodore. »

COLETTE.

Don de Dieu!..

M<sup>e</sup> VIRGINIE.

Ah! Le gredin!..

Gilbert entre du fond.

GILBERT, à Suzanne.

Ah! Madame... Votre oncle a été charmant!.. C'est fait!.. Je suis nommé à Madrid.

SUZANNE.

Tous mes compliments.

RADIGUAIS, d'un ton menaçant, à Gilbert.

Ah!.. Te voilà, toi ?

ANATOLE, même jeu.

C'est toi qui nous as vendus ?

GILBERT.

Parfaitement !

RADIGUAIS.

Et tu as joliment bien fait!..

Poignées de mains.

M<sup>e</sup> VIRGINIE, à Suzanne.

Au moins, ma chère cliente, que mon malheur vous serve d'exemple!.. Plus d'hésitation!.. Plus de faiblesse!.. Divorcez!.. Il n'est que temps !

SUZANNE.

Hélas!.. Non, cher maître, il n'est plus temps!..

RADIGUAIS.

Ma femme oublie tout !

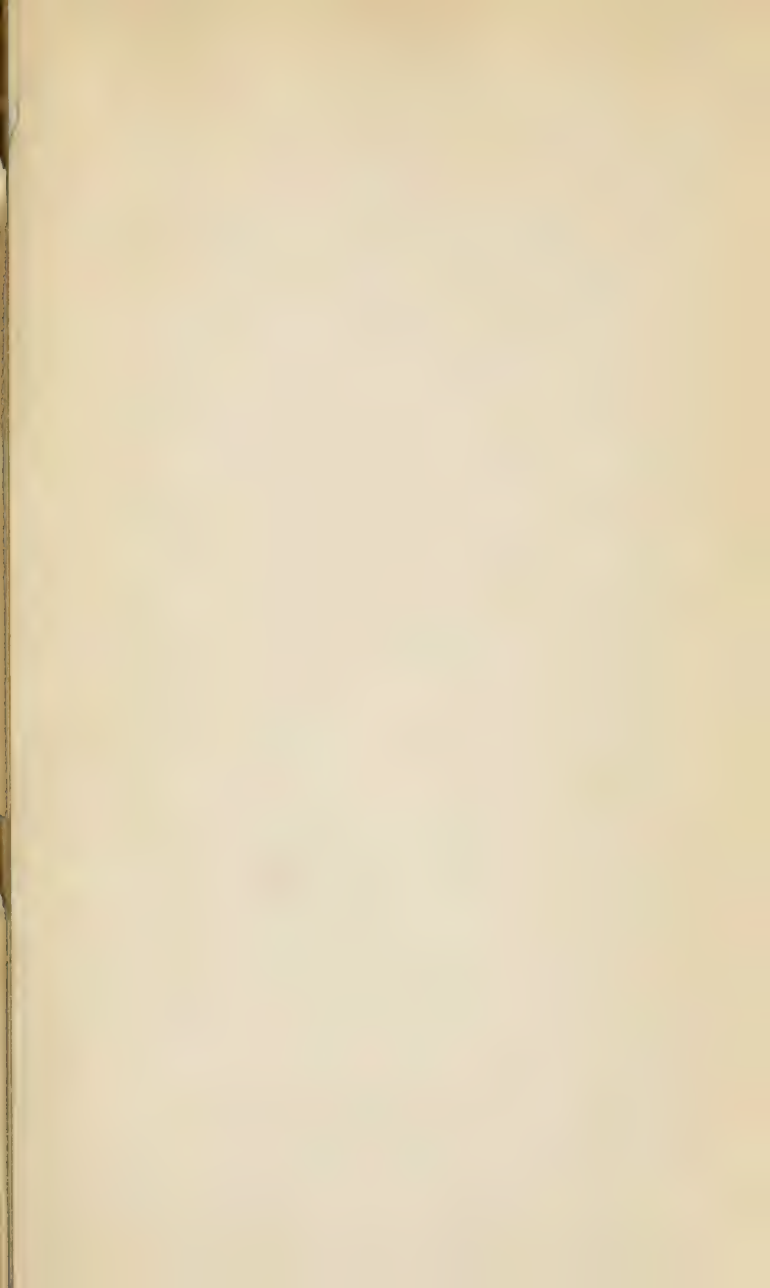
M<sup>e</sup> VIRGINIE.

.Elle a tort, monsieur !

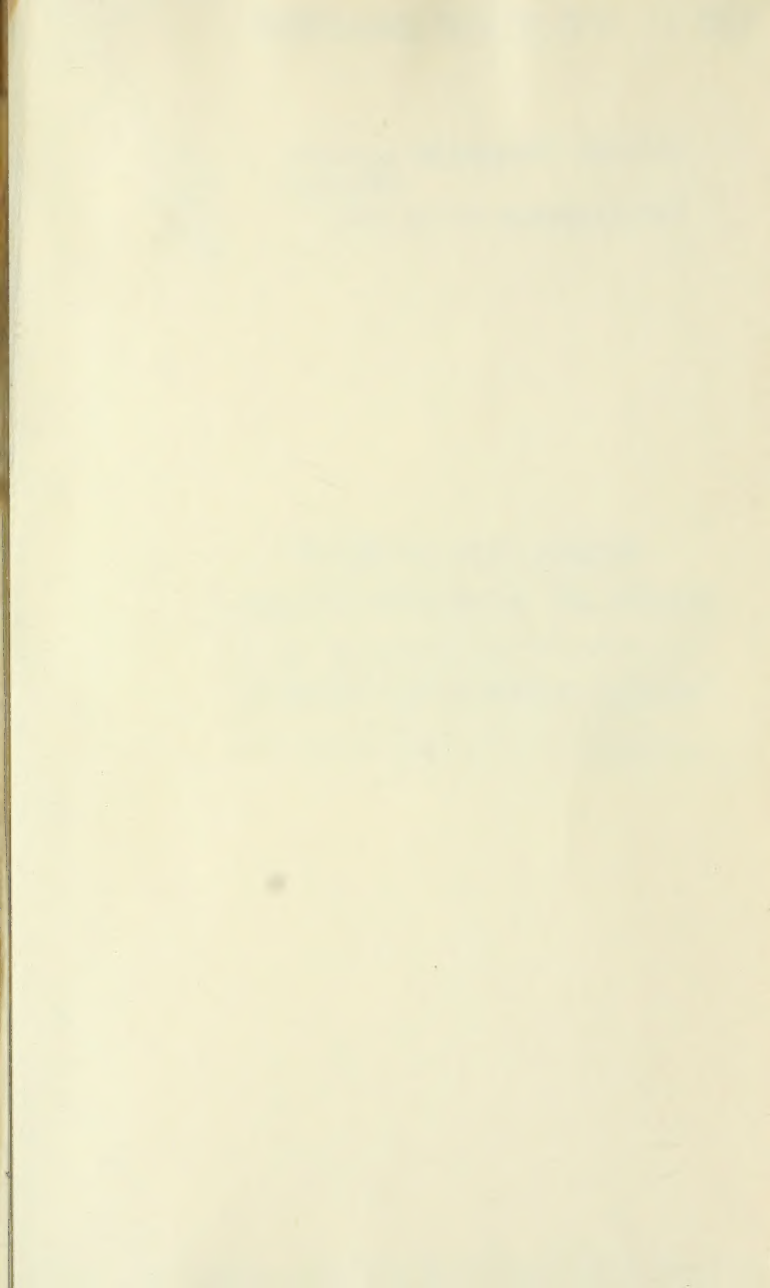
LE PRÉSIDENT.

Elle a raison, madame!.. C'est surtout dans les ménages qu'il convient d'appliquer la loi de sursis.

Rideau.











PQ	Bisson, Alexandre Charles
2197	Auguste
B5T7	Les trois anabaptistes
1904	

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

